

ANNEE 2016

N°

**L'ADOLESCENCE
ET LA « TÉTRALOGIE DE LA MORT » DE GUS VAN SANT**

THESE

présentée

à l'UFR des Sciences de Santé de Dijon
Circonscription Médecine

et soutenue publiquement le 14 octobre 2016

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par ORLANDELLA Sophie

Née le 16 octobre 1986

A Besançon (25)

ANNEE 2016

N°

**L'ADOLESCENCE
ET LA « TÉTRALOGIE DE LA MORT » DE GUS VAN SANT**

THESE

présentée

à l'UFR des Sciences de Santé de Dijon
Circonscription Médecine

et soutenue publiquement le 14 octobre 2016

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par ORLANDELLA Sophie

Née le 16 octobre 1986

A Besançon (25)

Année Universitaire 2016-2017
au 1^{er} Septembre 2016

Doyen :

1^{er} Assesseur :

Assesseurs :

M. Frédéric HUET

M. Yves ARTUR

Mme Laurence DUVILLARD

M. Pablo ORTEGA-DEBALLON

M. Marc MAYNADIE

PROFESSEURS DES UNIVERSITES - PRATICIENS HOSPITALIERS

			Discipline
M.	Marc	BARDOU	Pharmacologie clinique
M.	Jean-Noël	BASTIE	Hématologie - transfusion
M.	Emmanuel	BAULOT	Chirurgie orthopédique et traumatologie
M.	Laurent	BEDENNE	Gastroentérologie et hépatologie
M.	Yannick	BEJOT	Neurologie
M.	Alain	BERNARD	Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
M.	Jean-François	BESANCENOT	Médecine interne
Mme	Christine	BINQUET	Epidémiologie, économie de la santé et prévention
M.	Bernard	BONIN	Psychiatrie d'adultes
M.	Philippe	BONNIAUD	Pneumologie
M.	Alain	BONNIN	Parasitologie et mycologie
M.	Bernard	BONNOTTE	Immunologie
M.	Olivier	BOUCHOT	Chirurgie cardiovasculaire et thoracique
M.	Belaïd	BOUHEMAD	Anesthésiologie - réanimation chirurgicale
M.	Alexis	BOZORG-GRAYELI	ORL
M.	Alain	BRON	Ophthalmologie
M.	Laurent	BRONDEL	Physiologie
M.	François	BRUNOTTE	Biophysique et Médecine Nucléaire
M.	Patrick	CALLIER	Génétique
M.	Jean-Marie	CASILLAS-GIL	Médecine physique et réadaptation
Mme	Catherine	CHAMARD-NEUWIRTH	Bactériologie - virologie; hygiène hospitalière
M.	Pierre-Emmanuel	CHARLES	Réanimation
M.	Pascal	CHAVANET	Maladies infectieuses
M.	Nicolas	CHEYNEL	Anatomie
M.	Alexandre	COCHET	Biophysique et médecine nucléaire
M.	Luc	CORMIER	Urologie
M.	Yves	COTTIN	Cardiologie
M.	Charles	COUTANT	Gynécologie-obstétrique
M.	Gilles	CREHANGE	Oncologie-radiothérapie
Mme	Catherine	CREUZOT-GARCHER	Ophthalmologie
M.	Frédéric	DALLE	Parasitologie et mycologie
M.	Serge	DOUVIER	Gynécologie-obstétrique
Mme	Laurence	DUVILLARD	Biochimie et biologie moléculaire
Mme	Laurence	FAIVRE-OLIVIER	Génétique médicale
Mme	Patricia	FAUQUE	Biologie et Médecine du Développement
Mme	Irène	FRANCOIS-PURSELL	Médecine légale et droit de la santé
M.	Pierre	FUMOLEAU	Cancérologie
M.	François	GHIRINGHELLI	Cancérologie
M.	Claude	GIRARD	Anesthésiologie – réanimation chirurgicale
M.	Vincent	GREMEAUX	Médecine physique et réadaptation
M.	Frédéric	HUET	Pédiatrie
M.	Pierre	JOUANNY	Gériatrie

M.	Denis	KRAUSÉ	Radiologie et imagerie médicale
M.	Sylvain	LADOIRE	Histologie
M.	Gabriel	LAURENT	Cardiologie
M.	Côme	LEPAGE	Hépatogastroentérologie
M.	Romarc	LOFFROY	Radiologie et imagerie médicale
M.	Luc	LORGIS	Cardiologie
M.	Jean-François	MAILLEFERT	Rhumatologie
M.	Cyriaque Patrick	MANCKOUNDIA	Gériatrie
M.	Sylvain	MANFREDI	Hépatogastroentérologie
M.	Laurent	MARTIN	Anatomie et cytologie pathologiques
M.	David	MASSON	Biochimie et biologie moléculaire
M.	Marc	MAYNADIE	Hématologie - transfusion
M.	Thibault	MOREAU	Neurologie
M.	Klaus Luc	MOURIER	Neurochirurgie
Mme	Christiane	MOUSSON	Néphrologie
M.	Paul	ORNETTI	Rhumatologie
M.	Pablo	ORTEGA-DEBALLON	Chirurgie Générale
M.	Jean-Michel	PETIT	Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
M.	Lionel	PIROTH	Maladies infectieuses
Mme	Catherine	QUANTIN	Biostatistiques, informatique médicale
M.	Jean-Pierre	QUENOT	Réanimation
M.	Patrick	RAT	Chirurgie générale
M.	Jean-Michel	REBIBOU	Néphrologie
M.	Frédéric	RICOLFI	Radiologie et imagerie médicale
M.	Paul	SAGOT	Gynécologie-obstétrique
M.	Emmanuel	SAPIN	Chirurgie Infantile
M.	Henri-Jacques	SMOLIK	Médecine et santé au travail
M.	Éric	STEINMETZ	Chirurgie vasculaire
Mme	Christel	THAUVIN	Génétique
M.	Pierre	VABRES	Dermato-vénéréologie
M.	Bruno	VERGÈS	Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques
M.	Narcisse	ZWETYENGA	Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie

PROFESSEURS ASSOCIES DES DISCIPLINES MEDICALES

M.	Bruno	MANGOLA	Urgences (du 01/05/2016 au 14/11/2016)
----	-------	----------------	--

PROFESSEURS EN SURNOMBRE

M.	Roger	BRENOT	(surnombre jusqu'au 31/08/2018)
M.	Philippe	CAMUS	(surnombre jusqu'au 31/08/2019)
Mme	Monique	DUMAS-MARION	(surnombre jusqu'au 31/08/2018)
M.	Maurice	GIROUD	(surnombre jusqu'au 21/08/2018)
M.	Frédéric	MICHEL	(surnombre du 20/10/2015 au 31/12/2016)
M.	Pierre	TROUILLOUD	(surnombre du 05/02/2014 au 31/08/2017)

**MAITRES DE CONFERENCES DES UNIVERSITES
PRATICIENS HOSPITALIERS DES DISCIPLINES MEDICALES**

			Discipline Universitaire
M.	Sylvain	AUDIA	Médecine interne
Mme	Shaliha	BECHOUA	Biologie et médecine du développement
Mme	Marie-Claude	BRINDISI	Nutrition
M.	Jean-Christophe	CHAUVET-GELINIER	Psychiatrie, psychologie médicale
(Mobilité Novembre 2016 à 2017)			
M.	Alexis	DE ROUGEMONT	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
M.	Hervé	DEVILLIERS	Médecine interne
M.	Olivier	FACY	Chirurgie générale
Mme	Ségoène	GAMBERT-NICOT	Biochimie et biologie moléculaire
Mme	Françoise	GOIRAND	Pharmacologie fondamentale
Mme	Agnès	JACQUIN	Physiologie
M.	Alain	LALANDE	Biophysique et médecine nucléaire
M.	Louis	LEGRAND	Biostatistiques, informatique médicale
Mme	Stéphanie	LEMAIRE-EWING	Biochimie et biologie moléculaire
M	Maxime	SAMSON	Médecine interne
(Mobilité Novembre 2016 à 2017)			
M.	Benoit	TROJAK	Psychiatrie d'adultes ; addictologie
M.	Paul-Mickaël	WALKER	Biophysique et médecine nucléaire

PROFESSEURS EMERITES

M.	Jean	CUISENIER	(01/09/2014 au 31/08/2017)
M.	Jean	FAIVRE	(01/09/2012 au 31/08/2018)
M.	Marc	FREYSZ	(01/09/2016 au 28/02/2017)
M	Philippe	GAMBERT	(01/09/2014 au 31/08/2017)
M.	Patrick	HILLON	(01/09/2016 au 31/08/2019)
M.	François	MARTIN	(01/09/2015 au 31/08/2018)
M.	Pierre	POTHIER	(01/09/2015 au 31/08/2018)

PROFESSEURS DES UNIVERSITES DE MEDECINE GENERALE

M.	Jean-Noël	BEIS	Médecine Générale
----	-----------	-------------	-------------------

PROFESSEURS ASSOCIES DE MEDECINE GENERALE

M.	Didier	CANNET	Médecine Générale
M.	Gilles	MOREL	Médecine Générale
M.	François	MORLON	Médecine Générale

MAITRES DE CONFERENCES ASSOCIES DE MEDECINE GENERALE

M.	Clément	CHARRA	Médecine Générale
M.	Rémi	DURAND	Médecine Générale
M.	Arnaud	GOUGET	Médecine Générale
Mme	Anne	WALDNER-COMBERNOUX	Médecine Générale

MAITRES DE CONFERENCES DES UNIVERSITES

M.	Didier	CARNET	Anglais
M.	Jean-Pierre	CHARPY	Anglais
Mme	Catherine	LEJEUNE	Pôle Epidémiologie
M.	Gaëtan	JEGO	Biologie Cellulaire

PROFESSEURS DES UNIVERSITES

Mme	Marianne	ZELLER	Physiologie
-----	----------	---------------	-------------

PROFESSEURS AGREGES de L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Mme	Marceline	EVARD	Anglais
Mme	Lucie	MAILLARD	Anglais

PROFESSEURS CERTIFIES

Mme	Anaïs	CARNET	Anglais
M.	Philippe	DE LA GRANGE	Anglais
Mme	Virginie	ROUXEL	Anglais (Pharmacie)

PROFESSEURS DES UNIVERSITES - PRATICIENS HOSPITALIERS DES DISCIPLINES PHARMACEUTIQUES

Mme	Evelyne	KOHLI	Immunologie
M.	François	GIRODON	Sciences biologiques, fondamentales et cliniques

MAITRES DE CONFERENCES DES UNIVERSITES PRATICIENS HOSPITALIERS DES DISCIPLINES PHARMACEUTIQUES

M.	Mathieu	BOULIN	Pharmacie clinique
M.	Philippe	FAGNONI	Pharmacie clinique
M.	Frédéric	LIRUSSI	Toxicologie
M.	Marc	SAUTOUR	Botanique et cryptogamie
M.	Antonin	SCHMITT	Pharmacologie

**NOTE A INSERER APRES LA LISTE DU PERSONNEL DE L'UFR DES SCIENCES DE SANTE,
CIRCONSCRIPTION MEDECINE**

L'UFR des Sciences de Santé de Dijon, Circonscription Médecine, déclare que les opinions émises dans les thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ne leur donner ni approbation, ni improbation.

COMPOSITION DU JURY

Président :

Monsieur le Professeur Bernard BONIN

Membres :

Madame le Professeur Irène FRANÇOIS-PURSSELL

Madame le Professeur Sylvie NEZELOF

Madame le Docteur Chantal PICHET (Directrice)

REMERCIEMENTS

À Monsieur le Professeur Bernard BONIN,

Nous vous remercions de l'honneur que vous nous avez fait en acceptant de présider notre jury de thèse.

Nous vous remercions pour votre enseignement et votre bienveillance tout au long de notre formation.

Que ce travail soit le témoignage de notre profond respect.

À Madame le Professeur Irène FRANÇOIS-PURSSELL,

Nous vous remercions de l'honneur que vous nous faites en acceptant de juger notre travail.

Que celui-ci soit l'expression de notre reconnaissance et de notre estime.

À Madame le Professeur Sylvie NEZELOF,

Vous nous faites l'honneur de juger notre travail, nous vous remercions d'avoir accepté d'être membre de notre jury de thèse.

Nous tenons à vous remercier pour la qualité de vos enseignements dont nous avons eu la chance de bénéficier durant notre externat.

Que ce travail soit l'expression de notre admiration.

À Madame le Docteur Chantal PICHET,

Nous vous remercions d'avoir accepté de diriger ce travail.

Nous vous remercions tout particulièrement pour votre disponibilité et pour la qualité de votre encadrement au cours de nos semestres dans votre service.

Que ce travail soit l'expression de ma profonde estime.

À Inès, pour l'histoire que nous vivons et pour tout ce que nous allons vivre.

À ma mère, pour m'avoir toujours soutenue. Pour être un modèle de bienveillance et de volonté.

À ma soeur, pour tous les bons moments ensemble, passés, présents et à venir. Pour avoir toujours cru en moi. Pour ton aide précieuse dans ce travail.

À mon père, pour m'avoir donné le goût du cinéma.

À mes grands-parents de Badevel, qui ont tellement compté pour moi. Pour leur incroyable gentillesse et pour être des exemples de courage.

À ma grand-mère d'Orgelet, pour sa bonté, son dévouement, et pour mes racines italiennes auxquelles je tiens tant.

À Monique et Denis, pour les Noëlés passés ensemble.

À Pauline, pour les nombreux moments de complicité partagés, pour ta douceur.

À Sylvie et Gilles, pour votre générosité, À Maïlys, Brice et Olivier parce que je vous trouve fabuleux avec la pièce rapportée que je suis.

Aux personnes qui ont compté dans ma formation:

À Madame le Docteur Catherine Fernandez, pour vos nombreux conseils, pour votre qualité d'écoute et pour la richesse de vos enseignements.

À Monsieur le Docteur Christian Fernandez, pour avoir accepté notre collaboration future.

À Madame le Docteur Carmina Dumitru, pour son dynamisme et sa compétence.

À Monsieur le Docteur Emilian Valcu, pour sa bonne humeur et ses qualités d'écoute et de parole.

À l'équipe de l'unité Cascade du CHS de Sevrey: Sophie, Valérie, Isabelle, Christelle, Fred, Géraldine, Fabrice et zum, pour m'avoir aidé à évoluer en tant que personne et pour m'avoir aidée à naître en tant que future psychiatre, pour vos conseils avisés et pour les vendredis passés et à venir.

À mes meilleures amies : Alice, pour notre amitié si forte et si remarquable; Julie, pour les moments passés à se raconter nos histoires, pour les promenades avec la fée et parce que tu es une personne admirable, Chloé, pour nos voyages aux USA, pour tous ces moments partagés et ces nombreux fous rires et parce que tu es une amie extraordinaire.

À mes amies de la fac, aux pinks, Coralie, Hélène, Marion, Lucille et Elena pour avoir été là quand il le fallait, pour m'avoir fait aimer les robes! et pour avoir montré que j'avais tort et que loin des yeux ne signifie pas loin du coeur.

À Valentine, pour ton sens inégalé de la fête. À Marie-justine, MJ, cacahuète, pour ton brin de folie que j'adore, pour ton amitié sincère.

À la famille de Sevrey qui a donné à ce passage qu'est l'internat de la légèreté et de la folie:

À la confrérie des internes du lundi: Lisou, mon binôme, pour être venu me chercher en courant le premier jour et pour tous les gestes à valeur communicante et les madison passés et à venir, Jérémy, pour ta main de fer dans son gant de velour, et Florence pour ta bonne humeur et pour le côté agréable que tu apportes au travail de nuit. Baptiste, pour tes musiques improbables et tes jeux en plein air.

À Caroline, même si je ne t'ai jamais appelé comme ça, pour ta fonction surmoïque, parce que tu ris à mes blagues et parce que j'ai un grand respect pour la personne que tu es, et enfin parce que tu resteras toujours mon mentor. À Aurélie, pour ta sagesse et tout les moments où tu m'as écoutée. À Héloïse, pour ta maturité, pour tous les bons moments et pour ton aide précieuse dans ce travail, et à Baptiste pour ton accueil toujours chaleureux.

À Claire, pour ta gentillesse, pour nos clips et parce que toi aussi tu as la classe en basket!

À Valérie, pour ton tempérament de feu et pour m'avoir guidée de nombreuses fois durant mon internat, À Thibaut, parce que tu es grand et fort et pour ton aide pour tuer les zombies.

Aux petits: Aubry, pour tes blagues, tes cocktails au citron, ta patience illimitée et pour toutes les fois où tu a gardé (et tu garderas) patatra ; Florine, parce que tu as réussi à dérober tous les violons mais que tu n'en abuses pas trop, pour ta délicatesse. Je suis fière de vous les enfants. À François, pour ton humour. Alina, parce tu es une personne entière et Sylviu pour ta petite tête smiley, Jean-François, pour les parties de billard et parce que tu ne m'en veux pas de t'avoir laissé au motel, Eugénie, pour ta raison extravagante.

SERMENT D'HIPPOCRATE

"Au moment d'être admise à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité.

Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.

Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions.

J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité.

Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.

J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences.

Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences.

Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera.

Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire.

Admis(e) dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés. Reçu(e) à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs.

Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.

Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés.

J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité.

Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonorée et méprisée si j'y manque."

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	17
PARTIE 1 : AU CINEMA.....	20
A La « tétralogie de la mort ».....	20
1) Le réalisateur.....	20
2) 4 films	21
a) <i>Gerry</i>	22
b) <i>Elephant</i>	25
c) <i>Last days</i>	29
d) <i>Paranoid Park</i>	30
3) Au-delà de la description.....	34
B Evolution de la représentation adolescente au cinéma.....	36
1) En fonction des époques.....	36
2) Actuellement : errance et « no limit ».....	41
PARTIE 2 : ADOLESCENCE, MODELES THEORIQUES ET PSYCHOPATHOLOGIE.....	44
A Adolescence.....	44
1) Définitions.....	44
a) Quelques définitions actuelles.....	44
b) Evolution de la terminologie	45
2) Histoire.....	46
a) Naissance et évolution du concept.....	46
b) L'année 1968 et sa suite.....	51
3) Approche sociologique.....	52
a) Introduction à la sociologie de l'adolescence.....	52
b) Historique.....	53
c) Le processus complexe stratégie/intégration.....	54
d) Lien psycho-social : la crise.....	57
(i) Généralités.....	57
(ii) Modèles théoriques.....	58

(iii) Remise en question.....	61
(iv) La crise est-elle représentée dans les films ?.....	63
4) Socio-anthropologie.....	64
a) Les rites de passages à l'adolescence.....	64
b) Quels sont les rites d'aujourd'hui ?.....	66
c) Les conduites à risque au regard de l'anthropologie.....	68
d) Dans les films	70
B Pathologies psychiatriques et mécanismes psychopathologiques.....	73
1) Elephant.....	73
a) Histoires des tueries.....	73
b) Existe-t-il un type d'adolescent meurtrier ?.....	74
c) La théorie du stress accumulé.....	76
(i) Stress ou tension chronique.....	77
(ii) Tension non maîtrisée/stress non contrôlé.....	77
(iii) Stress aigu.....	78
(iv) L'étape de planification.....	78
(v) Tuerie.....	79
(vi) Prévention.....	79
d) Le lien avec la pathologie psychiatrique.....	80
(i) Alex et Eric (<i>Elephant</i>)/Eric et Dylan.....	81
(ii) Trouble des conduites et psychopathie.....	82
2) Last Days : « Dépression et société », psychoses et conduites suicidaires	88
a) Psychoses à l'adolescence.....	88
b) Le suicide.....	93
c) « La fatigue d'être soi ».....	95
3) Psychotraumatisme et Paranoid Park	98
a) Définition et historique du traumatisme psychique.....	98
b) Trouble psychique et réaction immédiate	99
c) Clinique du stress post-traumatique.....	100
d) Facteurs de vulnérabilité.....	100
e) Origine de l'état de stress post-traumatique.....	101
f) Les suites du traumatisme.....	102

g) Approche psychodynamique	103
4) L'adolescence au regard de la psychanalyse.....	104
a) Historique.....	104
b) La subjectivation et le second processus séparation/individuation.....	105
(i) Les conditions de la subjectivation.....	105
(ii) Objet de la subjectivation.....	106
(iii) L'échec de la subjectivation et ses conséquences.....	107
c) Destins des instances psychiques à l'adolescence.....	108
d) Les mécanismes de défense.....	109
5) Gerry.....	110
 PARTIE 3 : L'ADOLESCENT D'AUJOURD'HUI	 114
A Le normal et le pathologique.....	114
1) Notions générales.....	114
2) La crise.....	116
3) De l'acte de passage au passage à l'acte.....	117
4) La morosité.....	118
5) Dans les films.....	119
B L'adolescent et ses contextes actuels.....	120
1) L'adolescent comme représentant des dysfonctionnements sociaux.....	120
2) A « adolescents d'aujourd'hui », parents d'aujourd'hui : une histoire de famille, une histoire de miroirs.....	122
3) L'école.....	124
C La post-adolescence.....	125
D Les figures d'autorité.....	128
1) L'autorité parentale.....	128
2) Dans les films.....	130
a) En famille.....	130
b) A l'école.....	131
c) En société.....	132
E Prévention et prise en charge : les intervenants.....	133

DISCUSSION.....	136
CONCLUSIONS.....	142
FILMOGRAPHIE.....	144
BIBLIOGRAPHIE.....	146
TABLE DES MATIÈRES.....	153
ANNEXES.....	157

« L'adolescence est le passage entre le monde donné de l'enfance et l'existence d'homme à fonder. »

Simone de Beauvoir

INTRODUCTION

La place d'un adolescent n'est pas évidente, il n'est plus un enfant mais il n'est pas encore un adulte. Cette période de la vie existant entre les deux statuts d'un individu est aujourd'hui totalement reconnue.

Les travaux autour de l'adolescence sont très nombreux, et les approches variées. Depuis le siècle dernier, l'intérêt grandissant pour ce passage, cette transition ou cette crise comme elle est parfois nommée, concerne les sociologues, les anthropologues, les psychologues et bien sûr les psychiatres. Si bien que l'adolescence se trouve parfois au cœur de vifs débats et controverses. Les publicitaires et les médias en ont aussi fait l'une de leurs cibles principales.

Au cours de notre formation, nous avons été amenée à être en lien avec des adolescents aux problématiques familiales plus ou moins complexes. Il nous est apparu que l'expression d'une souffrance psychique dans cette population pouvait avoir différents aspects et qu'il n'était pas aisé de poser un diagnostic clinique et pronostique.

Par ailleurs, nous portons un grand intérêt au cinéma, et plus particulièrement aux longs-métrages du réalisateur américain Gus Van Sant. Nous avons été interpellée par la réflexion à laquelle ces films nous menaient concernant notamment les adolescents. Cela nous a amené à nous interroger sur la manière dont le cinéma de Gus Van Sant pouvait apporter certains éléments de réponses quant aux différentes approches autour de la question adolescente.

Nous comprenons que définir l'adolescence n'est pas une chose aisée. Les descriptions, parfois contradictoires, dépendent de la période, du milieu socioculturel, de l'abord qui en est fait (sociologique, psychologique) et du point de vue de l'auteur. Dans cette perspective, il nous paraît présomptueux de prétendre pouvoir l'aborder dans sa globalité et lui attribuer une définition précise. Pour cette raison, nous nous proposons, dans ce travail, de l'aborder sous un angle particulier, en s'appuyant sur un support qui est loin de lui être étranger, le cinéma.

Avec la « tétralogie de la mort », l'approche que Gus Van Sant fait de l'adolescence prend toute son ampleur. Dans ces quatre films, *Gerry*, *Elephant*, *Last Days* et *Paranoid Park*, les adolescents sont en lien avec la mort, réelle ou symbolique, de différentes manières, le meurtre ou le suicide. Outre la question de la mort, nous verrons comment tous les adolescents représentés dans les films interrogent, par leurs actions diverses, les fonctions sociales, familiales et éducatives.

De plus, il nous a semblé intéressant de constater que les films, par leurs récits et leurs procédés filmiques, rappellent certaines théories sur l'adolescence ainsi que certaines pathologies psychiatriques avec les nuances qui leur sont propres dans cette population. Une part de notre travail consistera en une interprétation des éléments distingués dans les films, il ne s'agira en aucun cas d'un message éventuel ou d'un avis du réalisateur. Les objectifs de notre travail découlent donc de l'ensemble de ces données.

L'un de ces objectifs sera d'apporter des éléments de réponse sur pourquoi et comment l'adolescence peut être considérée aujourd'hui comme une errance entre l'enfance et l'âge adulte, paraissant devenir ainsi une période qui se prolonge de plus en plus. Pour cela nous décrirons dans notre première partie les films de la tétralogie puis l'évolution de la représentation de l'adolescence au cinéma, pour terminer par ce qui se détache aujourd'hui dans les « films d'adolescents ». Cela nous permettra de faire le lien avec une certaine vision de l'adolescence actuelle.

Dans une deuxième partie, nous étudierons l'évolution du concept d'adolescence au cours de l'histoire afin d'illustrer le parallèle pouvant être fait avec le cinéma en fonction des époques. Cela nous mènera à montrer comment les films actuels sur l'adolescence, en l'occurrence ceux que nous étudions ici, peuvent aider à comprendre une part de ce qu'est l'adolescence aujourd'hui. Ensuite, nous nous attacherons à décrire certains points essentiels dans la définition de l'adolescence comme « la crise », ainsi que certaines notions et théories socio-anthropologiques. Pour l'ensemble de ces descriptions, nous ferons un rapprochement avec les films étudiés pour illustrer au mieux notre propos. Nous terminerons cette partie avec comme objectif de montrer l'une des façons dont le cinéma peut devenir un outil de communication intéressant pour les adultes et les professionnels,

dont les psychiatres, en évoquant certaines pathologies décelées à travers notre interprétation de la tétralogie.

Dans une troisième et dernière partie, nous nous arrêterons plus précisément sur l'adolescent d'aujourd'hui dans différents contextes, et nous verrons de quelle manière les films font écho à l'une des questions essentielles actuelles, qui reviendra tout au long de notre propos, la différence entre le normal et le pathologique à l'adolescence. Cette partie nous engagera à mettre en avant les différents rôles de chacune des figures d'autorité intervenant d'une manière ou d'une autre auprès de l'adolescent.

Enfin, la discussion sera l'occasion de synthétiser les points essentiels de notre sujet. Nous montrerons comment l'ensemble de ce travail peut permettre d'appréhender la psychiatrie de l'adolescence, mais aussi de l'adulte jeune, en l'articulant avec la socio-anthropologie, la psychologie et les quatre films qui nous apportent des indices de compréhension précieux.

A La « tétralogie de la mort »

1) Le réalisateur

Gus Van Sant, né le 24 juillet 1952 à Louiseville aux Etats-Unis, est un réalisateur, directeur de photographie et scénariste américain. Après ses études de peinture et de cinéma, il commence dès 1971 la réalisation de plusieurs courts-métrages. Réalisateur plutôt atypique, il est considéré comme un des cinéastes culte de la jeunesse.(20). « Le cinéma de Gus Van Sant est la plaque sensible de ce temps de l'Histoire américaine postmoderne. » (102).

La singularité de ses réalisations est marquée par leurs différentes approches cinématographiques au fil du temps. Elles sont regroupées en plusieurs cycles de quatre films chacun, et chaque cycle constitue un ensemble homogène, avec une permanence de thème.

Le premier cycle rassemble les films *Mala Noche* (1985), *Drugstore cowboy* (1989), *My own private Idaho* (1991) et *Even cowgirls get the blues* (1993), dont les sujets communs sont la question de l'abandon et le rapport à l'origine et dont l'approche est plutôt celle d'un auteur indépendant (20). Depuis 1960, les auteurs du cinéma indépendant sont des cinéastes qui évitent les circuits des grandes compagnies pour conserver leur liberté d'expression. Le cinéma indépendant est donc produit en dehors des grands studios, loin des recettes commerciales et avec un budget plus réduit (80).

Le deuxième cycle, comprenant les long-métrages *Prête à tout* (1995), *Will Hunting* (1998), *Psycho* (1999) et *A la rencontre de Forrester* (2000), marque un passage du réalisateur dans les studios hollywoodiens avec des réalisations codifiées davantage comme le mélodrame ou le « thriller ».

2) 4 films

La « tétralogie de la mort », nommée parfois « tétralogie de l'adolescence », représente le troisième cycle de réalisation. Ces films marquent le détachement du cinéaste d'avec le cinéma dit hollywoodien. Les mises en scène y sont beaucoup plus épurées, le but de Gus Van Sant étant de faire de son cinéma un objet de pensée en dehors même des sphères de la cinéphilie (20). Elle constitue « une série d'expériences formelles et radicales, qui redéfinissent avec grâce et acuité l'espace américain (le désert, le lycée, la forêt et le skate park n'ont jamais été aussi inquiétants). » (102).

Dans ces quatre réalisations, l'une des constantes est la confrontation d'un ou de plusieurs adolescents à la mort. Elle peut aussi bien être métaphorique qu'accidentelle, violente et soudaine, inattendue, ou lente et pressentie. Cela dépend parfois de l'interprétation que l'on en fait. Chacun des films soulève également, au-delà de ce qui peut être considéré comme « les problèmes d'adolescents », la question de l'identité et de la psychopathologie de l'adolescence.

a) Gerry

Il s'agit du premier long-métrage de la tétralogie. C'est un film américano-argentino-jordanien réalisé par Gus Van Sant en 2002, avec comme acteurs principaux Matt Damon et Casey Affleck.

Le synopsis du film tient en quelques mots : deux hommes se prénommant Gerry marchent dans le désert. Ils prennent un raccourci et se perdent. Sans nourriture ni eau, ils tentent de survivre (20).

Considéré par certaines critiques comme l'un des films les plus énigmatique de ces dernières années, *Gerry* n'est pas vraiment une histoire mais plutôt un récit, un moment de vie, celui de l'errance de deux hommes, « d'un temps incertain, dans un espace infini. » (5). L'histoire sera celle que le spectateur se racontera à partir du récit. En ce qui nous concerne, nous verrons que cette histoire peut être celle de l'adolescence.

L'idée du film est née d'un fait divers : deux hommes se perdent dans le désert mais un seul en revient. Il a été co-réalisé par les deux acteurs principaux et l'écriture du film s'est faite au fur et à mesure du tournage. En effet, de nombreuses scènes ont été construites par les acteurs eux-mêmes à partir de certaines indications du réalisateur, il n'y avait pas de scénario à proprement parler. Gus Van Sant expliquera que « l'histoire s'est transformée au gré de l'état psychique de chacun. » (Interview par Scott Macaulay, *Filmmaker*, 2002).

Gerry va donc par plusieurs aspects, dans le sens inverse du cinéma hollywoodien, il n'a pas de message imposé, pas de psychologie préétablie, très peu de dialogues, ce qui laisse libre cours à la pensée du spectateur. De ce fait, il peut être considéré comme un film expérimental (20). Cela signifie qu'en plus d'échapper au circuit industriel et commercial, un tel film est majoritairement non narratif, il ne vise pas la distraction et met en question la figuration (80).

Le film commence sans générique, la camera suit une voiture avançant dans le désert sur une grande route sinueuse. Puis, la camera cadre les passagers, deux jeunes hommes, ils ne

parlent pas et regardent la route face à eux, qui semble sans fin. La scène est filmée de manière à donner l'impression qu'il y a un tiers observateur.

Ils se garent et entament leur randonnée. Nous comprenons assez vite que les deux se prénomment Gerry et qu'ils se connaissent mais le lien qu'il y a entre eux n'est pas explicité. L'un semble un peu plus grand et plus robuste (Nous le nommerons Gerry 1), l'autre paraît plus chétif (Gerry 2).

Après quelques minutes, ils font une pause et aperçoivent une famille, des parents avec leurs enfants, qui semble aller dans la même direction qu'eux, ils décident alors de prendre un autre chemin afin de ne pas les suivre et de ne croiser personne (38).

Au bout d'un certain temps, nous comprenons qu'ils commencent à ne plus savoir dans quelle direction aller, puis nous les retrouvons autour d'un feu de camp, rien n'indique si cela était prévu ou non dans leur périple mais ils ne semblent pas encore préoccupés ou inquiets à ce moment. Gerry 2 raconte comment il a conquis Thèbes, probablement parle-t'il d'un jeu vidéo, Gerry 1 l'écoute, sans intervenir.

Le lendemain, ils savent qu'ils sont perdus, ils se séparent une première fois pour avoir plus de chance de trouver un chemin. C'est Gerry 1 qui indique à l'autre la marche à suivre.

Alors qu'ils étaient censés se retrouver, Gerry 2 manque à l'appel. Il est au dessus d'un rocher et ne sait comment en descendre, il y parviendra avec l'aide de son acolyte.

Peu après, ils tombent sur des traces de pas d'animaux, soulevant alors une première mésentente. L'un dit qu'il faut partir dans une direction, l'autre dans la direction opposée. Ils ont un choix à faire. Ils entament alors ensemble une longue marche, avançant d'un pas décidé à travers le désert, aucun des deux ne parle. La camera zoome sur les visages de profil, Gerry 1 est toujours un peu plus en avant. L'angle de vue est tel que les deux visages se confondent parfois en un, en fonction du rythme des deux Gerry.

Ils ne trouvent finalement ni animaux, ni eau, ni route.

Chacun d'eux se pose alors de son côté, ils semblent épuisés, résignés. Gerry 2 repart, l'autre lui demande « où vas-tu ? », Gerry 2 répond qu'il n'en sait rien. L'autre le suit tout de même.

Ils font ensuite le point pour essayer de se souvenir et dessiner au sol le chemin qu'ils ont parcouru, retracer le plan de leur errance. Nous les retrouvons comme penchés sur la caméra, semblant vouloir dresser le bilan de ce qui s'est passé jusque-là dans le film. Ceci paraît bien complexe, tant leurs souvenirs sont confus (20). L'un des Gerry dira qu'« il n'y a aucun point de repère, rien de connu. ».

Peu avant la scène finale, les deux protagonistes sont filmés de dos, ils avancent avec grande peine, surtout Gerry 2, qui est en arrière et qui semble souffrir à chaque pas, donnant l'impression d'une personne quasiment impotente, il n'avance presque plus. Gerry 1 lui, continue de progresser tant bien que mal. Enfin, alors qu'ils sont allongés sur le sol dans un état d'épuisement majeur, Gerry 2 dira péniblement « je m'en vais », Gerry 1 se penche alors sur lui, dans une image cinématographiquement proche de l'étreinte, pourtant l'autre se débat. Nous comprendrons ensuite que Gerry 2 ne se relèvera pas, l'autre l'a tué.

Gerry, le seul rescapé, se relève alors, avance, et aperçoit une route. Il monte à bord d'une voiture, à l'arrière. Un homme est au volant, un enfant assis derrière. Les plans sont maintenant rapprochés, les cadrages sur les regards. Gerry regarde l'enfant, ce dernier regarde par la fenêtre et semble dans ses pensées, il ne regarde pas Gerry. L'homme, lui, le regarde dans son rétroviseur, avec un regard qui n'est ni doux, ni compatissant.

Le film s'achève donc de la manière dont il a débuté. C'est-à-dire, des personnages dans une voiture avançant sur une route sinueuse dans un paysage désertique. Seulement, à la fin, les regards peuvent en dire long. Gerry est devenu un homme et sera dès lors considéré comme tel.

Certaines critiques évoqueront le film en parlant d'une « béance énigmatique » qui permet à chacun de donner sa propre interprétation sur l'errance des deux personnages.

b) Elephant

Deuxième film de la tétralogie, il a été réalisé en 2003. Il a été récompensé de la palme d'or au festival de Cannes de 2003, ce qui a valu au réalisateur une reconnaissance internationale (20).

Le titre est une reprise du film d'Alan Clark, réalisé en 1989, évoquant les conflits en Irlande du nord, et qui montre une succession d'assassinats. Chez Alan Clark comme avec Gus Van Sant, « Elephant » fait référence à l'expression anglo-saxonne « Elephant in the room », qu'un écrivain de Belfast, Bernard Mac Laverty, avait utilisée pour évoquer le conflit en Irlande. Cependant l'origine exacte reste peu claire. (20)

Elle a été traduite en français par: « un éléphant dans la pièce » ou « un éléphant dans le salon ». Il s'agit d'une expression métaphorique d'un problème dont on préfère ignorer l'existence, un sujet important, dont tout le monde a conscience mais qui reste tabou. Gus Van Sant dira à ce sujet : « L'éléphant en question, c'est l'éléphant planté là au milieu du salon, avec ses gros pieds dans le plat », mais que personne ne semble vouloir regarder (18).

Une fois encore, le film est inspiré d'un fait divers. Le 20 avril 1999, deux élèves du lycée de Columbine, dans le Colorado, aux Etats-Unis, ont tué 12 élèves et blessé plusieurs autres avant de se donner la mort.

Dans ce long-métrage, la narration est simple et reflète le quotidien de plusieurs lycéens, un portrait de chacun est fait. Les échanges verbaux entre les protagonistes sont brefs, il y a peu de dialogues. Chaque personnage est suivi dans ses déambulations, au cours d'une journée qui semble initialement tout à fait banale. Le film entrecroise la vie de plusieurs lycéens. Pour ce faire, le réalisateur a choisi des répétitions de scènes mais avec des angles de vue différents. Nous présenterons ici chaque personnage, un par un, au cours de sa journée, afin de représenter au mieux « les figures adolescentes » symbolisées par le film.

John est le premier protagoniste que nous suivons. Nous le voyons reprendre les clés de voiture à son père, manifestement ivre, qui tentait de le conduire au lycée. John se met alors au volant. Il appellera son frère depuis l'école pour qu'il vienne récupérer les clés et chercher leur père, juste avant d'être convoqué par le proviseur pour son retard qui ne semble pas être le premier. Nous ne verrons pas l'éventuelle explication, la scène est muette. Les deux personnages n'apparaissent d'ailleurs jamais dans le même plan. Le proviseur dira simplement « soyez à l'heure en retenue ». John arpente ensuite les couloirs du lycée, croise Elias, ils échangent quelques mots et repartent chacun de leur côté. L'adolescent ressort du lycée, et croise deux de ces camarades habillés en treillis militaire et chargés de gros sacs noirs qui lui disent « casse-toi très vite et reviens pas ». John tente alors de persuader toutes les personnes qu'il croise de ne pas entrer dans l'établissement mais personne ne semble tenir compte de ce qu'il dit. Il finit par retrouver son père, lui explique ce qu'il se passe et lui demande où il était, le père répond simplement *je suis désolé* (37).

Elias est le photographe du lycée. Il photographie un couple de lycéens dans le parc puis il traverse les couloirs du lycée pour se rendre à son laboratoire afin d'y développer ses clichés. Il repart, croise John sur son chemin et se rend à la bibliothèque, Michelle est déjà là, en train de ranger des livres.

Michelle est une jeune fille qui apparaît timide et mal dans sa peau. Nous la suivons alors qu'elle termine son cours de sport. Son professeur lui dit qu'il faut qu'elle mette impérativement un short, comme les autres, sous peine de sanction, elle disparaît du cadre avant même de finir sa phrase. L'adolescente se retrouve seule, elle emprunte un autre chemin que celui de ses camarades, fait un détour par le gymnase vide pour rejoindre les vestiaires. Cela lui évite d'avoir à prendre sa douche avec les autres en raison de ses probables complexes. D'ailleurs, les autres se moquent d'elle lorsqu'elle se change en hâte. Elle se rend ensuite à la bibliothèque, se met à courir en rasant les murs lorsque la sonnerie retentit. Elle croise Elias qui prend John en photo mais n'y prête aucune attention. Une fois à la bibliothèque, le documentaliste lui indique les livres à ranger. A un moment, elle s'interrompt après avoir entendu un bruit, paraissant inhabituel provenant du couloir.

Nathan et Carrie : Nathan est un lycéen à l'image des adolescents « populaires ». Nous le voyons terminer sa partie de football américain. Il entre dans le lycée, parcourt de nombreux couloirs et escaliers pour rejoindre enfin sa petite amie Carrie au secrétariat du proviseur (d'où ressort John). Ils demandent une autorisation de sortie et promettent de revenir à 13h30. Ils repartent ensuite flâner dans les couloirs du lycée. Nathan invite Carrie à une soirée avec des amis, celle-ci s'inquiète des conséquences possibles d'une nuit passée avec lui. Nous les retrouverons plus tard, courant dans les couloirs pour tenter d'échapper aux tueurs.

Brittany, Jordan et Nicole sont trois amies que nous voyons alors qu'elles parlent de Nathan, qui vient d'entrer dans le lycée, et de sa petite amie. Elles se plaignent ensuite de l'incessante indiscretion de leurs mères respectives. En se rendant au self, les filles se querellent à propos du compagnon de l'une d'entre elles, car celle-ci le ferait passer avant ses amies. Après quelques bouchées de leur repas, elles estiment avoir trop mangé et vont donc aux toilettes pour se faire vomir.

Eric et Alex

Alex assiste à son cours de physique, il est installé seul, au fond de la classe et prend des notes. Il subit les moqueries et les humiliations de plusieurs de ses camarades, dont Nathan, qui lui jettent des boulettes de papier mouillé. Le professeur ne voit apparemment pas ce qui se déroule dans sa classe alors qu'il est en train de répondre à la question d'un élève. Personne ne soutient Alex, au contraire, tous semblent amusés de la situation. Il va aux toilettes pour se débarrasser des projectiles, puis se rend au self, à l'heure du repas, il y erre et prend des notes dans un carnet. Une élève lui demande ce qu'il écrit, un dialogue s'en suit : Alex : « oh ça, c'est mon plan », « pourquoi ? », « oh tu verras ». Il s'arrête ensuite et se prend la tête dans les mains, alors que le brouhaha ambiant des élèves semble se transformer en un vacarme de plus en plus insupportable pour lui.

Alex rentre ensuite chez lui, se rend dans sa chambre, au sous-sol et commence à jouer *Lettre à Elise* de Beethoven au piano avant qu'Eric ne le rejoigne. Ce dernier s'installe et s'adonne à un jeu vidéo sur ordinateur qui consiste à abattre des personnes qui sont toutes de dos. Alex, qui joue maintenant *Sonate au clair de lune* de Beethoven, s'arrête brusquement, excédé par ses fautes. Il prend alors l'ordinateur et se rend sur un site de vente d'armes à feu. Nous retrouvons les deux garçons le lendemain matin au petit déjeuner. Les parents d'Alex sont là mais leur visage n'apparaît jamais dans le champ de la caméra. Les garçons font une remarque quand à l'odeur de la cuisine et la mère rétorque qu'ils peuvent aller manger ailleurs, les parents partent leur disant de bien fermer derrière eux. Les deux adolescents parlent ensuite de la propagande nazie présentée dans un reportage qu'ils regardent à la télévision. Le livreur arrive alors avec le fusil d'assaut qu'ils ont commandé. Il leur demande simplement s'ils n'ont pas école aujourd'hui, leur donne le colis puis repart. Alex et Eric vont tester le fusil dans le garage. Ils n'ont aucune difficulté à l'utiliser.

Eric vient vers Alex alors que ce dernier est dans sa douche et lui dit « ça y est, on va mourir aujourd'hui, dire que j'ai jamais embrassé personne », les deux adolescents s'embrassent alors.

Ils consultent ensuite le plan qu'ils ont préparé auparavant. Ils donnent l'impression d'être penchés sur la caméra (soit à l'aplomb de la caméra). Au fur et à mesure qu'ils répètent leur projet, la scène est faite de flash-forwards (fait d'insérer dans le film des images relatant des faits postérieurs à ceux qui sont évoqués dans le récit) des deux adolescents, entrant armés dans le lycée et attendant le bruit des premiers explosifs. Ils partent et croisent John en arrivant au lycée : « casse-toi très vite... » .

Ce qui avait interpellé Michelle était le bruit du chargement d'une arme, celle d'Alex. Dans la bibliothèque, Elias et elle seront les premières victimes. Ce dernier prendra une ultime photographie, celle de son propre meurtre. Puis, Brittany, Jordan et Nicole seront tuées à leur tour dans les toilettes. Nous retrouvons ensuite Eric qui accuse Mr Luce, le proviseur, de ne pas les avoir assez écoutés et de les avoir souvent pris à partie Alex et lui. Il finit par l'exécuter de dos alors qu'il le laissait s'enfuir. Alex, quant à lui, rôde dans les couloirs du lycée. Il est filmé de face, abattant chaque personne qui passe devant lui, il semble prendre

du plaisir, « je n'ai jamais vu de jour si immonde et si beau ». Il s'installe ensuite à la cantine où Eric le rejoint pour lui énumérer les personnes qu'il a supprimées, Alex le tue. Il entend un bruit provenant des cuisines et tombe sur Nathan et Carrie, cachés dans la chambre froide. Il les met en joue, puis commence une comptine pour savoir lequel des deux il tuera en premier « [...] picoti, picota, trois petits tours et puis s'en va ». Le film s'achève ainsi, sans que l'on entende les derniers coups de feu.

Elephant est lié de plusieurs façons à *Gerry*. Tout d'abord, par l'intermédiaire du jeu vidéo auquel joue Eric dans la chambre d'Alex. Les personnages de dos, sur lesquels tire l'adolescent, sont tout à fait similaires aux deux *Gerry* qui avancent avec grande peine, épuisés par leur périple. De plus, les *Gerry* et les lycéens sont tous à l'aplomb de la camera lorsqu'ils revoient ou exposent leurs plans respectifs. Cependant, dans *Gerry*, ils essaient de se souvenir du passé, de ce qu'ils ont fait et la scène est accompagnée de flashbacks plutôt confus. Alors que dans *Elephant*, Alex et Eric révisent ce qu'ils ont prévu dans leur plan, la scène étant accompagnée cette fois de flash-forwards précis.

Au travers de cette description, nous voyons que plusieurs figures d'adolescents sont présentées dans ce film. Certaines peuvent être en lien avec diverses pathologies que nous décrirons par la suite, d'autres représentent certains aspects de l'adolescence pour lesquels nous donnerons une interprétation personnelle.

c) Last Days

Il s'agit de l'avant dernier film de la tétralogie. Réalisé en 2005 par Gus Van Sant, il réunit entre autres Michael Pitt et Asia Argento.

L'histoire est celle de Blake, star du rock, qui vit replié sur lui-même avec un sentiment d'isolement croissant. Réfugié dans une maison au milieu des bois, il tente d'échapper à sa vie, à son entourage et à ses obligations. Il regarde, écoute et attend la délivrance (39).

Pour ce film, Gus Van Sant a voulu mettre en scène ce qu'auraient pu être les derniers jours de Kurt Cobain, chanteur du groupe de rock Nirvana, avant sa mort. Il ne s'agit en aucun cas d'une biographie, mais bien d'une extrapolation imaginaire. Le réalisateur a rencontré le chanteur une fois, à l'été 1991. Cette fois encore le personnage est créé en partie par l'acteur principal à partir de quelques indications du réalisateur (20).

Au début du film, Blake erre dans la forêt, se baigne dans une cascade puis passe la nuit dehors. Il regarde sans cesse vers le ciel et marmonne des choses inintelligibles. Lorsqu'il rentre chez lui, il avance avec difficulté, apparaît maigre et affaibli. Nous le voyons ensuite dans ce que semble être devenu son quotidien. Il ne mange quasiment rien, se préparant des choses extrêmement basiques et refuse de répondre au téléphone. Certains de ses amis vivent avec lui, dans sa maison, mais il ne les voit pas sauf pour échanger quelques mots. Chaque geste apparaît comme une souffrance et toute intrusion comme une épreuve. Lorsqu'il ne fait rien, il s'écroule par terre. Une de ses amies vérifie d'ailleurs à un moment s'il n'est pas mort. Cependant, son état ne semble pas soulever d'inquiétudes particulières. Comme si personne dans la maison ne voyait sa souffrance ou n'était choqué par celle-ci, comme si elle était devenue banale. Il paraît totalement inaccessible.

A la fin, Blake s'enferme dans le cabanon, à l'écoute de sons de cloches et de musique qu'il est vraisemblablement le seul à entendre. Ces amis sortent une nouvelle fois, seul l'un d'entre eux perçoit la solitude de Blake mais il part tout de même avec les autres. Blake reste ensuite assis longuement, les yeux levés vers quelque chose. Le lendemain matin, c'est le jardinier qui découvre le corps sans vie de Blake. (39)

d) Paranoid Park

Après avoir réalisé la trilogie de la jeunesse et de la mort, avec *Gerry*, *Elephant* et *Last Days*, Gus Van Sant souhaite se rapprocher à nouveau de l'industrie Hollywoodienne. Il commence à travailler sur plusieurs projets qui finalement n'aboutissent pas. Puis, en 2006,

il découvre le roman d'un jeune écrivain, Blake Nelson, intitulé *Paranoid Park*, et dont l'histoire rappelle ses trois films précédents. En effet, l'intrigue, se déroulant à Portland, parle d'un adolescent confronté à une mort brutale. Le livre est décrit comme l'histoire d'une innocence perdue, celle d'un jeune skateur de 17 ans qui tue accidentellement un agent de sécurité. « Il doit désormais affronter le monde réel et les conséquences de son acte. » (99).

Gus Van Sant décide alors de se lancer rapidement dans le projet d'adaptation du livre. Il reste pour cela dans la même posture quant à la technique de réalisation que la trilogie qui deviendra donc la « tétralogie de la mort ».

Au tout début, Alex, le personnage principal, un adolescent, inscrit les mots « Paranoid Park » sur un journal qu'il commence à rédiger. Son oncle déambule derrière lui, son image reste floue, au second plan. (20)

La narration du film est construite à partir des pensées d'Alex. Dans la première moitié du film, on retrouve une chronologie déconstruite avec des parties de séquences disséminées au gré des songes de l'adolescent. Dans un premier temps, nous suivons donc les faits dans l'ordre dans lequel Alex revit et note ses souvenirs dans son carnet. En effet, la réminiscence constitue le mécanisme principal du récit de *Paranoid Park*. Il est bien plus linéaire dans le roman que dans le film mais le principe des reviviscences reste le même.

Alex commence donc à raconter son histoire. Il se revoit avec son ami, Jared, qui lui propose d'aller à Paranoid Park. Alex en a déjà entendu parler, il y est allé une fois, juste pour regarder, il pense qu'il n'est pas prêt. Jared lui répondra : « On est jamais prêt pour Paranoid Park » (67).

Nous le retrouvons ensuite au lycée, un mois plus tard, alors qu'il est convoqué pour parler à l'inspecteur Liu, qu'il a déjà rencontré. Ce dernier lui demande ce qu'il a fait précisément « cette nuit-là ». Puis, il lui pose des questions sur sa situation familiale. Alex lui dit que ses parents sont séparés depuis longtemps mais qu'ils ne sont actuellement qu'en instance de divorce. L'adolescent apparaît relativement détendu au cours de l'entretien.

Le jour suivant la proposition de Jared, les deux adolescents se sont rendus à Paranoid Park. Alex explique qu'il a tout de suite aimé cet endroit rempli de punks, de « voyageurs », d'enfants rejetés et d'alcooliques. « Peu importe vos histoires de famille, les leurs étaient bien pires. » (67). Il était prévu qu'il y retourne le week-end suivant avec Jared. Il raconte à sa mère, filmée exclusivement de dos, qu'il passera la soirée chez son ami et qu'il dormira chez lui. Cependant, les plans ont changés : Jared a une sortie de prévue avec sa petite amie, Alex se retrouve donc seul et décide tout de même d'aller au skate park. Il s'installe. Assis sur son skateboard, il regarde les autres. Il est bien mais il commence à penser à diverses choses, à ses parents, il sait que sa mère vit mal le divorce et que son petit frère souffre également et à sa petite copine, une pom-pom girl du lycée dont il n'est pas vraiment amoureux. Elle voudra bientôt coucher avec lui, ce qu'il veut éviter car « *ça deviendrait sérieux* » (67; 41).

Il fait alors la connaissance de Scratch et ses deux amis qui prétendent vivre dans le skate park, Alex se sent bien avec eux. Scratch lui propose de monter dans un train de fret en marche non loin d'ici, c'est quelque chose qu'il fait souvent et veut lui montrer comment faire.

Dans la scène suivante, Alex relate sa rencontre avec son amie Macy. Nous le voyons lui parler de sa rupture avec Jennifer puis lui exposer ses pensées : certes ses parents divorcent, mais ça, ça arrive à tout le monde et il y a des choses bien plus importantes, « il y a quelque chose en dehors de la vie normale, des profs, des ruptures, tout ça... » (67). Macy l'écoute attentivement et semble alors comprendre qu'il lui est arrivé quelque chose de grave.

On revient dans le « présent », Alex arrache des pages de son journal et se remet à écrire. Il se remémore maintenant ce qui semble être sa première véritable prise de conscience de son acte lorsqu'il voit aux informations qu'il est question du meurtre d'un agent de sécurité. Il reste choqué et angoissé, comme s'il comprenait seulement que tout cela était réellement arrivé.

Le lendemain du meurtre, tous les skateurs avaient été convoqués. Ils font alors la connaissance de l'inspecteur Liu, qui enquête sur le meurtre. Il leur demande alors qui était présent sur les lieux à la date indiquée, Alex nie y être allé. L'inspecteur fait ensuite circuler

des photos, d'un corps sectionné en deux sur des rails de chemin de fer. Il avait essayé de se sortir cet épisode de la tête mais cette fois, Alex se souvient ce qui s'est passé cette nuit-là.

La reprise chronologique du récit reprend à partir de cet instant, avec la réminiscence du meurtre et ce qui a suivi. Cela marque le retour à la réalité pour l'adolescent qui jusque-là relatait dans le désordre ses souvenirs confus (41).

Nous le retrouvons avec Scratch la nuit en question, ils s'accrochent à un train en marche. Scratch lui explique comment faire et où se placer. Un agent de sécurité les repère et tente à coups de lampe torche de les faire lâcher prise, Alex se défend en lui assenant un coup de skateboard, le gardien déséquilibré chute sur l'autre voie au moment où un train arrivait en sens inverse. Alex saute du train pour aller voir l'homme coupé en deux sur les rails, puis s'enfuit. Les idées se bousculent dans sa tête, il pense à plein de choses en même temps, il est désemparé. Il se débarrasse de son skateboard en le jetant par-dessus un pont. Il se rend dans la maison vide de Jared, pour se changer après avoir vu des traces de sang sur ses vêtements. Il craint d'être observé quand il voit que la maison d'en face est occupée. L'adolescent se met alors accroupi pour traverser les pièces en évitant d'être vu. Il y a ensuite une longue séquence lorsque qu'Alex prend sa douche, pendant laquelle la musique se transforme en une sorte de rafale sonore de plus en plus bruyante couvrant peu à peu le bruit de l'eau. Certaines critiques ont rapproché cette scène et la précédente des figures hitchcockiennes de la menace faisant écho aux films *Fenêtre sur cour* et *Psychose*. Cela favorise la représentation du péril, de la terreur et de la menace que peut ressentir l'adolescent. Nous verrons plus tard que ces notions nous amèneront à parler du traumatisme psychique. Il rentre ensuite chez lui. Sa mère, hors champ, lui demande pourquoi il rentre si tôt. L'adolescent répondra simplement que ses plans ont été annulés, avant d'aller dans sa chambre.

Alex finit ensuite par rompre avec Jennifer. Puis nous le voyons avec son père. Ce dernier apparaît flou quasiment tout au long de la scène, au second plan de l'image. Il prévient Alex qu'il va déménager et qu'ils se verront donc moins souvent, qu'ils ont pris cette décision avec sa mère en se demandant ce qui était le mieux pour lui et son petit frère, et qu'il est désolé. Alex répond qu'il comprend.

Enfin, nous le retrouvons avec Macy, qui lui conseille d'écrire les problèmes qu'il a en tête, de faire comme s'il lui écrivait une lettre, mais d'en faire ce qu'il veut après, « ça va juste te faire du bien de l'avoir sorti. ». Il a donc suivi son conseil et finit par brûler la lettre comme elle le lui avait suggéré.

A la fin, Alex est en cours de physique, il est dans ses pensées puis ferme les yeux. Son professeur l'interpelle, il ne répond pas. On ne connaîtra pas les sentiments exacts d'Alex quant à ce qui s'est passé.

Comme pour *Last Days*, la différence avec les deux premiers films est l'immersion dans la tête des protagonistes. Cette fois, le spectateur peut entrer « dans leurs circonvolutions mentales. » (20).

3) Au-delà de la description

D'une manière générale, les adolescents des films sont au cœur d'un monde dont le sens leur échappe, en quête d'une identité. Les lieux présentés, respectivement le désert, le lycée, la forêt et le skate park, ont une connotation symbolique d'un espace initiatique où tout va se jouer pour eux (87).

Une autre interprétation commune que nous pouvons faire entre les quatre films est l'idée que le monde est comme une prison, un labyrinthe dont il faudrait pouvoir sortir, la mort étant l'une des issues (20). Par extrapolation, nous pouvons assimiler cette notion à l'adolescence, qui peut être considérée comme telle par certains adolescents en souffrance.

L'appel de l'immensité dans les films (*Blake et le ciel*, *Gerry et le désert*) est un « trajet vers une liberté illusoire, qui conduit à la désillusion et à la mort » (5).

Dans l'œuvre de Gus Van Sant, c'est à partir de *Gerry*, et ce pour les quatre films, que les « aînés » et les modèles disparaissent presque complètement du cadre (cadre de la caméra), ce qui constitue une représentation métaphorique de l'absence réelle ou symbolique des figures d'autorité et de ses conséquences. En effet, l'Amérique dans laquelle déambule les adolescents de Van Sant ne comporte ni parents (absents, dépassés), ni policiers, ni

enseignant sur lesquels s'appuyer, et encore moins de dieux (20). Contrairement à ce que rapportait Annie Ernaux de la jeunesse des années 60, ces adolescents-là n'ont plus de raison de rêver, ni de se révolter (60). Maintenant ils errent et se retrouvent seuls face aux épreuves et aux difficultés.

Au cinéma, l'éducation, elle, ne disparaît pas. Elle se déplace dans la relation du cinéaste à ses acteurs. En effet, les films deviennent un objet d'apprentissage commun. Gus Van Sant aime apprendre de ses acteurs et des gens qui l'entourent en général. Les acteurs, qu'ils soient de véritables adolescents novices dans le métier (*Elephant, Paranoid Park*) ou non (*Last Days, Gerry*), sont libres de créer eux-mêmes leur personnage en fonction de ce qu'ils imaginent, et ils peuvent apporter des éléments au scénario au fur et à mesure du tournage. Le réalisateur s'adapte, et le spectateur demeure ainsi plus libre d'interpréter ce qu'il voit. D'ailleurs, l'un des souhaits de Gus Van Sant est d'organiser une complicité très forte entre le film et le spectateur. Pour ce faire, il utilise des plans parfois très longs, utilisant les travellings d'accompagnement (déplacement de l'appareil de prise de vue le long d'un axe, pour suivre un personnage (80)), et les plans séquences (plans assez longs, sans arrêt, qui possèdent une unité narrative équivalente à une séquence (80)), pour éviter ainsi la coupure et insister sur la continuité des histoires. Ainsi, nous ne pouvons pas nous détacher de l'interprétation, comme les personnages ne peuvent ni se détacher du temps ni de leur situation. Le spectateur a donc la sensation d'errer avec eux, de s'immiscer dans leur tête, et de ressentir les choses en fonction de son propre vécu (5).

Enfin, la mort a clairement une place centrale dans la tétralogie. Pour certains des films elle semble être ce qui fait basculer l'adolescent vers l'âge adulte. Une telle parenté de l'adolescence avec la mort n'est pas une notion inédite, en effet cette période de la vie est celle des premiers deuils et des premiers renoncements. Le psychanalyste François Richard a écrit à ce sujet que la mort et le deuil sont au fondement inconscient de la crise d'adolescence. Nous verrons que cette crise est un point central de la définition de l'adolescence, qu'elle est au cœur de la problématique de la distinction entre le normal et le pathologique et que plusieurs auteurs en ont proposé des définitions propres que nous pourrions illustrer par certains éléments des films.

Mais pour comprendre l'adolescence d'aujourd'hui et ses intrications entre les approches sociales, anthropologiques, psychologiques, psychopathologiques et cinématographiques, nous devons dans un premier temps aborder la représentation adolescente au cours de l'histoire du cinéma pour étudier ensuite l'évolution du concept en fonction des époques.

B Evolution de la représentation adolescente au cinéma

1) En fonction des époques

L'adolescent est l'une des figures les plus exploitées actuellement au cinéma. Il faut cependant bien distinguer les « teen movies », dont nous présenterons un historique succinct, du cinéma indépendant auquel nous nous intéresserons principalement dans ce travail. En effet, la cible et les sujets traités ne sont pas les mêmes mais la description de l'un et l'autre reste indispensable pour appréhender au mieux le sujet qu'est « l'adolescence et le cinéma » et par extension l'adolescence aujourd'hui (22). Le « teen movie » se définit globalement dans l'industrie cinématographique comme un genre essentiellement américain économiquement ciblé sur les adolescents et qui leur est destiné (65,18).

Il est effectivement intéressant de constater qu'en fonction des époques, et de l'idée de l'adolescence qui en découle, les messages transmis, et les spectateurs ciblés par les films sont différents.

Nous verrons dans cette partie, de quelle manière la représentation de l'adolescence a évolué au cinéma au cours du temps. Puis, nous terminerons sur l'une des images actuelles, celle d'une génération d'adolescents errants, perdus entre deux mondes, celui de l'enfance/adolescence et celui des adultes. Ces jeunes sont présentés sans repères ni modèles, et apparaissent bloqués et en inadéquation entre ce que la société attend d'eux, ce qu'ils peuvent accomplir et ce qu'ils désirent.

Le cinéma américain sera au centre de notre propos dans la mesure où il a joué un rôle essentiel dans le développement des « teen movies ». Les réalisateurs américains sont en

effet les premiers à s'être adressés aux adolescents de manière exclusive. En France, les films ciblant l'adolescent de manière spécifique demeurent plus rares (4). Pour cette raison, nous conserverons le terme de « teen movie » car il n'en existe pas de traduction française propre.

Avant d'entrer totalement dans le sujet, il nous faut évoquer, à titre anecdotique, le premier film exposant l'adolescence, qui est aussi l'un des premiers films de l'histoire du cinéma : *L'arroseur arrosé* réalisé par Louis Lumière en 1895, c'est-à-dire au moment où l'adolescence va commencer à devenir progressivement une classe d'âge à part entière. Ce court métrage montre un adolescent perturbateur recadré par un adulte.

Avant les années 1950, certains longs-métrages montraient déjà certaines facettes de l'adolescence. C'est le cas du film *Phantom (Le fantôme)* réalisé par Friedrich Wilhelm Murnau en 1922. L'acteur y est bien plus âgé qu'un adolescent, mais sa passion soudaine et irraisonnée pour Veronika, et son comportement immature, évoquent déjà l'indécision quant à sa place dans le monde, rappelant certains jeunes des films de Gus Van Sant, et met ainsi en avant les frontières floues de cette tranche d'âge (56). En 1933, le *Zéro de conduite* de Jean Vigo, parle de trois élèves qui se rebellent et organisent une révolte dans leur collège, puis en 1959, c'est au jeune Antoine Doinel de faire *les quatre cents coups* dans le film du même nom.

Dans les années 1950, les « teen-movies », apparus en parallèle de la création des *drive-in*, cinémas en plein air où l'on assiste à la projection sans quitter sa voiture (80), font écho à cette révolte. Cette dernière, avec la séduction et l'initiation, constituent trois piliers sur lesquels s'appuient les représentations adolescentes au cinéma. Les films emblématiques, alliant révolte et séduction sont notamment *L'équipée sauvage* de László Benedek sorti en 1953 évoquant les « blousons noirs » dont nous reparlerons dans une autre partie, *Graine de violence* de Richard Brooks, sorti en 1955 et *La fureur de vivre*, réalisé en 1955 par Nicholas Ray. Dans ce dernier film, James Dean incarne l'archétype du jeune rebelle auquel les adolescents s'identifient. Viriles et fragiles à la fois, les héros sont des coupables autant que

des victimes passives. Ce qui n'est pas sans rappeler le protagoniste de *Paranoid Park*. Mais ici, le but est que l'adolescent de l'époque se reconnaisse dans ces personnages. C'est en effet au cours de ces années que les producteurs commencent à penser au potentiel commercial de ce public (40).

Pourtant, dans le courant des années 1960, les choses commencent à changer. Aux États-Unis, le contexte de la guerre du Vietnam modifie la vision des choses. Les films parlent de moins en moins aux adolescents car ils les représentent en partie comme un problème social à régler, et avec ce côté ambivalent de jeunes gens finalement non maîtres de leurs destins. En effet, les délinquants juvéniles étaient jusque-là au centre des récits montrant de jeunes rebelles à la fois victimes et responsables. Le délinquant suscitait une fascination médiatique, relayé ensuite par les historiens et les sociologues. Tout cela rappelait donc le cinéma des décennies précédentes, notamment des années 1930, où cette figure était déjà présente à l'écran appuyant à cette époque les tendances « éphébophobes » de la société qui considérait les adolescents comme des « hordes barbares mettant en péril l'ordre social » (22). Un cadre moral venait sanctionner les fautes commises et de ce fait, les adultes en étaient les principales cibles. Bien que le public visé ait changé, il persiste tout de même des figures d'autorité dans les films des années 1950. C'est la raison pour laquelle l'intérêt des adolescents pour ce genre de longs-métrages diminue peu à peu, car dans le contexte de la guerre, ils ont besoin de messages positifs et de se voir représentés d'une manière différente.

Ainsi, dans les années 1970, pour revenir dans l'esprit même du « teen movie », le récit se fera plus léger, moins moralisateur. L'image des figures d'autorité y sera souvent malmenée, la plupart du temps de manière humoristique. Il conviendra alors de distinguer le « youth film » soit « films sur les jeunes », du « teen film » c'est-à-dire représentant la vie des adolescents et leurs propres préoccupations. L'image du « rebelle » passera alors du côté indépendant du cinéma. Nous définirons et développerons cette notion dans une partie ultérieure.

L'un des films marquant ce tournant cinématographique est *American Graffiti*, réalisé par Georges Lucas en 1973, qui raconte l'histoire de quatre amis qui passent une dernière nuit ensemble avant de quitter leur petite ville pour l'université. Nous les suivons dans leurs

errances et leurs hésitations, au cours de cette nuit qui peut être considérée comme un rite de passage moderne. Nous pouvons citer également *American College* de John Landis en 1977. Ces films faisant entrer le genre dans son apogée sont parfois considérés comme les véritables *teen movies* dans la mesure où ils se rapprochent plus de la conception actuelle avec ses caractéristiques et ses figures récurrentes.

C'est à partir des années 1980 que le « teen movie » entre dans une nouvelle ère, parallèlement au développement des multiplexes. Il consolide ainsi son statut de genre cinématographique, ce dernier se définissant par des invariants qui constituent un horizon d'attente pour le spectateur (80; 112). On assiste alors à une explosion des films pour adolescents, les producteurs d'Hollywood se rendant compte de la rentabilité de ce type de longs-métrages. On remarque alors une métamorphose de la rébellion, opérée dans le but de mieux coller au public cible (22). Désormais, le cinéaste s'adresse parfaitement aux adolescents. John Hughes sera l'un des principaux réalisateurs de ce qui est alors nommé les High School Movies tels *Breakfast Club*, sorti en 1985 et *La folle journée de Ferris Bueller*, sorti un an plus tard. Dans ces films, le monde est vu au niveau des adolescents, en tout cas par rapport à l'idée que s'en fait le réalisateur. Les thématiques sont moins tragiques et les problèmes traités sont les leurs, c'est-à-dire, le lien avec les pairs, les premiers amours et les tensions avec les parents. Les intrigues se déroulent en général à la maison, à l'école et dans un autre lieu, plus neutre. Pour l'adolescent, le but n'est plus de se rebeller mais plutôt de s'intégrer. L'idée générale de ce genre de réalisation n'est pas de faire passer le jeune spectateur vers l'âge adulte en l'assenant de propos moralisateurs. En axant les films sur les problèmes typiques des adolescents afin qu'ils s'identifient, le but est au contraire de les divertir et d'apporter à ce passage de la vie un côté ludique et plus agréable (112).

Ainsi, dans les High School Movie, la vision victimaire des décennies précédentes disparaît. L'image de jeunes révoltés et inadaptés des années 1950 change, bien qu'elle soit encore représentée par certains réalisateurs à l'image de Francis Ford Coppola qui a réalisé *Rusty James* en 1983 et qui présente un adolescent rebelle rappelant celui des années 1950. Désormais, l'adolescent est aussi un « winner », « un petit malin au sourire ultra bright » comme le jeune Ferris dans *La folle journée de Ferris Bueller* (56). Les « nouveaux adolescents » osent, prennent des risques, et c'est de cette manière qu'ils se construisent et

trouvent leur identité, à l'image de Joel Goodson joué par Tom Cruise dans *Risky Business*, sorti en 1984.

Un autre aspect inédit est celui de l'empathie des figures récurrentes entre elles, même celles assez opposées pour se détester en premier lieu, comme par exemple « l'intello » et « le marginal ». Cela est très bien représenté dans *Breakfast Club* où l'on assiste à un « élan altruiste des héros à rebours du narcissisme adolescent ». (56) Dans une des scènes, alors qu'ils sont tous en retenue pour une raison ou une autre, chaque adolescent se confie aux autres qui l'écoutent et semble ainsi se libérer d'un poids. Le cercle de parole devient une catharsis. C'est ce qu'il manque sans doute dans *Elephant*, où personne ne se voit, ne se regarde, ou ne se parle. Les adolescents en restent au stade des jugements et des brimades, sans possibilité de recours à un soutien adulte. La catharsis devient le meurtre.

L'autorité évolue également au cinéma, en même temps que la rébellion, qui se fait alors plus douce. Il n'y a plus de véritable révolte mais plutôt un déni des valeurs adultes. A cette époque, les adolescents construisent petit à petit leur propre système de valeur, notamment depuis mai 1968 qui a marqué leur émancipation. Ils élaborent alors des codes spécifiques. Dans les films, les figures d'autorité restent néanmoins présentes, non omnipotentes mais toujours critiquées.

Depuis les années 70/80, le « teen movie » diversifie les genres. Nous voyons donc se développer l'image adolescente dans les comédies musicales avec notamment *Grease* comme pionnier du genre, puis dans les films fantastiques avec *Carrie au bal du diable*, dans la science-fiction avec *Retour vers le futur*. Deux autres types de films voient également le jour à cette époque. Il s'agit des « Sex quests », qui sont des comédies grivoises montrant des adolescents déterminés à perdre leur virginité parfois dans un contexte de pari, et les « teen slashers », développés dès la fin des années 1970 avec la série des *Halloween* et *Vendredi 13*. La dénomination fut inventée à cette époque par les critiques de cinéma pour les films d'horreurs montrant des jeunes en général de 15 à 25 ans qui se font assassiner un par un dans un flot de sang inédit à cette époque. (45) Ces deux dernières catégories ont

éloigné totalement l'adulte en tant que spectateur. L'adolescent a un cinéma qui lui est propre et que lui seul peut comprendre. Il n'est plus représenté par un certain état d'âme, questionnant le monde qui l'entoure mais surtout par son corps, avec le dépeçage dans les « slashers » et l'acte sexuel dans les « sex quests ».

La limite du genre est marquée par certains films dont le sujet central reste l'adolescence mais pour lesquels le public concerné est plus large. Le propos est alors d'interroger la société sur la place des jeunes et non plus de divertir. Cela nous emmène à parler du cinéma indépendant. Comme nous l'avons évoqué plus haut, la figure de l'adolescent délinquant « à l'ancienne », avec sa fragilité et son côté mélancolique a subsisté et perdure encore actuellement dans le cinéma indépendant. Ces réalisations ne font généralement pas recette auprès des adolescents. Les procédés filmiques utilisés peuvent être aux frontières du docu-fiction ou peuvent avoir recours à un récit poétisant la dérive des adolescents. Le spectateur est un adulte dans la majorité des cas, mais ces films sont, dans une certaine mesure, dans la continuité des films antérieurs sur les adolescents. Ceci leur donne un caractère anachronique et permet, par comparaison, de souligner l'évolution du « teen movie » (22).

Cela permet surtout de garder à l'esprit que chaque genre cinématographique représente des approches et des aspects différents de l'adolescence mais qui existent et peuvent se retrouver à une même période donnée, si bien qu'aucun n'est à négliger si l'on veut avoir une vue d'ensemble et appréhender au mieux ce que peut nous renvoyer et nous apporter le cinéma de l'adolescent aujourd'hui.

Mais alors que nous montrent ces films d'aujourd'hui ? Nous entendons par là des réalisations des années 1990, 2000 et 2010.

2) Actuellement : errance et « no limit »

Pour chaque décennie, le cinéma met en avant des aspects concrets de l'adolescence. Bien qu'ils consistent en l'élaboration d'une succession d'images fabriquées, même lorsqu'ils

s'inspirent de faits réels, les films constituent souvent la représentation que l'on se fait d'une certaine catégorie de personnes.

Dans les années 1990 et 2000, les thèmes cités plus haut, « teen slashers » et « sex quests », retrouvent un nouveau souffle avec notamment la série des *Scream* d'un côté et celle de *American Pie* de l'autre. Les comédies restent dominantes mais d'autres facettes du genre font leur apparition. Après avoir été un délinquant rebelle, un jeune insouciant, un jeune homme parfois gauche cherchant les relations sexuelles à tout prix, l'adolescent devient un super-héro, comme dans *Spiderman* réalisé par Sam Raimi, dont le premier volet est sorti en 2002. Nous verrons que ces nouvelles représentations de l'adolescence peuvent être mises en lien avec une absence de limite et une demande d'accomplissement personnel actuellement constante avec des épreuves propres que doivent parfois s'imposer les adolescents pour avancer dans leur construction d'identité. De plus, des sagas comme *Spiderman* ou encore *Divergente* réalisé par Neil Burger en 2014, ou *Hunger Games*, réalisé par Gary Ross en 2012, dans lesquels les filles sont désormais aussi des héroïnes, appartiennent maintenant aux films « young adult », soit films pour jeunes adultes. Nous verrons dans ce travail que cette catégorie n'est pas propre au cinéma et que l'un des points abordés dans notre propos est le prolongement actuel de la période adolescente qui a créé récemment la nouvelle catégorie des « post-adolescents ». Bien que dans ces histoires les adolescents ont un destin hors du commun, ils n'en sont pas moins en proie au doute quant à leur identité et le rôle qu'ils ont à jouer. Ces nouveaux héros s'apparentent finalement bien aux adolescents « normaux » dans le sens où nous voyons évoluer leur personnalité au fur et à mesure de leurs aventures.

Ces films font partie des productions hollywoodiennes. Comme nous l'avons dit, les autres images de l'adolescence sont retrouvées dans le cinéma indépendant. Les longs-métrages de la tétralogie appartiennent à cette catégorie. Le scénario de *Elephant* reprend certains stéréotypes des films de délinquants de l'époque comme le père alcoolique, irresponsable. Cependant, le film opère un décalage qui le distingue, car ce n'est pas John qui fait figure de « délinquant ». *Paranoid Park* est également proche des récits délinquants des années 1930, dans la mesure où il évoque une forme d'angoisse adolescente en lien avec une action violente et meurtrière. Le décalage se fait ici avec la tonalité lyrique et poétique de la mise en scène et le montage décousu (56). Il est donc intéressant de

remarquer que, malgré certaines différences chez les protagonistes, les figures adolescentes des premiers « teen movies » (en tout cas ce qui était considéré comme tel à l'époque des années 1950) sont encore représentées actuellement.

Dans le cinéma indépendant, plusieurs caractéristiques de l'adolescence contemporaine sont représentées. Nous pouvons citer quelques films : *Thirteen*, sorti en 2003, qui met en avant l'identification aux pairs et le rôle fondamental des parents, *Ken Park*, sorti en 2003, présentant une vive critique de l'autorité en général, des jeunes livrés à eux-mêmes sans repères fiables, et qui débute en mettant en scène le suicide d'un adolescent pour lequel le spectateur lui-même n'aurait pas pu déceler la souffrance. *J'ai tué ma mère*, sorti en 2009, est un film qui montre l'ambivalence entre le besoin et la difficulté de se détacher des parents, aussi bien sur le plan matériel que psychique. Plus récemment, *Spring Breakers*, sorti en 2012, met en avant l'idée de nouveaux rites de passage associés à une violence sans limite. Ces différents points sont essentiels pour comprendre l'adolescence aujourd'hui. Ils sont retrouvés dans la tétralogie de la mort de Gus Van Sant, c'est la raison pour laquelle il nous a semblé pertinent de travailler autour de ces films.

Quel que soit le mode de production, pour la plupart des films traitant directement de l'adolescence, trois lieux sont systématiquement représentés : la maison, le lycée et un autre lieu extérieur représentant la société en général. Cette donnée est importante car nous verrons qu'à ces trois lieux correspondent des figures d'autorité qui sont désormais souvent remises en cause au cinéma, en particulier dans les films étudiés. En effet, force est de constater que dans le cinéma actuel, les personnes tenues pour responsables de ce qui arrive aux jeunes semblent avoir bien changé. Ce ne sont plus les adolescents eux-mêmes qui sont en cause mais les figures d'autorité. Qu'ils soient parents, professeurs ou par extension médecins, en d'autres termes ce sont tous ceux qui potentiellement « ne voient pas » et qui risquent de passer à côté d'une souffrance adolescente.

A ADOLESCENCE

1) Définitions

L'adolescence n'a pas de caractère universel. Il ne peut pas y avoir une seule définition, tant les aspects historiques et culturels sont variés. Sa signification est différente en fonction de l'époque et du milieu socio-culturel.

a) Quelques définitions actuelles

D'une manière générale, le début de l'adolescence est clairement défini, il correspond à l'arrivée de la puberté. En revanche, la fin est en général plus discutée. Patrice Huerre, pédopsychiatre, dira à ce sujet : « sa limite supérieure, signant le passage à l'âge adulte, accuse un flou absolu » (73).

Pour le Larousse médical il s'agit d'une « période de l'évolution de l'individu, conduisant de l'enfance à l'âge adulte ». La notion de « passage » ou encore de « transition » y est donc présente. En effet, il y est précisé qu'« elle débute à la puberté (vers 11-13 ans chez la fille, 13-15 ans chez le garçon) et s'accompagne d'importantes transformations biologiques, psychologiques et sociales » (43). Cette seconde partie de la définition illustre bien que différentes approches sont nécessaires pour tenter de cerner au mieux cette notion complexe.

Pour l'organisation mondiale de la santé (OMS), l'adolescence est la période de croissance et de développement humain qui se situe entre l'enfance et l'âge adulte, entre les âges de 10 et 19 ans. Elle représente une période de transition critique dans la vie. L'OMS rappelle également que les déterminants biologiques de l'adolescence sont universels. En

revanche, la durée et les caractéristiques de cette période peuvent varier dans le temps, entre cultures et selon la situation socio-économiques (101).

b) Evolution de la terminologie

L'adolescence désigne une période de la vie différente selon les époques (116).

Le mot « adolescence » vient du latin *adolescens*, participe présent du verbe *adolescere* qui signifie grandir, et dont le participe passé est *adultus* : qui a fini de grandir.

Il est intéressant de remarquer que déjà dans l'Antiquité, Cicéron (106 av. J.-C, 43 av. J.-C.), homme d'état romain, emploie le terme *adulescentia* dans un sens qui se rapproche de celui d'aujourd'hui : « Qui enim citius adulescentiae senectus quam pueritiae adulescentia obrepit » signifiant « Est-ce que la vieillesse remplace la jeunesse plus vite que celle-ci ne succède à l'enfance ? » (36; 74).

La société romaine antique était organisée en classes d'âges. L'*infans* (petit enfant), signifiant littéralement « non-parlant », correspondait à la période de 0 à 7ans, *puer* (enfant) de 7 à 17 ans, l'*adolescens* (jeune homme) de 17 à 30 ans, *juvenis* (homme jeune) de 30 à 46 ans, *senior* (homme mûr) de 46 à 60 ans et enfin *senex* (vieillard) après 60 ans. A cette époque il existait une grande différence entre les sexes, la période de la croissance sociale étant exclusivement masculine (116). En effet, dans la terminologie, la femme passe directement de *puella* (jeune fille) entre 7 et 17 ans, à *uxor* (épouse). Son statut n'est donc reconnu que par rapport au lien à son mari (117; 74).

Quelques siècles vont s'écouler où l'*adolescens* restera la notion assez floue d'une période s'étendant sur une quinzaine d'années.

Pendant le haut Moyen Age, les terminologies *infans*, *puer*, *adolescens*, sont employées sans grande distinction en opposition à l'âge adulte « *adultus* ». Donc à cette époque, bien que le mot adolescence ait été distingué, il ne reste que très rarement employé car la distinction entre d'éventuelles classes d'âges n'est pas claire. En conséquence, « l'adolescence se confondait avec l'enfance » comme le souligne Philippe Ariès (4;42).

Au XIVe siècle, pour Dante, le terme, de par son origine latine, désigne la période de croissance allant de la naissance jusqu'à 25 ou 30 ans.

Au XVIe siècle, Ambroise Paré, célèbre chirurgien et anatomiste français, donne une définition nouvelle de l'adolescence, en la désignant comme une période entre 18 et 25 ans, qui est « la tempérée et la moyenne de tous les excès ».

Au XVIIe siècle, la définition de l'adolescence ne concerne que les garçons. Elle est désignée comme le premier âge après l'enfance, se situant entre la puberté et la majorité. Le terme ne s'atteste alors que par raillerie ou dans un style burlesque.

En 1775, il est établi dans l'Encyclopédie de Diderot que les termes *adulescens* et *juvenis* sont employés indifféremment pour désigner les hommes jusqu'à 45 ans.

C'est au XIXe siècle que l'adolescence acquiert une définition propre et précise, dans le Littré (1872) et dans le grand dictionnaire universel de Larousse (1866) où elle est décrite comme l'âge qui succède à l'enfance et qui commence avec les premiers signes de la puberté. Le Littré rajoute que, bien que confondues dans le langage scientifique, ici, l'adolescence est considérée comme la première partie de la jeunesse. C'est donc à cette époque que le mot « adolescence » s'est constitué de manière définitive en France, dans le sens courant qu'on lui connaît aujourd'hui (48).

2) Histoire

a) Naissance et évolution du concept

L'adolescence constitue actuellement une période assez précise de la vie, dans le sens où elle se situe globalement entre l'enfance et l'âge adulte. Mais elle n'a pas toujours existé comme nous la décrivons aujourd'hui. Cependant il est intéressant de constater que même dans l'antiquité, cette période, sans être particulièrement nommée ni reconnue en tant que telle, représentait déjà une phase de changement au cours de laquelle les enfants devenaient des hommes. Il existait alors certains rites de passage ou d'initiation qui

marquaient un changement de statut pour l'individu. Nous y reviendrons plus précisément dans la description des rites de passage.

Nous avons vu que le terme « adolescence » existe depuis bien longtemps et que le mot en soi n'est pas une invention récente. C'est par contre au cours du XIXe que sa conception va petit à petit se développer pour constituer un modèle adolescent au sens où nous l'entendons encore actuellement.

Dans la société romaine les enfants étaient sous la dépendance de la puissance paternelle, qui donnait entre autre au père le droit de vie ou de mort sur ses enfants. Cette phase était alors relativement étendue dans la mesure où le fils n'était totalement indépendant qu'au moment de la mort du père (48).

Jusqu'au XVIIIe siècle, il n'y avait pas de transition particulière entre l'enfance et l'âge adulte, la distinction entre d'éventuelles classes d'âges n'était pas claire. C'est avec l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau « Emile ou de l'éducation », publiée en 1762, que l'idée d'une période de transition entre l'enfance et l'âge adulte commence à émerger (48) . En effet, l'auteur y évoque une partie de la vie de l'individu qui fait suite à l'enfance mais qui ne correspond pas à l'âge adulte. Les modifications sur les plans physiques et psychiques qui appartiennent encore actuellement à l'adolescence y sont déjà décrites. Nous pouvons citer ce passage :

« Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes [...] Un changement d'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère se joignent des changements sensibles dans la figure. Sa voix mue ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme et ne peut prendre le ton d'aucun des deux. » (Emile, ou de l'éducation, livre IV)(110).

Pour Agnès Thiercé, *Emile* pose ainsi les bases de la conception moderne de l'adolescence, c'est-à-dire un âge complexe et crucial pour le futur de l'individu et qui est indissociable de la « révolution pubertaire » (116).

Par la suite, le concept se cristallise progressivement au cours du XIXe siècle. De 1850 à 1880, l'adolescence représente un « âge de classe ». Elle ne concerne à cette époque que les fils de la bourgeoisie et devient un des enjeux de la troisième république. Durant cette période, le service militaire obligatoire, créé en 1872, constitue ce qui peut être considéré comme une transition vers l'âge adulte et peut être assimilé à un rite de passage. Pour de nombreux auteurs, la première communion au XIXe siècle correspond à un rite de passage cette fois de sortie de l'enfance (61). Ainsi, cette période de la vie tend de plus en plus à être différenciée. Nous verrons par la suite que d'autres modalités ont appuyé cette distinction.

La notion d'adolescence évolue ensuite pour concerner également les filles et les jeunes des classes populaires pour lesquels on craint l'orientation vers la criminalité. L'adolescence devient alors une « classe d'âge » qui intéresse maintenant la psychologie, dont une des œuvres majeures est l'ouvrage, d'un psychologue américain, G. Stanley Hall « Adolescence, its psychology ». Cette évolution est rendue possible avec l'augmentation de la scolarité suite à la loi Ferry de 1882 rendant l'instruction primaire obligatoire de 6 à 13 ans. Cela pose cette fois encore une limite d'âge de l'enfance à 13 ans et ainsi une limite inférieure à l'adolescence.

Pour les garçons, à cette époque, la fin de l'adolescence est fixée vers 18-20 ans avec la généralisation du service militaire par les lois de juillet 1889 et mars 1905. Pour les filles, cette limite supérieure est moins précise dans la mesure où l'on considère encore que l'adolescence se termine avec le mariage. Avec l'enseignement obligatoire, les formes traditionnelles d'encadrement de la jeunesse se modifient, entraînant en parallèle une « crise de l'apprentissage ». Par ailleurs, les jeunes des classes populaires sortant de l'école primaire et donc de l'enfance, sont comme livrés à eux-mêmes. Il n'y a plus d'accompagnement obligatoire, d'où cette crainte croissante d'une orientation vers la délinquance pour des jeunes ne répondant qu'à leurs instincts et cherchant à satisfaire leurs passions en éveil, comme si l'adolescent abandonné à son sort était un criminel en puissance (74).

Cette perception de l'adolescence est appuyée par la figure de l' « apache » qui a comme enkysté cette peur latente. C'est à partir de 1902 que ce terme est employé pour désigner un jeune voyou appartenant à ce qui peut être considéré comme les premières « bandes de

jeunes ». Ils fonctionnent en réseau, organisé autour d'un chef. Pour la plupart d'entre eux, l'« apacherie », définie en 1908 dans le Larousse illustré comme une réunion d'individus sans moralité, n'est que provisoire et constitue une sorte de rite de passage avant d'accéder à la vie d'adulte et d'en accepter les normes (104).

C'est dans ce contexte que les encadrements post-scolaires commencent à se développer, notamment pour l'adolescence populaire. Le but est d'empêcher cette évolution vers la délinquance en accompagnant les adolescents lorsque l'enseignement n'est plus obligatoire. Cette politique post-scolaire laïque s'inspire des « cours d'adultes » avec la volonté de rendre cette approche spécifique pour les adolescents. Agnès Thiercé souligne que la revendication de l'obligation post-scolaire, à partir de 1907 surtout, s'inscrit dans cette exigence de spécificité reconnue, qui suppose un encadrement systématique de l'adolescence des classes populaires, comme des classes aisées. L'avancée de ce mouvement mènera d'ailleurs à la création des « maisons d'adolescence » en 1897, conçues comme un espace d'accueil réservé aux adolescents avec des salles de réunions et des bibliothèques. Elles peuvent être rapprochées des futures Maison de la jeunesse et de la culture (MJC) créées au lendemain de la seconde guerre mondiale. Les fêtes de l'adolescence créées à la fin du XIXe siècle viennent appuyer cette reconnaissance et cette valorisation de l'adolescence qui semble être à cette période, l'enjeu de la troisième république et de la fin du siècle en symbolisant la représentation du désir ambiant de vouloir en réaffirmer les valeurs (116).

Cet élan visant à affirmer l'adolescence est appuyé par les mouvements de jeunesse, nés dans plusieurs pays, comme le scoutisme, apparu en 1907 en Angleterre ou le mouvement des *Wandervogel*, littéralement « oiseaux migrateurs », en Allemagne, prônant l'aventure, le jeu, le rite et une relation concrète avec la nature. Puis, en France, à la fin des années 1920, c'est le mouvement des auberges de jeunesse qui voit le jour, on y entre en général vers quinze ans et on y reste jusqu'à trente (48).

Aux lendemains de la seconde guerre mondiale, une génération d'adultes vient d'être décimée, les jeunes réagissent alors pour la vie, c'est le baby-boom (74). Par ailleurs, la société entre dans une phase de croissance économique, l'allongement de la durée des études et des formations professionnelles entraîne une augmentation de la population

adolescente et de la durée de l'adolescence, dans sa dimension sociale. Erik Erikson, psychanalyste et psychologue du développement américain, parlera de « moratoire psychosocial » pour décrire cette longue période avant l'entrée dans la maturité sociale durant laquelle les adolescents peuvent se livrer à diverses expériences dans leur recherche d'identité. Leurs aspirations sont celles des adultes mais ils demeurent dépendants, notamment financièrement (48;42).

Dans les années 1950, bien qu'elle commence à se voir comme une période exaltante de la vie, l'adolescence n'en est pas moins teintée d'inquiétude. C'est dans ce contexte qu'émergent de nouvelles formes d'interaction, le rapport entre pairs primant maintenant sur les autres (48). Plusieurs films que nous avons évoqués sont reçus de manière privilégiée par les adolescents en quête de modèles et se reconnaissant dans leurs héros. C'est le cas de James Dean dans *La fureur de vivre* (1955) qui construit le mythe de l'homme enfant, virile et fragile, lui aussi tiraillé entre ces deux modèles comme entre l'adolescence et l'âge adulte. Marlon Brando lui, incarne un « blouson noir » dans le film *L'équipée sauvage* (1953). Les blousons noirs étaient des jeunes du milieu ouvrier, regroupés en bandes, avec leurs propres codes et s'affrontant parfois. Ceci illustre bien qu'au milieu du XXe siècle, l'adolescence prend sa dimension sociologique avec « l'émergence de plus en plus nette au fil du temps du sentiment d'appartenance à une classe d'âge, avec ses valeurs, ses modes de vie, sa culture, sa sociabilité. » (48).

Dans les années soixante, on observe une augmentation massive du nombre d'adolescents qui fait suite au pic de natalité ayant suivi la seconde guerre mondiale, et surtout, une explosion de la scolarité valorisant alors la jeunesse (16). L'adolescence devient une culture qui se développe, elle s'émancipe, à l'image du « flower power » ou de la « nouvelle vague ». Les jeunes français et américains partent à l'aventure sur des routes aux horizons variés. En parallèle de cette explosion du nombre d'étudiants passant de deux cents mille en 1958 à sept cents mille en 1968, le chômage croît, car il n'y a pas encore de place prévue dans le monde du travail pour cette nouvelle jeunesse (74).

b) L'année 1968 et sa suite

Dans ce contexte, l'enjeu politique touche alors aussi la jeunesse, et c'est par des étudiants « politisés » que le mouvement de mai 1968 va s'organiser.

Aux Etats-Unis et en Europe, l'année 1968 est marquée par une révolte de la jeunesse. A la base une critique de l'université, le propos des jeunes est avant tout de marquer la différence avec les aînés, tant par leur âge que par leur génération entière. Les aspirations ne sont plus les mêmes, les jeunes ont conscience de leur volonté et leurs possibilités d'épanouissement individuel, mais sont dans le même temps soumis à la contrainte morale de la société. Cette révolte a connu trois phases plus ou moins intriquées, une crise étudiante, une crise sociale et une crise politique (109).

Cette explosion de 1968 a signé l'apogée du « phénomène adolescent », mais elle a également repris cette image de danger qu'elle portait avant et qui maintenant est susceptible de toucher l'ensemble de la société. Pour contrôler ce danger, les adultes posent leurs propres barrières et veulent renforcer l'encadrement de la jeunesse. C'est l'enseignement qui va jouer ce rôle. Cependant, l'institution scolaire apparaît un peu dépassée car, selon certains auteurs, « l'école, lieu du savoir, est en échec à cause de ses ignorances en psychologie de l'éducation » (74; 94).

C'est dans les années soixante-dix que l'autorité se voit également transformée. Depuis la loi du 4 juin 1970, on ne parle plus de puissance paternelle mais d'autorité parentale, ce qui rétablit l'égalité entre la mère et le père concernant les pouvoirs, et maintenant aussi les devoirs, concernant l'éducation de l'enfant. Le phénomène adolescent est alors quasi mondial et s'étend de plus en plus. D'abord au-delà des limites socioculturelles traditionnelles puis nous verrons qu'il commence à se distendre au niveau des âges. En parallèle, les publicitaires et les médias exploitent de plus en plus l'image de l'adolescent.

Dans les années 1990, l'autorité continue de changer. Elle va plutôt dans le sens d'une carence, allant parfois jusqu'à s'inverser entre enfants et adultes. S'opère alors un éclatement des repères qui mènent à la maturité, le chemin pour devenir adulte n'est pas simple à trouver. En quête de reconnaissance, les jeunes vont se trouver des modèles qui se

veulent dérangeants, provocateurs ou instables. Par exemple, à l'image de Kurt Cobain qui, suite à la sortie du dernier album de son groupe Nirvana « In Utero », se suicide d'une balle dans la tête. D'ailleurs les tentatives de suicide sont fréquentes à cette période, elles seraient réalisées plutôt dans l'espoir d'une renaissance pour une autre vie.

Le film *Last Days* évoque bien cette période de l'histoire de l'adolescence, d'abord par le lien avec le chanteur Kurt Cobain qui est l'une des références clés du film, puis par l'errance dans une sorte de dépendance propre au monde maternel (« in utero ») qui se termine par le suicide du personnage principal (Blake ne parvient pas à réaliser les choses de la vie quotidienne et reste bloqué à ce même stade tout au long du film, jusqu'à sa mort)

Par ailleurs, nous verrons que Gerry peut être vu aussi comme une métaphore de cette difficulté à trouver le chemin pour devenir adulte.

3) Approche sociologique

a) Introduction à la sociologie de l'adolescence

Plusieurs approches sont nécessaires pour tenter de cerner l'adolescence dans son ensemble. Malgré tout, il reste vraisemblablement impossible de tirer une analyse consensuelle, tant les avis et les notions divergent, et ce, en fonction des époques, des cultures et du point de vue des auteurs qui travaillent cette question.

L'intérêt grandissant de la psychologie pour l'adolescence dans les années 1950 a abouti à plusieurs définitions et descriptions, mais celles-ci ne permettaient pas de fournir une base pour une définition sociale de la jeunesse (63). De plus, l'adolescence est un terme principalement employé par les psychologues. Les sociologues, quant à eux, préfèrent celui de jeunesse.

Une approche sociologique de la jeunesse consiste à « étudier les conditions sociales du passage d'un statut d'âge, l'adolescence, à un autre, l'âge adulte. ». Elle s'appuie donc sur des critères qui rendent compte de la place des jeunes dans la structure sociale en faisant

notamment référence à la notion de famille et des conditions dans lesquelles s'opèrent la séparation (63). De ce fait, il semble donc indispensable d'accorder une place à la sociologie dans notre travail.

b) Historique

Adolescence et sociologie ne se sont pas toujours parfaitement accordées. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'adolescence n'était pas socialement reconnue comme une catégorie d'âge spécifique. C'est seulement à cette époque, qu'alors désignée comme jeunesse, elle commence à acquérir cette position.

Suite à la seconde guerre mondiale, les travaux se sont multipliés. Les jeunes commencent à devenir un groupe social bien identifié (58). Cette reconnaissance voit le jour principalement grâce au développement de l'enseignement secondaire (initialement réservé aux garçons issus des milieux bourgeois), appuyé ensuite par la création de communautés telles que les maisons de la jeunesse.

Nonobstant, l'un des représentants principaux de la sociologie, considéré comme l'un de ses fondateurs, Emile Durkheim, déclarait que l'enfant demeurait un être « asocial » et que l'éducation avait pour objet « de superposer à l'être individuel et asocial que nous sommes en naissant, un être entièrement nouveau, qu'elle doit nous amener à dépasser notre nature initiale et que c'est à cette condition que l'enfant deviendra un homme. » (Emile Durkheim, Education et sociologie, 1922). Cela ne laissait donc aucune place à l'adolescence ni même à la jeunesse (12;53). Il ne semblait pas tenir compte d'une éventuelle réalité juvénile car il ne considérait pas la jeunesse comme un groupe à part entière. Ceci expliquerait l'absence d'une approche précoce en France (108).

Du côté anglo-saxon, en revanche, la sociologie s'intéresse à des sous-cultures juvéniles et à la délinquance dès les années 1950. Les relations sociales et les comportements des jeunes sont alors relativement différenciés. Les jeunes font dès lors partie d'une catégorie sociodémographique à part entière (108 ; 46).

En France, ce sont les années 1960 qui marquent le début de cet intérêt sociologique mais les avis sont d'emblée très divergents. Edgar Morin, sociologue et philosophe français, insiste sur l'importance de la culture juvénile, tandis que Jean-Claude Chamboredon et Pierre Bourdieu, sociologues, considèrent respectivement que « la jeunesse » n'est « qu'une illusion » et « qu'un mot », pour reprendre leurs expressions. Pour Pierre Bourdieu en effet, les catégorisations d'âge ne sont que le résultat d'une lutte de distinction qui renvoie « les vieux » à leur déclin et « les jeunes » à leur incomplétude. (62) Ceci pose alors la question de la validité épistémologique de cette catégorie d'âge (108).

Dans la sociologie, au sein de la jeunesse, l'adolescence renvoie à une expérience originale et universelle. Elle est parfois réduite à la fameuse « crise » secondaire à des processus de transformation psychophysique, et donc impénétrable à l'analyse sociologique. Cependant, comme le souligne Olivier Galland, ces deux notions ne sont ni superposables, ni partiellement inclusives (46). Si tous les adolescents ne sont pas les mêmes jeunes, tous les jeunes connaîtront cette expérience plus ou moins critique. Par l'intermédiaire de ce passage de l'enfance à l'âge adulte, sociologiquement défini comme la « transmutation d'un "objet" en "sujet" social. », le jeune devient un individu intégré dans la société pour en devenir agent et acteur (108). L'adolescence peut alors être appréhendée comme une activité individuelle orientée vers un but (46).

Dans cette perspective, une sociologie de l'adolescence est tout à fait possible et, comme nous l'avons déjà précisé, nécessaire, et l'adolescence peut donc être théorisée comme concept sociologique.

Nous allons à présent développer une théorie sociologique qui fera écho de près ou de loin à chacun des films étudiés.

c) Le processus complexe stratégie/intégration

D'après la sociologie contemporaine, l'enfant n'est pas encore un sujet. Cela signifie qu'il reste confiné dans une hétéronomie, et qu'il n'a donc pas la capacité à rechercher et à

poursuivre des buts qui lui sont propres. Devenir sujet est donc l'un des objectifs que l'adolescent doit atteindre.

L'un des concepts développe que cette évolution passe par deux dimensions : d'une part, l'intégration active dans une autre communauté que celle de la famille, d'autre part, le développement de conduites stratégiques visant à atteindre des objectifs individuels. Nous verrons que l'idée de l'éloignement de la famille, aussi bien physique que psychique, est métaphoriquement retrouvée dans le film *Gerry*.

Globalement, l'intégration confère à l'adolescent le statut d'agent, et les conduites stratégiques, le statut d'acteur. Cela fait partie des changements nécessaires à l'individuation et au processus d'autonomisation, dont celui de se désengager des comportements et des relations propres à l'enfance (12).

De cette façon, pendant son apprentissage, l'adolescent est amené à survaloriser l'action stratégique en « défiant les normes qui l'entourent et, à travers elles, les individus (parents, éducateurs) et les institutions (école) qui les personnifient, les contrôlent et les sanctionnent. » (46). Ces actes de défiance ne sont pas tant une volonté d'entrer en conflit qu'une démarche expérimentale dans une logique « d'essais et erreurs ». Comme nous l'avons vu, l'action d'intégration a pour but l'acquisition d'une appartenance sociale distincte de celle de la famille. Cette appartenance sociale passe par la prise de distance progressive par rapport au foyer familial, de plus en plus éloignée, à la recherche d'un terrain d'expérience.

Pour l'adolescent dans *Paranoid Park*, la conduite expérimentale consiste à monter sur ce train en marche, défiant alors les normes à suivre par cet acte désapprouvé par la société et par les différentes figures d'autorité, marquant ainsi la volonté de rupture avec les modèles parentaux. Scratch, le garçon qu'il rencontre au skate park, fait figure de modèle de substitution le temps de cette expérience. Le terrain d'expérience peut être rattaché au Paranoid park dans le film. Il représente l'endroit où le protagoniste fait ses propres rencontres, ses propres choix et expérimentations. C'est là que les choses vont symboliquement se jouer pour son évolution future. Nous verrons que l'issue dépendra de la qualité de ses assises narcissique. D'autres lieux extérieurs au foyer familial sont déjà représentés dans le film, comme l'école ou le centre commercial, mais le skate park est

éloigné davantage. Le « paranoid park » est décrit comme une place retirée, un lieu dangereux où les choses peuvent basculer, un endroit pour lequel « on est jamais prêt » qui sera en effet le théâtre de l'acte par lequel l'adolescent va commencer à construire son identité et devenir adulte.

Les adolescents sont finalement soumis tout autant que les adultes à certains dilemmes et à certaines prises de décisions, c'est ce qui en fait des acteurs sociaux à part entière, mais la différence avec les adultes est qu'ils sont bien moins expérimentés et donc moins pourvus en ressources diverses. Dans ce sens il est possible de considérer l'adolescence, au sein de la jeunesse, autrement que comme une période de « crise » psychologique ou physiologique mais plutôt comme « une phase normale du cycle de vie où les conduites sont, pour l'essentiel, explicables par la situation sociale vécue par les intéressés. » (46). C'est seulement après des expériences multiples et diverses que s'opère le changement en « sujet social ». Ces expériences pourraient évoquer une crise, dans son aspect comportemental, pouvant renvoyer ces actions à quelque chose d'inapproprié voire destructeur. Mais, selon cette théorie, il s'agit bien d'actes et de réactions adaptés, faisant partie intégrante des étapes de l'évolution de l'individu.

La complexité du processus réside aussi dans ses paradoxes. Le fait de devoir identifier des normes et d'y adhérer (pour des bénéfices sociaux et psychologiques), ce qui correspond à l'intégration, s'oppose paradoxalement à l'autonomie. De plus, dans le même temps, l'adolescent doit apprendre à se détacher de certaines normes (qui peuvent être les mêmes) qui contrarient l'accès à d'autres types de bénéfices. Donc, au cours de cette subjectivation, l'adolescent fait souvent l'expérience d'une disjonction plus ou moins nette et durable entre ces deux logiques, stratégie et intégration (46). Une tension plus importante vers la stratégie peut conduire à des transgressions voire à la délinquance, et traduit la difficulté du sujet à progresser dans autre chose que l'individualisme. A l'inverse, une tension plus importante du sujet vers la logique d'intégration peut conduire l'adolescent à n'être qu'un simple agent, se contentant de son hétéronomie et réduit à un mimétisme socioculturel, d'où le repli possible dans des sous-cultures (sectes, communautés marginales), dominées par l'hyper-conformité. Dans des cas extrêmes, l'incapacité de l'individu à agir stratégiquement peut le conduire au repli et au retrait dans la toxicomanie ou aux conduites autolytiques.

Tout cela peut être vu à l'image de Blake dans *Last Days*, qui apparaît dans une incapacité à adopter des conduites stratégiques et se montre bloqué à un stade où il est dépendant pour tout, il ne se fait presque pas à manger, son hygiène est précaire et il n'a aucun but propre.

Nous venons de montrer que stratégie et intégration sont partiellement contradictoires et que de ce fait, les conduites juvéniles pourront prendre un caractère déviant lorsque l'adolescent ne parviendra pas à juxtaposer ces deux dimensions (là où à l'inverse les adultes les conjuguent). Le jeune ne sera alors ni agent ni acteur. Ceci peut concerner tout adolescent quel qu'il soit. Il est important de rappeler que comme toute théorie, cette dernière ne constitue pas un tableau parfaitement réaliste du sujet. Il s'agit d'un point de vue sociologique dans lequel « la crise d'adolescence » n'est jamais imputée à la spécificité psychique mais « analysée comme des opérations sociales consistant à rapporter des conduites (façon d'être, de penser ou d'agir) à des normes. ». (46)

La représentation de la crise d'adolescence est en partie dépendante de la spécialité par laquelle elle est étudiée et nous venons de voir que ses significations peuvent être multiples. Cette crise peut également être appréhendée d'un point de vue psychologique.

d) Le lien psycho-social : la crise

(i) Généralités

Dans notre société, la notion de « crise d'adolescence » est sans doute ce qu'il y a de plus parlant lorsqu'il est question de cette période de la vie. Ce terme peut paraître cependant réducteur et soulève des interrogations actuelles : l'adolescence est-elle une crise à part entière ? Cette notion est-elle toujours d'actualité à notre époque ?

D'après son étymologie grecque, crise (krisis) signifie sentence. Elle désigne un changement décisif au cours d'une évolution, ce qui sous-entend une certaine soudaineté de ces changements constatés (44,27) .

Selon Maurice Debesse, pédagogue et psychologue français, c'est une façon de souligner l'aspect dramatique d'un phénomène ou d'une situation (49).

Concernant l'adolescence, elle signifie un changement important et rapide, aussi bien sur le plan physique que physiologique, ce qui entraîne l'émergence de difficultés, de manière aiguë, et compromet ainsi l'adaptation et l'intégration de l'adolescent (50).

Jean-Jacques Rousseau est l'un des premiers à avoir évoqué cette « orageuse révolution » et a inspiré bon nombre d'auteurs par la suite (110). Nous verrons cependant que cette approche par « la crise » a été critiquée, dès 1937, par plusieurs psychologues, américains notamment, mais nous y reviendrons.

(ii) Modèles théoriques

Plusieurs modèles de compréhension de l'adolescence ont été suggérés. Ils peuvent être résumés en deux grands regroupements conceptuels, d'une part le regroupement à dominante structurale dans lequel le concept de crise est prépondérant, d'autre part, le regroupement à dominante développementale dans lequel le concept de séparation-individuation, puis le processus de subjectivation, sont au premier plan et apportent des éléments d'explication dans la construction du psychisme dans le passage de l'enfance à l'âge adulte (93).

C'est donc au regroupement à prédominance structural que nous allons nous intéresser ici. Nous aborderons les concepts de « crise » cités dans de nombreux ouvrages actuels dont ceux de Daniel Marcelli et Alain Braconnier, deux psychiatres français de l'enfant et de l'adolescent, selon trois auteurs majeurs : Maurice Debesse, qui a décrit la « crise d'originalité juvénile » en 1936, Pierre Mâle, psychiatre français, qui en 1982 parle de la « crise juvénile » et enfin Erik Erikson, qui appréhende la crise sous son aspect psychosocial avec la « crise normative » mais qui s'est surtout intéressé à l'identité car il voit l'adolescence comme une quête de l'identité. Nous verrons dans une partie ultérieure que cette quête et cette construction d'identité feront partie des éléments importants de la psychopathologie à l'adolescence et des liens que nous ferons avec les films.

- Maurice Debesse et la **crise d'originalité juvénile** : il nous faut dans un premier temps évoquer la notion du « désir d'originalité » que l'auteur estime propre aux adolescents. L'adolescent veut se démarquer, être unique avec une volonté de faire

de soi quelqu'un d'exceptionnel. Ce désir constituerait l'un des premiers éléments de ce qu'il nomme la « puberté mentale » qui accompagne les transformations d'ordre physiologique. La crise d'originalité découle directement de ce désir, elle en constitue la forme la plus visible. Cette crise semble se déclencher de façon soudaine, suite à un événement ou à un traumatisme plus ou moins douloureux.

Elle présente deux facettes : une individuelle et une sociale. Le côté individuel se caractérise par une volonté intense de réformer ou de bouleverser le monde, en parallèle d'une affirmation de soi avec exaltation, et une découverte du Moi. Cette face individuelle peut passer, entre autres, par le goût de la solitude ou des excentricités comportementales. Le versant social se manifesterait par la révolte juvénile, révolte à l'égard des adultes et de tout ce qu'ils représentent. Les principaux reproches qui sont faits aux adultes sont leur manque de compréhension et le fait qu'ils attendent à l'indépendance des jeunes. L'auteur rappelle que cette crise est fréquente mais qu'elle n'est évidemment pas générale car elle touche plus spécifiquement certains adolescents. Selon lui, une « pédagogie » de la crise permettrait d'éviter les erreurs liées à son ignorance. Par la suite, l'auteur développera lui-même une mise en question de ce concept.

- Pierre Mâle et **la crise juvénile** : l'objectif de la description était de mieux cerner les indications et modalités techniques des psychothérapies. L'auteur fait débiter la crise directement avec la phase pubertaire. La crise juvénile proprement dite, qui peut s'étendre jusqu'à 25 ans voir plus, s'exprime par une série d'attitude et de comportement dans laquelle la problématique corporelle est souvent marquée. Dans la crise juvénile sévère, l'acceptation de l'image de soi est difficile, il en découle selon l'auteur, trois tableaux caractéristiques :
 - La névrose d'inhibition : marquée par des inhibitions majeures sur différents plans (social, intellectuel) et une crainte de la personne du sexe opposée.
 - La névrose d'échec : comportements retournés contre l'individu, avec persistance de conduites entraînant des échecs scolaires et sentimentaux.
 - La morosité : ni dépression ni psychose, l'auteur la rapproche de l'ennui infantile. L'attitude est marquée par le refus d'investir le monde et les individus. Il s'agit de l'une des causes principales du passage à l'acte à l'adolescence tels la fugue et

le suicide. Evelyne Kestemberg parlera également de la morosité comme résultat préoccupant de la gestion des conflits autour de l'idéalisation (82).

Il faut rappeler ici que toutes les réactions de ce type ne relèvent pas de cette morosité. Cela permet une mise en garde pour le clinicien quant à certains « écrans trompeurs ». Il peut se trouver face à un adolescent, dans cette crise morose, avec un bon niveau intellectuel et une bonne verbalisation masquant potentiellement le caractère sévère. Les crises sévères doivent être distinguées du déséquilibre psychique d'une part, où l'adolescent perturbé donne l'impression d'être enfermé dans son comportement, et des aspects dissociatifs d'autre part, pour lesquels l'image de soi n'est pas acceptée du tout. L'adolescent peut alors présenter des bizarreries qui dépassent la simple originalité (93).

- Erik Erikson et **la crise normative/crise d'identité** : l'auteur a proposé une théorie du développement psychosocial qui consiste en des stades de développement successifs en fonction des âges. A chaque étape, survient une crise secondaire au changement radical de perspective et à la prise de conscience naissante de toutes nouvelles fonctions partielles. Le mot crise prend ici un caractère évolutif, elle est vue comme un tournant majeur dans l'évolution de la vie et non comme une catastrophe potentielle. L'auteur a donc distingué huit stades de développement de la naissance à la vieillesse. A chaque crise à résoudre, deux pôles s'opposent, où la question de choix est indispensable, l'un bénéfique, l'autre néfaste. Cependant c'est l'équilibre entre les deux pôles qui est important, et chaque résolution d'étape aura une influence sur l'étape ultérieure. Par exemple, pour le premier stade de 0 à 18 mois, c'est le sentiment de confiance qui doit se mettre en place, l'autre pôle est la méfiance. Un équilibre doit donc s'opérer entre les deux, l'enfant doit avoir assez confiance pour l'ouverture au monde mais dans une certaine mesure une méfiance est indispensable. Ceci dépend donc de son interaction avec son environnement et son attachement à la mère (59). Au moment de l'adolescence, c'est-à-dire entre 12 ans et 20 ans selon les stades de développement proposés par l'auteur, l'individu entre alors dans une quête d'identité. Deux pôles s'opposent : l'identité et la confusion d'identité. La confusion d'identité (ou la perte de l'identité du Moi) peut aboutir à un processus pathologique

si la résolution de la crise n'est pas bénéfique. Dans cette perspective, la crise d'identité de l'adolescence, c'est-à-dire l'atteinte d'un sentiment d'identité en dépit de sentiments de confusion identitaire, est normative et structurante. C'est-à-dire qu'elle constitue une phase normale d'un conflit accru (42).

(iii) Remise en question

Plusieurs psychologues ont remis en cause le terme même de crise. Dès 1937, plusieurs d'entre eux s'opposent à G. Stanley Hall, considéré comme le précurseur de la psychologie adolescente avec l'édition de son ouvrage aux Etats-Unis en 1904 : *Adolescence, its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education*. Il a imposé le terme d'adolescence dans le champ des sciences humaines. Il a influencé bon nombre de psychanalystes qui ont traité le sujet de l'adolescence. C'est également le cas pour certains psychologues français comme Pierre Mendousse qui en 1909 a publié « *L'âme de l'adolescent* » puis « *L'âme de l'adolescente* » dix neuf ans plus tard et Maurice Debesse qui s'en est inspiré pour décrire la crise d'originalité juvénile. On retrouve également des points communs entre la recherche introspective d'identité de G. Stanley Hall et la crise d'identité d'Erik Erikson (59; 42). Il voit chez l'adolescent une difficulté massive à s'adapter aux normes sociales, à cette époque encore (début XXe siècle), les jeunes sont perçus comme une catégorie susceptible de troubler l'ordre public. L'adolescent est décrit comme un sujet impétueux avec de multiples conduites d'opposition. Tout ceci a favorisé l'émergence d'une conception de l'adolescence dominée par la description des conflits psychiques et leurs répercussions sur les attitudes comportementales dans le milieu familial et éducatif principalement (69 ; 71).

D'après les théories évoquées, l'adolescence peut être en effet représentée comme une rupture dans la croissance tranquille de la phase de latence. Si bien que les positions conflictuelles donnent à cette période de la vie un aspect de crise (93).

Cependant, plusieurs années après la parution de cet ouvrage majeur, les avis commencent à diverger entre les spécialistes du sujet. Pour les uns, l'évolution de l'individu ne se fait pas selon un continuum, c'est l'opinion d'Henri Wallon, psychologue français du

milieu du XXe siècle, qui la considère comme rythmée par des périodes de troubles. Pour d'autres, la croissance se fait de manière continue, ininterrompue, sans rupture. Cette approche est plutôt celle des psychologues américains. Ainsi, l'idée de crise a souvent été remise en question et l'est encore aujourd'hui. L'un des risques mis en avant par certains auteurs est celui de passer à côté d'une véritable pathologie si l'on considère systématiquement comme « normal » les différentes conduites des adolescents. Cela soulève un point crucial qui a été rapporté par plusieurs auteurs : certes, il ne faut pas banaliser la crise mais il ne faut pas non plus la dramatiser (50).

Le diagnostic différentiel entre les bouleversements de l'adolescence et la pathologie demeure difficile et le terme de crise peut alors porter à confusion (78,44). De plus, ce n'est pas toujours le jeune le plus critique dans les apparences ou le plus expressif qui relève d'une situation plus urgente ou plus grave. C'est pour cette raison qu'une présentation calme ne doit pas automatiquement rassurer tant un adolescent sans problème apparent peut se révéler être en souffrance et développer à terme un processus morbide. Il ne s'agira donc pas de « laisser passer » la crise de manière systématique au risque de passer à côté de réels symptômes pathologiques qu'il faudra savoir reconnaître. Cependant, la crise pourra dans certains cas n'être que le reflet d'un remaniement interne intense et elle sera alors à respecter (44,34).

Pour plusieurs auteurs l'idée de crise a trop fréquemment soutenu la définition de l'adolescence. Dans les années 1980, des données de recherches empiriques allant à l'encontre de la théorie de la crise normative s'accumulent, ainsi que des données mettant en avant la stabilité émotionnelle des adolescents qui apparaissaient alors bien différents des stressés et violents décrits par Stanley Hall. Cela va dans le sens de l'une des critiques soulevées par Daniel Marcelli et Alain Braconnier quant à l'assimilation du processus d'adolescence à une crise. Ils expliquent que plusieurs études longitudinales utilisant des tests psychologiques et des questionnaires sur l'estime de Soi ont révélé des groupes distincts, évoluant différemment, en dehors de toute pathologie : un groupe à croissance continue au sein duquel les jeunes sont satisfaits d'eux-mêmes, un groupe à croissance par vague, plus enclin à la dépression et un groupe à croissance tumultueuse pour lequel la dépression et l'anxiété sont plus importantes (93).

Pout terminer, nous pouvons rajouter que cette notion de crise dépend également du milieu socio-culturel. Les psychologues américains ont davantage une notion de continuité et d'une évolution régulière qui peut renvoyer au fait que les jeunes américains ont beaucoup plus de possibilité de prise d'initiative que les européens car ils sont encouragés très tôt à avoir un rôle actif au sein de leurs communautés (50).

Actuellement en psychiatrie et en psychanalyse la tendance est à la prudence et les termes employés sont « processus » ou « passage » plutôt que crise.

(iv) La crise est-elle représentée dans les films ?

A travers les longs-métrages que nous avons présentés, l'adolescence semble plus assimilée à un passage, à un chemin plus ou moins semé d'embuches, qu'à une crise.

Chacune des histoires se déroule sur une période courte, de quelques heures à quelques jours. Il aurait donc été aisé pour le réalisateur de représenter l'adolescence sous la forme de cette crise. Cependant, il a vraisemblablement opté pour la représenter d'une manière fluide et continue tant par le récit que la technique filmique. L'adolescent est décrit dans sa recherche et sa construction d'identité, que certains ne parviendront d'ailleurs pas à établir, pour diverses raisons que nous aborderons dans une autre partie.

Dans la tétralogie, l'une des questions est bien celle de l'identité, et chaque film semble explorer une approche différente de cette même notion. De notre point de vue, on retrouve dans *Gerry* la « quête d'identité », dans *Elephant*, « l'identité négative », dans *Last Days*, la confusion d'identité et enfin *Paranoid Park* nous conduira à parler de la construction d'identité.

Dans *Last Days*, Blake pourrait au premier abord donner l'impression de traverser la crise juvénile sévère, son attitude pouvant se rapprocher du tableau de morosité décrit plus haut. Cependant, il s'agit ici probablement plus d'un état dissociatif tant les comportements semblent archaïques et bien ancrés et les bizarreries marquées.

Dans *Elephant*, l'un des points importants mis en avant est le fait que ce n'est pas obligatoirement le jeune le plus expressif par son comportement et qui pourrait faire dire qu'il est « en crise » qui relève d'une situation grave ou de la nécessité d'une prise en charge

en urgence. Les adolescents du film, auteurs du passage à l'acte meurtrier, ne sont pas représentés comme des jeunes « à problèmes » ayant d'importants troubles du comportement, alors que la tension et la souffrance psychique sont visiblement extrêmes.

4) Socio-anthropologie

Le passage de l'enfance à l'âge adulte a également été examiné sous un angle anthropologique permettant de faire le lien avec la sociologie, elle-même liée comme nous l'avons vu à la psychologie. Ainsi, nous continuons à explorer et rapprocher les diverses approches exposées au sein des films. Nous décrivons dans cette partie deux éléments majeurs de la socio-anthropologie de l'adolescence que sont les rites de passage et les conduites à risque. Nous évoquerons les différences et les points communs entre les sociétés traditionnelles et contemporaines ainsi que la manière dont a évolué ce passage à l'âge adulte. Enfin, nous terminerons en montrant l'approche anthropologique qui peut se démarquer dans certains des films étudiés.

a) Les rites de passage à l'adolescence

Historiquement, toutes les sociétés ont fait en sorte d'organiser le passage de l'enfance à l'âge adulte, en proposant un modèle initiatique pour réaliser les transformations propres à cet âge. Plusieurs auteurs s'accordent à dire que les rites de passage n'existent plus aujourd'hui dans les sociétés contemporaines. Les adolescents doivent se créer leurs propres épreuves pour accéder à un statut différent. Ceci est illustré par exemple dans *Paranoïd Park* où il est montré que les nouveaux « rites » consistent parfois en des mises en danger ou des actes de passage avec des conséquences plus ou moins graves.

Le concept de rite de passage a été introduit par l'ethnologue Arnold Van Gennep en 1909. Il a décrit les rites comme étant les marqueurs d'un changement de statut d'un

individu, reconnu par la communauté. Ils peuvent être considérés comme une mise en scène qui représente la traversée d'une étape fondamentale de l'existence (65). C'est bien le cas de l'adolescence, qui peut être vue comme l'un des passages de la vie d'un état à un autre. En effet, ce passage à l'âge adulte fait partie des quatre types de rites distingués par cet auteur, avec l'entrée dans la vie (symbolisée par le baptême), l'union entre deux personnes et la mort (116).

Le rite d'initiation est le rite de passage par excellence. Il permet l'intégration d'un individu à un groupe social, ce qui le rend apte à certaines fonctions. L'initiation renvoie symboliquement à une mort-renaissance avec une vie « post-mortem ». Le philosophe grec Platon disait déjà « Mourir c'est être initié ». Le thème général de ces rites se centre sur la mort, qui peut être aussi rencontrée comme risque potentiel d'une épreuve, suivie d'une renaissance symbolique (65). Van Gennep a distingué trois séquences consécutives dans les rites d'initiation. L'initiation commence par une rupture, c'est la phase préliminaire, qui renvoie à la séparation par rapport à l'état antérieur et dans laquelle, par extension, l'adolescent tourne le dos au monde maternel de l'enfance. Une phase liminaire pour laquelle le sujet vit en réclusion, loin des siens, il est dans un « entre-deux », en errance. Enfin, une phase post-liminaire qui correspond à l'agrégation, au retour au sein de la société. Cette remise au monde fait suite à une (re)naissance symbolique. « L'enfant est mort, l'homme est né. » (47).

Margaret Mead, une anthropologue américaine, quand à elle, a insisté sur l'importance de la dimension culturelle des rites qui entraîne une importante diversité. Le passage à l'âge adulte est déterminé en effet, en fonction des règles suivies par une communauté. Dans les sociétés dites traditionnelles, cette transition entre l'enfance et l'âge adulte est un dispositif social par lequel un nouvel état est reconnu, celui d'homme. Il s'agit pour les adultes d'intégrer l'adolescent au groupe social. Les rites y sont conceptualisés de manière semblable, la finalité étant d'intégrer l'adolescent en lui imposant des épreuves souvent violentes dans lesquelles le corps est directement concerné. Ils suivent les trois phases décrites plus haut. L'éloignement peut durer de quelques jours à plusieurs années en fonction des peuples. La fin de la deuxième phase est marquée par des rites mimant

l'accouchement et sépare symboliquement et radicalement l'enfant du monde maternel. L'agrégation est souvent l'occasion d'une grande cérémonie (par exemple l'Euroto chez les Massai, qui dure quatre jours), où l'initié est alors reconnu comme adulte (9).

b) Quels sont les rites d'aujourd'hui ?

Le concept de rite de passage est l'un des points incontournables de la socio-anthropologie de l'adolescence. Comme nous l'avons vu dans l'histoire de l'adolescence, dans les siècles précédents, certains rites sociaux structuraient le passage de l'enfance à l'adolescence (la première communion) et celui de l'adolescence à l'âge adulte avec le service militaire qui devint un rite majeur au cours de la troisième république (116).

Actuellement, certains anthropologues s'accordent à dire que l'adolescence se prolonge dans la mesure où la société ne parvient plus à ritualiser ce passage. La société ne pourvoit plus aux adolescents des modalités claires et stables de passage à l'âge adulte (86). Parallèlement, il existe une augmentation de la transition entre la fin de l'école et l'intégration stable dans le milieu du travail, ainsi qu'entre la famille d'origine et la constitution de la famille « de procréation ». Cela entraîne une double latence (moratoire) pendant laquelle les jeunes restent socialement indéterminés. En effet, si les rites existent de nos jours sous une forme ou une autre, ils semblent bien différents de ceux des sociétés traditionnelles ou de ceux des siècles derniers. Pour Olivier Douville, psychologue, « il n'existe plus de grands rites de passage comme il en existe en Afrique ou en Océanie. » (47).

La notion de rite de passage est classique en ethnologie mais elle n'est aujourd'hui que rarement utilisée dans les travaux globaux sur l'adolescence, qui ont tendance à se centrer principalement sur une analyse comportementale. Cependant, il existe tout de même une certaine ritualisation de l'existence, avec des habitudes relativement communes à tous les jeunes (76). Les rites sont plutôt ponctuels, la transition devient plus progressive et repose sur des procédures informelles et parfois même réversibles. En bref, si des rites existent aujourd'hui, ils sont essentiellement assimilés à des « premières fois » symboliques comme la première cigarette, la première relation sexuelle, l'acquisition du permis de conduire ou

encore des événements de vie pour certains. Les évolutions que ces nouveaux rites occasionnent n'ont pas ce caractère irréversible et solennel qu'ils avaient par le passé. Cela met en lumière le caractère hésitant du passage à l'âge adulte car les rites ne conduisent plus assurément l'adolescent à une maturité sociale (23).

Certains auteurs évoquent la perte de considération pour la succession des générations comme étant à l'origine de la perte des rites de passage à l'adolescence. Certains soulignent en effet que désormais, la classe d'âge perçue comme porteuse des solutions aux questions sociales, est de plus en plus proche de celle qui se pose les questions, si bien que ce ne sont plus les parents qui sont les figures de références. Ils n'incarnent plus une source de solutions possibles. Cela peut s'expliquer entre autres par le rééquilibrage des relations entre les jeunes et les adultes. Après le phénomène de massification scolaire dans les années 1970, les niveaux scolaires tendaient à être plus élevés que ceux des générations précédentes. C'est par cette constatation que le phénomène des bandes s'est créé dès le milieu du XXe siècle. Ces dernières sont constituées avec un chef à leur tête et des rites qui leur sont propres. Le regard qui importe maintenant n'est plus celui des parents mais celui des pairs.

« Ils ont pris l'habitude de vivre dans la rue, par bandes organisées, et ceux qui sont à leur tête ont remplacé les parents. » (Film, Graine de violence, 1955)

Ces groupes ont un rôle important dans le processus de socialisation. La formation d'un couple marque bien souvent la fin de l'appartenance au groupe (65).

Cependant, les repères traditionnels perdant globalement leur valeur et leur légitimité, les adolescents doivent à présent s'en créer de nouveaux, à travers une quête désormais majoritairement individuelle où même le rôle des pairs a perdu sa grandeur. « Le sens de la vie n'est plus vraiment une affaire partagée. » (86). Cela est très bien représenté dans les films étudiés.

c) Les conduites à risque au regard de l'anthropologie

Il existe une constante anthropologique au rite de passage à l'âge d'Homme, l'initié doit affronter une épreuve. Actuellement, ces épreuves sont plutôt solitaires, tant les étapes convergeant vers un rituel établi par la société sont absentes. Les adolescents s'infligent eux-mêmes des épreuves qui peuvent prendre différentes formes, et la métamorphose qu'elles engendrent n'est ni transmissible, ni inscrite dans une mémoire collective. L'un des buts est de se situer dans le monde, donc, pour un adolescent en souffrance soumis à des questions existentielles, l'épreuve reste une solution envisageable. Ces épreuves sont parfois caractérisées par des conduites à risque. Nous assistons à une augmentation de la mise en danger des adolescents dans les sociétés occidentales depuis les années 1980. De nos jours, les prises de risque se multiplient car elles marquent un passage qui ne reste cependant qu'éphémère (86).

L'idée est ici d'appréhender le concept de conduites à risque dans une perspective socio-anthropologique. Dès lors, il faut souligner la distinction que fait David Le Breton entre l'acte de passage et le passage à l'acte (terme utilisé par les psychiatres, psychologues et psychanalystes), en ce sens que ce qui motive l'acte est différent selon le cas. Il distingue ainsi l'aspect anthropologique de l'acte de passage (c'est-à-dire le fait de passer à l'âge d'homme par une épreuve individuelle par exemple), de l'aspect pathologique du passage à l'acte. Pour illustrer ce propos, nous pouvons dire que dans l'adolescence contemporaine la fugue, les scarifications et autres conduites peuvent être le simple reflet d'une volonté de « forcer le passage », comme pour briser « le mur d'impuissance ressentie » (90). La fugue et l'errance représentent aussi des figures de disparition dans lesquelles les jeunes sont en conflit avec leur corps et, dans leur recherche d'identité, se retrouvent désorientés dans leurs repères temporeux et spatiaux.

Bien qu'il n'existe pas de définition commune pour ces conduites, il existe trois invariants qui sont : la mise en danger du corps, le rapport symbolique ou réel à la mort et la répétition. En effet, pour chacune de ces conduites la limite ultime est la mort. La représentation de ces invariants est d'ailleurs importante dans le paysage médiatique.

➤ Figures anthropologiques des conduites à risque

Il existe trois figures de conduites à risque : l'ordalie, le sacrifice et la blancheur. Les deux premières sont des concepts notables pour l'explication du fonctionnement des sociétés traditionnelles. David Le Breton s'est proposé d'analyser les comportements juvéniles actuels à la lumière de ces concepts. Nous avons mis en avant certaines différences entre les approches des sociétés traditionnelles et des sociétés contemporaines. Il est tout de même possible de réactualiser les éléments de définition du rite de passage à l'âge d'Homme.

Initialement, l'ordalie signifie globalement le jugement du divin que l'on interpelle sur le sort d'une personne ou d'un groupe. Dans les communautés traditionnelles, les rites de passage à l'âge d'Homme comportent une dimension ordalique, c'est-à-dire que l'issue favorable ou non de la traversée d'une épreuve ne dépend pas uniquement des qualités de l'initié.

De rite social, l'ordalie se transforme en sollicitation intime. En effet, aujourd'hui aussi, certains jeunes s'en remettent au hasard ou au destin lorsqu'ils s'imposent une épreuve. Les anthropologues constatent cette mise à jour de la figure dès la fin du XXe siècle à travers l'analyse de propos d'adolescents. Ils évoquent la transformation qu'opère sur eux le fait d'affronter la mort, elle est définie comme une transformation ontologique. L'ordalie est retrouvée actuellement dans des épreuves où le risque de mourir est incontestable. L'adolescent interroge symboliquement la mort, et dans cette perspective la démarche n'est en aucun cas suicidaire.

Le sacrifice consistait à l'origine à bannir ou tuer les personnes considérées comme porteuses du malheur de la communauté. De nos jours, il se rapporte à une personne qui abandonne une part de soi pour sauver l'essentiel, et ce, de manière inconsciente. Il s'agit par exemple des conduites de toxicomanie ou d'alcoolisation.

Pour la blancheur, l'individu se met provisoirement dans une indisponibilité sociale. Il abandonne son nom, son histoire et jusqu'à son identité. Le sujet « somnole en état de veille », il survit. C'est souvent le cas avec la toxicomanie. Cette figure implique un retournement de la violence contre soi-même. Ces conduites s'inscrivent habituellement dans une tentative de palier à un déficit de signification (90 ; 86).

Nous venons d'établir ici que la socio-anthropologie, articulée sous cet angle, ouvre sur l'interdisciplinarité et favorise les échanges avec la psychiatrie et le cinéma. C'est l'un des objectifs de notre travail, à savoir mettre en avant les points communs entre les films choisis, la psychologie, la socio-anthropologie, la psychanalyse et la pathologie psychiatrique.

Cette partie soulève également une autre problématique qui est : comment distinguer un comportement normal d'un comportement en lien avec un processus pathologique ? Ici, David Le Breton a donné une signification anthropologique à certains comportements qualifiés parfois de pathologiques. L'observation des comportements ne suffit plus pour parler d'un diagnostic. Les éléments les plus représentatifs sont la différence entre les actes de passage et les passages à l'acte évoqués plus haut. Cette distinction apparaît dans les films étudiés. C'est ce que nous allons tenter d'illustrer maintenant.

d) Dans les films

Nous remarquons assez aisément une différence entre *Paranoid Park*, dans lequel Alex est certainement dans un acte de passage lorsqu'il décide de monter sur ce train en marche, et *Last Days* et *Elephant*, pour lesquels nous pouvons parler de passage à l'acte tant le processus pathologique paraît vraisemblable.

Par ailleurs, il est retrouvé une des constantes anthropologiques dans *Gerry* et *Paranoid Park*. En effet, Gerry et Alex ont une épreuve à affronter. Dans les deux cas il ne s'agit pas d'un rituel imposé par la société mais bien d'une épreuve individuelle que s'infligent les personnages. Nous analyserons l'ensemble du film *Gerry* dans une autre partie.

Pour Alex, adolescent soumis à de nombreux problèmes existentiels (le divorce de ses parents, sa relation avec sa petite copine), le fait de se retrouver à Paranoid park l'apaise, mais bien vite les questionnements se bousculent, sans solutions évidentes. Il se mettra

alors en tête, sur les conseils de Scratch, de monter sur un train de fret en marche. C'est là l'une des formes que peut prendre une épreuve. Le but n'est pas de s'intégrer à un groupe, il ne le fait pas sous les yeux de ses amis skateurs, mais bien de « forcer » le passage de cette situation dans laquelle il semble enfermé, sans réponses, et de passer à un état autre que l'apathie qui le caractérise. Pour reprendre les termes du sociologue Olivier Galland, nous retrouvons ici une des expérimentations du rapport au monde qui mène l'individu (l'adolescent) à une autre version de lui-même (71,53). Cette autre version n'est pas obligatoirement « l'âge adulte ».

Le rapport à la mort est doublement représenté dans l'acte de passage d'Alex. Premièrement, il s'inflige une épreuve pour laquelle la dimension ordalique peut être mise en avant. Alex s'en remet au hasard quant à l'issue possible, il ne sait d'ailleurs pas à quoi ressemble cette épreuve avant même d'y être confronté mais le risque de mourir est bien présent. Deux des trois invariants des conduites à risque sont retrouvés ici : la mise en danger du corps et le rapport symbolique puis réel à la mort, dans le sens où Alex provoque accidentellement la mort d'un individu. Une seconde épreuve attend donc l'adolescent, celle-là, il ne l'a pas choisie et nous verrons que les conséquences de son acte pourront être appréhendées d'un point de vue psychiatrique cette fois.

Dans *Last Days*, c'est la figure de la blancheur qui est au premier plan. Blake, ancien toxicomane, erre avec peine, portant une image de survivant qui traverse les heures et les jours. L'épuisement caractéristique de la survie est palpable chez lui. Nous ne connaissons pas son histoire, son identité reste floue, il semble vouloir oublier qui il est, se mettre « en pause » avec lui-même. Il refuse également tout contact social et donc d'adhérer aux règles du monde ordinaire. Il fuit à plusieurs reprises lorsqu'on vient lui rendre visite. Il ne parle que très peu, la plupart du temps il marmonne seul. Tout cela peut traduire la volonté de se défaire du « fardeau d'être soi » (90). Une fois encore, nous ferons le lien avec les aspects psychiatriques, en s'appuyant notamment sur la « fatigue d'être soi » d'Alain Ehrenberg, qui nous aidera à comprendre certaines pathologies, principalement l'une des conceptions de la dépression contemporaine prise dans sa dimension sociologique et à laquelle l'attitude passive de Blake fait écho.

Un lien avec la recherche d'identité peut également être fait. Les nouveaux rites, les conduites à risque comme le rapport au corps de l'ordalie ou l'abandon temporaire de soi-même dans la blancheur, deviennent l'objet d'une quête, pour retrouver son existence et construire son identité. « Le fait de provoquer délibérément la mort, arrache à l'existence ordinaire, et redéfinit en profondeur le sentiment d'identité. » (90).

Nous constatons donc que les films se trouvent à la croisée de la sociologie, de l'anthropologie et de la psychanalyse, avec l'identité qui nous conduira à parler de la subjectivation. De plus, nous venons d'évoquer plusieurs liens entre les approches socio-anthropologique et psychiatrique. Nous allons donc à présent centrer axer notre propos sur les films pour aborder certaines pathologies psychiatriques, puis nous examinerons l'adolescence du point de vue psychanalytique.

B Pathologies psychiatriques et mécanismes psychopathologiques

1) *Elephant*

Elephant se retrouve au cœur de plusieurs débats, d'une part celui concernant les troubles des conduites, d'autre part celui autour du lien entre la maladie mentale et les tueries de masse et par extension, du port d'arme chez les patients atteints d'une pathologie psychiatrique au Etats-Unis.

De ce fait, nous allons développer dans cette partie l'histoire et les études qui émanent des tueries de masse, en milieu scolaire. Le but est de voir si un profil psychiatrique type se détache, puis nous ferons le parallèle avec le film pour déceler les éléments qui se recourent. Ensuite nous parlerons du trouble des conduites et des traits de personnalité psychopathique chez les adolescents.

a) Histoire de tueries

La tuerie de masse se définit comme un acte qui consiste à assassiner au moins quatre personnes, dans un même lieu, et au cours d'un même événement (84).

Les tueries de masse en milieu scolaire constituent un phénomène relativement récent. Pour citer quelques exemples, en 1960, à l'université du Texas, un étudiant de 25 ans tue son épouse et sa mère et va se poster dans une tour du campus où il abat 14 personnes. Puis, en 1989, un jeune homme de 26 ans tue cinq enfants dans une école élémentaire (28). Il faut cependant bien faire la distinction entre les fusillades perpétrées par des adolescents dans leur propre école, et dont les victimes ne sont pas ciblées en particulier, ce sont celles auxquelles nous nous intéressons dans ce travail, des tueries organisées par des personnes extérieures à l'école, adultes ou dans un contexte de vengeance ou règlement de compte visant une ou plusieurs personnes en particulier (88).

Les tueries scolaires se développent sporadiquement dans les années 1970, prennent de l'ampleur à partir des années 1980 et commencent à être fortement médiatisées à partir des

années 1990. C'est à partir de cette décennie que des tueries de masses perpétrées par des adolescents dans leur école voient leur nombre augmenter notamment aux Etats-Unis et au Canada (29; 113).

Parmi les plus médiatisées nous retrouvons celle dont s'inspire le film, elle a eu lieu au lycée de Columbine à Littleton dans le Colorado, le 20 avril 1999, et celle de l'université de Virginia Tech à Blacksburg en Virginie, qui s'est déroulée le 16 avril 2007 et qui reste le massacre en milieu scolaire le plus meurtrier de l'histoire aux Etats-Unis avec 33 personnes tuées et 25 blessées (88).

b) Existe-t-il un type d'adolescent meurtrier ?

Certaines études ont tenté de discerner un profil type de tueur de masse en milieu scolaire et de trouver des explications à ce passage à l'acte meurtrier. Le but était principalement d'établir des moyens de prévention et de dépistage.

Une revue de la littérature française a été réalisée en 2011 à partir de huit études de 1999 à 2009, regroupant chacune au moins sept tueries scolaires ayant eu lieu principalement aux Etats-Unis mais aussi au Canada et en Australie. Les auteurs se sont également appuyés sur les données retrouvées dans dix-sept tueries recensées dans la littérature grise. Les objectifs étaient de déceler certains critères cliniques à l'usage des professionnels scolaires et de santé ainsi que des éléments de symptomatologie psychiatrique, afin de repérer les adolescents vulnérables quant au risque de passage à l'acte hétéro-agressif grave en milieu scolaire. L'applicabilité de ces critères a été illustrée à partir de la prise en charge de deux patients hospitalisés pour ces motifs (111).

Les principaux problèmes psychiatriques dénombrés dans les études sont en majorité des symptômes dépressifs et des menaces suicidaires (plus de 50 p.100 dans trois études). Une autre étude retrouve 50 p.100 de sujets avec des symptômes psychotiques et 20 p.100 avec des traits psychopathiques. Nous verrons en effet que des traits psychopathiques ont été décelés chez l'un des tueurs de Columbine. Les critères utilisés restaient descriptifs et symptomatiques. La seule étude à avoir utilisé les critères nosographiques de la quatrième

édition du Manuel Diagnostique et statistique des troubles Mentaux (DSM-IV) a retrouvé 60 p.100 de syndromes dépressifs et 6 p.100 de symptômes psychotiques (111).

Dans les dix-sept tueries décrites dans la littérature grise, et qui ont donc été fortement médiatisées au niveau international, près de trois quarts des agresseurs évoluent vers le suicide. En effet, ces tueries sont souvent associées à une volonté de mourir. Cette notion est importante à prendre en compte pour la prévention car il a été montré que les adolescents responsables des tueries sont clairement adulés par certains autres jeunes en souffrance et deviennent des modèles. En agissant de manière spectaculaire avec une volonté de « laisser une impression marquante sur le monde » (44; 55), ces adolescents sont parfois perçus par les autres comme des messagers apportant une solution efficace pour se libérer et apporter un changement radical à leur existence (28).

Les auteurs ont ensuite recensé un ensemble de critères à rechercher pour l'évaluation du risque de passage à l'acte, à partir du profil des adolescents inclus dans les études, et ce, en tenant compte de quatre dimensions : la personnalité, la psychopathologie du jeune, ses relations familiales et les dynamiques sociales et scolaires. En outre, ils ont proposé une gradation de ce risque (faible, modéré, sévère).

Parmi les critères proposés, nous retrouvons entre autres ceux liés au terrain, aux antécédents et aux relations familiales. Le terrain est souvent celui d'un jeune de sexe masculin. Il faut rechercher des antécédents personnels ou familiaux de troubles psychiatriques, ainsi qu'une consommation éventuelle de toxiques. L'adolescent doit également être interrogé sur la notion de harcèlement scolaire. Les centres d'intérêt comme les armes ou des figures d'identification violentes sont également à explorer. Enfin, il conviendra de compléter l'anamnèse à la recherche d'une blessure narcissique pouvant constituer un facteur déclenchant du passage à l'acte. Lors de la rencontre avec l'adolescent, il conviendra d'explorer une éventuelle pathologie psychiatrique aiguë, en particulier un syndrome délirant de mécanisme interprétatif à thème de persécution, une fragilité narcissique ainsi qu'une intolérance aux échecs ou à la frustration.

Dans les relations familiales, les éléments soulevés sont la banalisation ou le désinvestissement des parents.

Enfin, pour évaluer la menace, le risque doit être considéré comme élevé en cas de menace directe avec planification et étapes réalisées.

La mise en pratique des critères à partir de ces résultats doit rester prudente, au risque de stigmatiser les populations de malades. De plus, il faut insister également sur la difficulté à poser un diagnostic à l'adolescence tant le caractère évolutif d'un symptôme est important à cette période de la vie. L'intérêt d'une telle étude est surtout d'aider au dépistage en l'absence de consensus, et non de poser d'éventuels diagnostics psychiatriques (111). Il est à noter que cette revue de la littérature trouve sa limite dans le caractère rétrospectif de chaque étude. Il n'existe que très peu de données épidémiologiques du fait de la rareté du phénomène (17). Cependant, les auteurs ont pu mettre en lumière ces critères à rechercher par les professionnels de santé, notamment les psychiatres, pour identifier les sujets à risque et évaluer ce risque en fonction des caractéristiques de la menace.

c) La théorie du stress accumulé

Parmi les critères vus ci-dessus, plusieurs peuvent constituer de véritables facteurs de stress pour l'adolescent.

Un auteur a proposé l'hypothèse d'un modèle séquentiel de cinq étapes partant d'un état de stress chronique et conduisant au meurtre de masse en milieu scolaire (92).

Une chose essentielle à retenir ici, est qu'il est évident que ce ne sont pas tous les adolescents souffrant de pressions ou tensions diverses qui vont adopter un comportement criminel. Cette remarque sera valable pour chacune des étapes que nous allons décrire. Nous allons développer cette hypothèse, qui a été proposée pour comprendre les passages à l'acte meurtriers d'adolescents en s'appuyant sur des études de profils d'adolescents meurtriers, elle se vérifie donc pour ces adolescents étant passés à l'acte. L'objectif de ces descriptions est encore une fois d'essayer de conclure à des moyens de prévention.

(i) Tension ou stress chronique

Les adolescents subissent certaines pressions, parfois quotidiennes à l'école comme au domicile. Des événements de vie douloureux peuvent se surajouter à ces objets de tensions et mener à terme à un comportement criminel. Un autre point essentiel de la chronicisation de cette tension est la répétition des situations de frustration dont les recherches ont confirmé le rôle dans le déclenchement des tueries perpétrées par les adolescents dans les milieux scolaires. C'est également le cas pour les difficultés multiples à l'école, ce sont souvent des adolescents ignorés ou humiliés par leur camarades, et à la maison, avec notamment des parents désinvestis. Un rejet constant par les pairs a été noté pour une grande majorité des tueries étudiées. Ces relations conflictuelles constituent un facteur important du stress chronique subi, tant la valeur des adolescents est jugée actuellement en fonction de la popularité, tout du moins de leurs points de vue. Les garçons sont souvent attaqués sur leur virilité, ce qui peut devenir un problème majeur pour des jeunes en difficulté dans leur construction d'identité. L'accumulation dans l'incapacité à atteindre ses objectifs a également été signalée comme facteur de risque de stress chronique.

(ii) Tension non maîtrisée/stress non contrôlé

Une étude récente a montré que les jeunes qui manquent d'étayage ou de lien social pouvant constituer un facteur d'apaisement, comme un « frein social » à l'accumulation du stress, sont plus enclin à réagir à la pression par des comportements délinquants. En effet, les jeunes souvent isolés sur le plan social se rapprochent d'autres adolescents vivant la même chose qu'eux, mais ces nouvelles relations ne leur permettent ni de contrôler leur comportement, ni d'apaiser leur tension psychologique. Cela peut être aggravé par le fait que les pressions répétées entraînent souvent une hostilité et une méfiance de plus en plus prégnantes.

(iii) Stress aigu

Dans un état de stress constant, loin de tout support social ou de source d'encouragement, un événement, même minime en apparence, peut faire basculer les choses.

L'épreuve que représente le facteur de stress aigu va être vécue comme catastrophique dans l'esprit de l'adolescent et va servir de déclencheur à l'organisation du passage à l'acte. Ces épreuves sont souvent de courte durée mais sont particulièrement éprouvantes pour un adolescent déjà frustré, isolé, incapable de se protéger face à l'adversité. Ces facteurs précipitants sont majoritairement des humiliations, des ruptures amoureuses, un rejet du groupe de pairs, ou encore une maladie somatique grave. Dans une étude de 2001, un facteur précipitant n'est pourtant retrouvé que chez 59 p.100 des adolescents.

Cet élément déclencheur potentiel va favoriser l'élaboration d'un plan mais pas la tuerie à proprement parler.

(iv) L'étape de planification

L'acte de tuerie en milieu scolaire n'est pas un acte impulsif ou spontané, au contraire, dans la plupart des cas, il est murement réfléchi et planifié. Ce geste constitue la dernière prise de pouvoir dans une existence désastreuse, il sert à résoudre des problèmes d'identité et de confiance en soi. L'un des protagonistes de la fusillade de Columbine avait écrit dans son journal intime qu'il voulait laisser une empreinte sur le monde. Il voulait qu'on reconnaisse que c'étaient lui et son ami qui avaient décidé de passer à l'acte et que ce n'était la faute de personne d'autre (44). Cela pouvait représenter un moyen d'exister aux yeux de tout le monde, une dernière fois, et pour toujours. Comme nous l'avons vu, cette étape de planification constitue un facteur de gravité rendant le risque de passage à l'acte élevé.

(v) Tuerie

Le point essentiel qui favorise l'acte en lui-même après toutes ces étapes est l'accessibilité et la compétence dans le maniement des armes à feu.

De plus, nous avons déjà soulevé que ces adolescents sont parfois adulés par certains de leurs pairs, mais c'est également une sorte de compétition qui peut se mettre en place, la motivation pouvant être de battre le record de victimes.

(vi) Prévention

Dans cette théorie, les étapes se déroulent dans cet ordre, et chacune complète la précédente. Elles mènent à terme au meurtre.

Des solutions de prévention doivent donc être recherchées pour chacune de ces étapes. Une solution préventive pourrait être de réduire le stress chronique. Les professeurs doivent être plus attentifs et les parents davantage concernés. Il faudrait pouvoir repérer les adolescents victimes de harcèlement et leur proposer un soutien psychologique. L'approche doit être multidisciplinaire, certains proposent des interventions pour promouvoir le respect et la justice. Plus de 80 p.100 des adolescents ont évoqué leur plan à au moins un ami (111), cela démontre bien que des actions peuvent être mises en place et qu'elles sont indispensables.

Cette théorie est figurée dans le film *Elephant* par l'intermédiaire du personnage d'Alex. Malgré l'absence d'éléments de vie, certains facteurs de risque sont retrouvés chez le personnage, dont ceux à rechercher, comme l'isolement, l'intérêt pour les armes à feu et des figures d'identification violentes (reportage sur Hitler).

Nous pouvons aisément imaginer l'accumulation de stress, principalement par le harcèlement. Tout cela constitue la première étape.

Ensuite, Alex ne semble avoir qu'un ami, très proche, mais qui ne l'arrête pas lorsqu'Alex va sur un site internet de vente d'armes. Les parents, que l'on voit très peu, le visage hors du

champ de la camera comme pour montrer qu'ils ne sont pas assez attentifs à leur fils, n'apparaissent pas comme des figures protectrices. Il n'y a donc pas de frein dans le débordement psychique progressif de l'adolescent.

L'élément déclencheur, troisième étape, semble être représenté dans le film par la scène du cours de physique. Alex y est harcelé par ses camarades qui lui jettent des boulettes de papier. Cet événement qui pourrait nous paraître anodin, peut avoir dépassé les défenses de cet adolescent fragile. Nous le retrouvons juste après à la cantine en train d'écrire sur un carnet ce qui semble être son plan. Il est bien entendu que les étapes ne se suivent pas aussi directement dans la réalité mais la chronologie est tout de même bien représentée.

La cinquième et dernière étape semble alors inévitable. Le risque est élevé (planification, étapes réalisées), les armes à feu sont facilement accessibles (il commande sur internet, le livreur ne voit pas d'objection à livrer une arme à deux adolescents) et les deux adolescents savent manifestement d'ores et déjà manier les armes (ils n'ont aucune difficultés lorsqu'ils s'entraînent à tirer dans le garage).

d) Le lien avec la pathologie psychiatrique

Comme nous l'avons déjà exposé, Gus Van Sant n'apporte pas d'éléments de réponse ni d'hypothèses personnelles quant aux causes du massacre qui a eu lieu au lycée de Columbine. Nous ne savons que très peu de choses sur les deux tueurs du film. Cependant, il est possible de déceler dans le film *Elephant* certains aspects psychiatriques et certains facteurs de risques cités plus haut. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur quelques données concernant les adolescents responsables de la tuerie de Columbine afin d'étayer et d'illustrer au mieux notre propos. Cela nous conduira à parler du trouble des conduites chez l'adolescent et de traiter des traits psychopathiques de la personnalité.

Plusieurs études menées au cours des dernières décennies dans les domaines psychiatriques, psychologiques et sociologiques, ont rapporté des liens entre la pathologie mentale et la violence armée. Une revue de la littérature prenant en compte ces études de 1980 à 2014, a révélé que plusieurs d'entre elles suggèrent que les personnes atteintes de

pathologies sévères ou non traitées, ont un risque plus élevé de violence. D'autres rapports inclinent fortement à penser que les tueurs de masse sont souvent atteints de pathologies psychiatriques avec plus de 60 p.100 d'entre eux souffrant de symptômes de type «paranoïa », dépressifs ou délirants (16).

D'autres auteurs, en revanche, insistent sur le fait que les choses sont bien plus compliquées qu'un simple lien de cause à effet entre la maladie mentale et les fusillades et qu'il est bien évident qu'une pathologie psychiatrique à elle seule n'explique pas un passage à l'acte meurtrier. Ils rappellent aussi un élément majeur lorsque l'on traite cette question : la grande majorité des malades ne commettent aucun acte de violence. Il n'y a donc pas de profil psychiatrique type (16).

Cela étant dit, il nous semble légitime de poser la question d'une éventuelle pathologie chez les adolescents du film *Elephant*.

Nous avons évoqué plus haut l'augmentation du risque de comportements délinquants avec le stress cumulé sans encadrement. Nous avons ensuite souligné la représentation concrète de cette théorie à travers le film. L'évocation de comportements délinquants nous amène à aborder le sujet du trouble des conduites puis de la psychopathie. Nous allons donc développer ces deux entités cliniques en les illustrant avec le film et en s'appuyant sur les données concernant les protagonistes de la tuerie de 1999.

Dans son ouvrage « Why kids kill », Peter Langman, psychologue américain, apporte une analyse minutieuse du profil de certains adolescents auteurs de tueries de masse en milieu scolaire, dont les adolescents du lycée de Columbine Eric et Dylan, et ce grâce à des informations fiables (journaux intimes, témoignages) et multiples les concernant (88).

(i) Alex et Eric (*Elephant*)/Eric et Dylan

L'auteur évoque le fait que les tueries en milieu scolaire sont bien trop complexes pour ne leur attribuer qu'une seule cause. A côté des facteurs de risque exposés jusqu'ici, il paraît vraisemblable que les adolescents en question souffraient de troubles psychologiques (88). A partir des dix adolescents étudiés, trois profils de tueurs ont été spécifiés : le profil psychopathique, le profil psychotique, le profil « traumatisé ».

Nous ne connaissons les adolescents du film que sur une journée. En revanche, nous savons plus de choses concernant les adolescents auteurs de la tuerie de Columbine, Eric et Dylan. L'un d'eux avait 18 ans au moment des faits. Tous les deux avaient déjà été arrêtés par la police suite à des actes de vandalisme et de vols multiples. Ils étaient fascinés par l'idéologie nazie, et ils croyaient en leur propre supériorité. Cela leur donnait une identité fantasmée et magnifiée. Dans le film, une scène montre les deux adolescents qui regardent un reportage sur Adolf Hitler. Ce fait n'est pas anodin car il rappelle le massacre du lycée de Columbine, qui s'est déroulé le 20 avril 1999, c'est-à-dire 110 ans jours pour jours après la naissance du dictateur. Cela peut être corrélé à l'identification projective qui, comme nous le verrons, constitue l'un des mécanismes de défense chez les psychopathes. Les deux adolescents avaient d'ailleurs prévu de tuer le plus de personnes possible sans faire de distinction, comme cela est aussi présenté dans *Elephant*. En effet, dans le film, bien qu'ils les évoquent au moment où ils révisent leur plan, leurs cibles ne sont pas exclusivement les adolescents populaires ou sportifs ou ceux qui les ont brimés. Ce qui est certain, à l'écran comme dans la réalité, c'est que ces adolescents avaient une colère massive en eux qui semble s'être retournée contre le monde (88).

Les actes répétés de vols et de vandalisme laissent à penser que le diagnostic de trouble des conduites aurait pu être retenu.

Nous tenons à insister ici sur le fait que l'objectif n'est pas de donner des hypothèses ou des réponses sur des diagnostics éventuels concernant les personnages du film ou les véritables protagonistes mais bien de développer des notions appartenant à la psychopathologie de l'adolescence, en illustrant notre propos par ce que les films nous montrent.

(ii) Troubles des conduites et psychopathie

➤ Quelques repères de base sur ces deux notions différentes mais proches

Dans la nosographie classique, les conduites externalisées graves et répétitives trouvaient leur place dans le cadre de personnalités antisociales déjà organisées comme telles à l'adolescence ou dans le cadre d'organisation « limite » de la personnalité. Le trouble des

conduites s'inscrit actuellement dans la partie « troubles disruptifs, du contrôle des émotions et des conduites » dans le DSM-5 (1). (Annexe 1)

Le trouble des conduites peut se retrouver chez l'enfant comme chez l'adolescent et se manifeste par des comportements divers qui vont d'une crise de colère au vol ou encore aux agressions physiques graves (93). Il représente actuellement un problème de santé publique et sa fréquence est en augmentation ces dernières années (77). La prévalence est d'environ 6 à 16 p.100 chez les garçons et de 2 à 9 p.100 chez les filles (93).

L'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) a publié une expertise collective en 2005 qui se retrouve au cœur de nombreux débats (75). L'objet de notre travail n'est pas de discuter de ces polémiques mais de développer le trouble des conduites par l'approche catégorielle d'une part, et dimensionnelle d'autre part, cette dernière s'entrecroisant avec la notion de psychopathie (29,78).

Les classifications internationales regroupent différents critères de trouble des conduites comme les agressions, les destructions de biens ou encore les vols, avec comme aspect essentiel le caractère persistant et répétitif des conduites.

➤ Facteurs de risque

Le rapport de l'INSERM rappelle que les causes exactes du trouble ne sont pas connues mais qu'il existe de multiples facteurs de risque (75). Ces facteurs peuvent être génétiques, avec des études plutôt hétérogènes trouvant une héritabilité jusqu'à 50 p.100, sociaux et familiaux. Parmi les facteurs familiaux nous retrouvons l'absence à la fois de limites et d'attention spécifique de la part des adultes ou encore les attitudes parentales délétères qui conduisent à un attachement insécuré, ce qui équivaut à abandonner ces jeunes à « la violence de leurs réactions émotionnelles. » (77) . Par ailleurs, le tempérament difficile, caractérisé par des traits comme la qualité négative de l'humeur, une faible adaptabilité et un retrait social, constitue une forte prédictivité vis-à-vis des problèmes d'adaptation psychosociale à l'adolescence et à l'âge adulte (93). Le cumul de ces facteurs sur une personnalité fragile et dans un contexte éducatif et social défaillant, conduit l'adolescent à s'enfermer dans un mode comportemental qui va s'autorenforcer dans une interaction

négative avec l'environnement. Cela va conduire à des émotions de plus en plus négatives comme la colère ou la peur. Au final, l'adolescent est de plus en plus insécure si bien qu'il devient massivement dépendant du regard des autres avec en parallèle des angoisses d'intrusion lorsque ce regard n'est pas supporté, entraînant à terme une menace pour son identité (77). Cette menace pour l'identité sera retrouvée avec la description des traits psychopathiques de personnalité des tueurs du lycée de Columbine.

Un mot sur les jeux vidéo est intéressant pour réfléchir aux massacres scolaires. Il a été dit par certains auteurs que les jeux vidéo peuvent induire une insensibilisation à l'acte de tuer. Comme pour chaque facteur cité, précisons à nouveau qu'en aucun cas, tous les jeunes jouant aux jeux vidéo sont à risque de commettre de tels actes. Cependant, chez un adolescent déjà vulnérable ces jeux peuvent favoriser un premier niveau de l'indifférence au meurtre (29; 28). Ils font partie intégrante de l'éventail de facteurs présentés par Gus Van Sant. Dans *Elephant*, nous voyons Eric concentré sur un jeu consistant simplement à abattre des personnes, toutes semblables, de dos. Au fil de la scène, l'image donne l'impression que l'arme sort parfois du jeu, avant de se trouver réellement dans les mains de l'adolescent, qui abattra justement le proviseur de dos lorsque ce dernier tentera de s'enfuir (85).

Pour poursuivre sur l'impact du virtuel et des images, notons que certains films ont été reconnus, dans la reconstruction des itinéraires criminels, comme étant souvent regardés par les adolescents étant passé à l'acte. Eric et Dylan étaient des fans inconditionnels de *Tueurs nés*. Par la suite, ce sont les films *Elephant* ainsi que les slashers *Vendredi 13* et la trilogie *Scream* dont nous avons parlés dans notre première partie, qui reviennent souvent dans les analyses (28). Cependant la violence dans les jeux comme dans les films ne peuvent pas expliquer le meurtre de masse, la grande majorité des personnes qui s'exposent à de telles images ne deviennent pas violentes et encore moins meurtrières (88).

➤ Psychopathologie

Certaines de ces notions sont retrouvées dans l'approche psychopathologique. En effet, le trouble des conduites peut être assimilé à des organisations psychopathologiques diverses dont l'atteinte du narcissisme est l'un des mécanismes. Auguste Aichhorn, psychanalyste

autrichien, est l'un des premiers à avoir approfondi l'idée de ces mécanismes sous-jacents à l'émergence des conduites antisociales. Tout ce qui va entraver les mécanismes d'apprentissage de la tolérance de la frustration risque d'être à l'origine de comportements antisociaux. Kate Friedlander, psychanalyste britannique, avait mis l'accent sur un système éducatif défaillant faisant alterner des gratifications trop intenses et des séparations brutales imposées. Cela entraînait à terme un trouble de la formation du Moi et du Surmoi (81;80). Cette « faiblesse du Moi » est reconnue comme une constante chez les adolescents aux comportements antisociaux, elle représente un obstacle important aux capacités d'adaptation de l'individu. Certains signes correspondant à des mécanismes mentaux de défense sont assez spécifiques, c'est le cas de la mise en acte, du clivage, de l'idéalisation et de l'identification projective. Au final il est possible de voir à quel point les troubles majeurs des conduites sociales renvoient à une atteinte et une vulnérabilité narcissique (98) .

➤ Le trouble des conduites : un trouble rarement isolé

Les comorbidités sont nombreuses avec notamment le trouble déficit d'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH), les consommations de toxiques ainsi que le trouble dépressif. L'association entre le trouble des conduites et le trouble dépressif augmenterait le risque de passage à l'acte suicidaire. Les troubles anxieux et les comportements à risques sont également souvent associés. Parmi les comorbidités, la présence d'un trouble bipolaire ou d'un trouble oppositionnel avec provocation augmenterait le risque d'évolution vers une personnalité antisociale (93).

➤ L'approche catégorielle

De nombreux travaux ont montré des liens entre le trouble des conduites et la psychopathie (6). En effet, la psychopathie est en arrière-plan de la description du trouble des conduites. Les descriptions des classifications internationales sont très proches pour les deux notions. Elles excluent par ailleurs de poser le diagnostic de trouble de la personnalité psychopathique (dyssoziale ou antisociale) avant l'âge de 18 ans. Cependant, la CIM-10 précise pour le trouble de personnalité dyssocial que « la présence d'un trouble des conduites pendant l'enfance ou l'adolescence renforce le diagnostic mais un tel trouble n'est

pas toujours retrouvé. » et le DSM 5 inclue la notion de « Trouble de conduite avant l'âge de 15 ans » dans ses critères diagnostics (1;26). (Annexe 2)

« La caractéristique essentielle du trouble des conduites est un ensemble de conduites répétitives et persistantes, dans lequel sont bafoués les droits fondamentaux d'autrui ou les normes et règles sociales correspondant à l'âge du sujet » (DSM-5) (1)

« La caractéristique essentielle de la personnalité antisociale est un mode général de mépris et de transgression des droits d'autrui. Ce tableau a aussi été nommé psychopathie, sociopathie ou personnalité dyssociale. » (DSM-5) (1)

Un outil d'évaluation de la psychopathie chez l'adulte, l'échelle de Hare, a d'ailleurs comme items : « l'apparition précoce de troubles du comportement » et « la délinquance juvénile ». Elle n'est cependant pas applicable aux adolescents. (Annexe 3)

L'un des adolescents de la tuerie du 20 avril 1999 avait 18 ans au moment des faits, nous pouvons donc évoquer le diagnostic de trouble de la personnalité antisociale ou dyssociale en l'extrapolant aux personnages du film.

Dans les critères du trouble de la personnalité psychopathique nous retrouvons le manque d'empathie ou l'indifférence froide envers les sentiments d'autrui, qui peut être figurée dans la scène où Alex tue des gens aléatoirement dans les couloirs du lycée et esquisse un léger sourire, semblant prendre du plaisir dans ce qu'il fait. C'est d'ailleurs l'une des seules scènes du film où l'adolescent sourit et paraît même se divertir. La sérénité se retrouve dans la scène où Alex s'installe tranquillement au self pour boire un verre, quand il ne trouve plus de personnes à tuer. Tout cela peut être vu comme l'incapacité à éprouver de la culpabilité. Le critère d'antécédent de trouble des conduites est également présent avec une implication dans de nombreux actes illégaux comme le vol de voiture, la fraude à la carte de crédit, le vandalisme et pour détention et usage d'armes illégales (88) (Alex et Eric attendent dans le couloir que les bombes qu'ils ont installées explosent, ils les ont vraisemblablement obtenues illégalement). Par ailleurs, il est retrouvé dans les critères de la CIM-10 une tendance nette à blâmer autrui ou à fournir des justifications pour expliquer un comportement à l'origine d'un conflit entre le sujet et la société. Ici la « société » est représentée par le lycée du film ou le système éducatif en général. Ce fait peut être situé

dans *Elephant* au moment où Eric tient le proviseur en joue et lui laisse entendre qu'il espère que tout ceci lui servira de leçon et qu'il comprendra à l'avenir qu'il ne faut pas « s'acharner » sur certains élèves. Il tiendra à lui faire ce discours mais finira tout de même par l'abattre.

➤ La question de l'identité

Pour terminer cette partie, nous allons faire un point sur ce qui constitue l'un des fils conducteurs de notre propos, déjà évoqué à plusieurs reprises, l'identité et sa construction à l'adolescence, avec encore une fois cette notion de liant entre l'approche psychiatrique que nous venons d'aborder et le regard socio-anthropologique.

Nous avons vu que les autres peuvent devenir une menace pour l'identité. Le passage à l'acte par le meurtre peut être entendu comme la conséquence d'une impossibilité à supporter ce qu'ils perçoivent comme un manque de reconnaissance. Ce manque de reconnaissance est ressenti du fait de l'élaboration d'une « identité repoussoir », instable et labile, par défaut de construction dans le lien à l'autre. De ce fait, les adolescents tueurs souffrent bien souvent d'une non-reconnaissance dans leur identité masculine. Ces jeunes n'ont jamais intégré ce sentiment d'être un parmi les autres. « Que faire donc quand il existe une menace pour son identité : éliminer cette menace » (88). C'est donc dans un ultime « rite de virilité », se prouvant qu'ils sont des hommes par le maniement des armes à feu, que ces adolescents, dans une logique de sacrifice, acceptent de payer le prix d'une sortie spectaculaire. Partis de trouble des conduites, ils passent au paroxysme des conduites à risque qui, à l'image des autres conduites, constitue une manière radicale de forcer le passage (28; 29).

2) *Last Days* : « Dépression et société », psychoses et conduites suicidaires

Le personnage de Blake dans *Last Days* est à la jonction de plusieurs manifestations que nous allons tenter de mettre en lien avec des pathologies ou des symptômes psychiatriques. Comme pour les autres cas, l'idée ici est de décrire certains aspects de la psychiatrie adolescente en se basant sur les données de notre interprétation quant à ce que nous expose le film.

Dans cette partie nous allons donc être amenée à évoquer trois notions différentes mais intriquées : la psychose à l'adolescence, le suicide et la dépression vue dans sa dimension sociale. Pour chacune de ces descriptions, nous apporterons des éléments cliniques ainsi qu'un point de vue psychopathologique en illustrant notre propos avec des éléments du film.

a) Psychoses à l'adolescence

Nous ne savons que peu de choses sur Blake, quelques éléments biographiques sont disséminés à travers certains dialogues du film. Les points qui nous ont conduits à évoquer la psychose à travers ce personnage se situent principalement dans son comportement et sa présentation. Dans notre optique de décrire des pathologies psychiatriques à travers les films, nous pouvons supposer que l'absence d'éléments spécifiques à une pathologie psychiatrique chez le personnage constitue une manière d'illustrer le fait qu'à l'adolescence ces maladies sont moins facilement reconnaissables qu'à l'âge adulte, mais c'est pourtant bien à cette période que la plupart d'entre elles s'installent.

Les classifications distinguent globalement les troubles psychotiques aigus et les troubles psychotiques chroniques. Dans la CIM-10, on retrouve comme désignation, la schizophrénie, les troubles délirants chroniques et les troubles psychotiques aigus et transitoires. Dans le DSM-5, on parle de trouble psychotique bref, de trouble schizophréniforme et de schizophrénie, nous nous appuyerons ici sur ce modèle pour développer notre propos (1 ; 101).

Les critères diagnostiques sont les mêmes que pour l'adulte. L'un des principaux critères qui permet la distinction entre ces trois diagnostics est la durée. En effet, pour qu'un symptôme appartienne au trouble psychotique bref, il doit persister au moins un jour mais moins d'un mois avec un retour complet au niveau de fonctionnement antérieur. Pour le *trouble schizophréniforme*, la durée de l'épisode doit être d'au moins un mois mais inférieure à six mois, enfin, pour la *schizophrénie*, les signes doivent être continus et persister depuis au moins six mois. (Annexe 4) Nous ignorons depuis quand Blake présente les symptômes mais nous pouvons aisément imaginer qu'il ne s'agit pas d'un épisode bref, notamment si l'on se fie à l'attitude des personnes vivant avec lui qui ne paraissent pas particulièrement surprises par son comportement. Pour cette raison, nous allons nous concentrer uniquement sur la schizophrénie.

Pour commencer, soulignons l'importance de ce critère de temps notamment à l'adolescence. Il est à prendre en compte afin de ne pas risquer un diagnostic par excès. Plusieurs études ont montré qu'un diagnostic de schizophrénie posé devant un épisode aigu ne se confirmait pas dans un nombre non négligeable de cas (29.8 p.100 dont la moitié se révéleront être des troubles de la personnalité borderline et antisociale). Par ailleurs, il faut également rappeler que la schizophrénie est un diagnostic syndromique (19).

➤ Les symptômes psychotiques

L'hypothèse que le protagoniste du film puisse souffrir d'une psychose nous est venue du fait que Blake présente plusieurs symptômes psychotiques. Ces symptômes sont définis par tous les signes qui, dans les classifications nosographiques, doivent faire évoquer une schizophrénie. Ils sont identiques à ceux de l'adulte et regroupent :

- Les symptômes caractéristiques (critère A dans le DSM-5) : idées délirantes, hallucinations, discours désorganisé (pauvreté du contenu du discours, incohérences, persévérations, blocages), comportement grossièrement désorganisé ou catatonique, symptômes négatifs (aboulie ou diminution de l'expression émotionnelle) (1,15).
- Les symptômes associés à un dysfonctionnement social ou des activités, cela signifie que depuis l'apparition de la perturbation il y a une atteinte significative des garants du fonctionnement social tel que le travail ou les relations interpersonnelles.

Dans le film, d'éventuelles hallucinations ne sont suggérées qu'à la toute fin, lorsqu'il entend le son des cloches, mais rien n'indique qu'il puisse avoir d'autres symptômes productifs. Cependant, trois des critères spécifiques sont manifestes chez lui. Premièrement le discours désorganisé, en effet la pauvreté du contenu du discours est au premier plan dans les rares dialogues ainsi que les incohérences totales lors de ses soliloques. Ensuite, ce qui est remarquable d'emblée chez ce personnage est l'aspect désorganisé de son comportement. Les mouvements sont lents, sa présentation générale est globalement figée, et catatonique avec une stupeur, un mutisme et un négativisme clairement représentés. Enfin, les symptômes négatifs, avec notamment l'émoussement affectif et la perte de la volonté, font partie des éléments retenus en faveur des symptômes psychotiques. Pour terminer, les symptômes associés à un dysfonctionnement social sont également illustrés par le fait que le protagoniste n'apparaît pas du tout intégré à la société, il n'a quasiment aucun lien ni avec les personnes avec qui il vit, ni avec l'extérieur.

Bien entendu, même si la schizophrénie doit rester une question diagnostique centrale face à des troubles psychotiques à l'adolescence, la présence de l'un de ces signes ne signifie pas obligatoirement le diagnostic, il n'y a pas de symptômes pathognomoniques. Devant ces éléments psychotiques, le psychiatre devra en effet envisager un large éventail de diagnostics différentiels, tout en tenant compte de la dimension psychopathologique (19).

➤ Quelques chiffres

Selon les études, 5 à 20 p.100 des adolescents consultants ou hospitalisés, présentent des troubles psychotiques. L'incidence de la schizophrénie croît durant l'adolescence, 13.5 p.100 des cas surviennent avant 20 ans et 47.3 p.100 entre 20 et 30 ans. Cette incidence augmente fortement entre 15 et 17 ans (93).

➤ Phases d'évolution

Le début de la pathologie schizophrénique n'a pas de définition claire. Les études portant sur les symptômes qui précèdent la maladie sont principalement rétrospectives et basées sur des éléments subjectifs tels que le témoignage des proches. Même si les méthodologies

des études récentes sont plus rigoureuses, la sensibilité et la spécificité de ces symptômes restent faibles.

Cependant, il est aujourd'hui classique de distinguer trois phases évolutives avec la phase prémorbide, la phase prodromique et la phase symptomatique psychotique. Dans la psychose, la période de l'adolescence marque généralement le passage des symptômes prémorbides aux prodromes et des prodromes à la maladie déclarée (21).

Les symptômes prodromiques, correspondant aux premiers signes de la maladie, sont caractérisés globalement par des changements comportementaux non spécifiques et des signes psychotiques spécifiques atténués. Les troubles affectifs sont essentiellement représentés et précéderaient les premiers symptômes psychotiques. Les symptômes dépressifs sont très fréquents et nous verrons que cela intervient dans la difficulté diagnostique. D'après la littérature, nous retrouvons dans les signes prodromiques les plus fréquents : une diminution de l'énergie et de la motivation, une humeur dépressive, des troubles du sommeil, un retrait social, une altération globale du fonctionnement social, une irritabilité et une méfiance (93; 21; 19).

Nous remarquons que chacun de ces signes est également perçu chez le protagoniste. Le manque d'énergie est palpable, tant il semble subir chaque mouvement. L'humeur dépressive est majoritairement représentée par un trouble des conduites instinctuelles ainsi qu'un émoussement affectif flagrant, nous ne voyons jamais Blake exprimer la moindre émotion. La seule scène où il semble avoir un peu plus d'élan vital et où l'on peut imaginer qu'il prend un certain plaisir est celle dans laquelle il joue progressivement de plusieurs instruments et s'enregistre à chaque fois. Mais cette scène est filmée de l'extérieur, la caméra s'éloignant progressivement, nous privant ainsi de la possibilité de distinguer une éventuelle émotion transmise par le personnage.

➤ Diagnostics différentiels

A l'adolescence, encore plus qu'à l'âge adulte, poser un diagnostic devant l'apparition de symptômes psychotiques n'est pas une chose aisée.

Une association de symptômes thymiques et d'allure schizophrénique est fréquente à l'adolescence. D'autre part, nous avons pu voir que certains éléments cliniques de la phase prodromique de la schizophrénie sont semblables à ceux d'un épisode dépressif. Le caractère atypique des symptômes à l'adolescence accentue les difficultés de distinction entre ces deux diagnostics, comme pour d'autres d'ailleurs (21).

Une symptomatologie psychotique est fréquente lors des troubles de l'humeur (dépressifs, maniaques ou mixtes) chez les adolescents, plus souvent que chez les adultes. Ce sont le plus souvent des idées délirantes, puis des hallucinations, notamment acoustico-verbales, suivies par les troubles du cours de la pensée. Le risque est donc de surdiagnostiquer la schizophrénie, au détriment d'un trouble de l'humeur ou de la personnalité, c'est pourquoi, comme nous l'avons précisé plus haut, le critère de durée est déterminant (19).

En outre, les toxiques peuvent être responsables de l'apparition de symptômes psychotiques. Mais ils agissent le plus souvent en exacerbant les troubles plutôt qu'en étant étiologiques.

Par ailleurs, beaucoup d'auteurs convergent vers l'idée qu'il y aurait un risque « psychotisant » lié à l'adolescence elle-même, soit directement, soit par l'intermédiaire du risque dépressif qui lui serait lié. Se pose alors la question du devenir de ces ruptures psychotiques. Sont-elles passagères car simplement liées à cette période et disparaissant avec elle ? Ou sont-elles inscrites dans le cadre d'une rupture durable survenue à cette période de fragilité ? Enfin, la fameuse « crise d'adolescence », entendue ici comme manifestant des troubles du comportement et des affects, demeure une notion ambiguë entre le normal et le pathologique, car en effet, de nombreux signes pouvant être considérés comme prodromiques, se rencontrent également de façon significative chez les adolescents « normaux ».

Parmi ces nombreuses données, les éléments qui orientent vers le diagnostic de schizophrénie sont la durée des symptômes au-delà de trois mois, un début insidieux, des antécédents familiaux de schizophrénie, des difficultés d'adaptation sociale et la présence d'une personnalité prémorbide.

➤ Facteurs de risque

L'origine de la schizophrénie est multifactorielle, des facteurs de risque génétiques, neurobiologiques et environnementaux interagissent.

➤ Vulnérabilité et psychopathologie

Partant du postulat psychodynamique que l'adolescence est une seconde phase du processus de séparation/individuation, la psychopathologie va s'élaborer par rapport à deux tendances, l'oedipe et le corps génital d'une part, et la psychopathologie des liens d'autre part. La première tendance va globalement s'appuyer sur les effets psychiques de la puberté. C'est le corps qui devient tributaire de la transformation des désirs oedipiens incestueux qui doivent être déplacés des parents oedipiens. L'échec dans ce processus peut entraîner des résistances à la résolution oedipienne qui seraient à l'origine de l'altération de la relation à la réalité. Nous y reviendrons plus précisément dans la question de l'identité.

b) Le suicide

Le suicide et les tentatives de suicide ne sont pas répertoriés distinctement dans les classifications nosographiques.

Dans les pays industrialisés, le suicide est la deuxième cause de décès après les accidents parmi les 15-24 ans. L'épidémiologie varie de manière importante entre les pays (16). En France, bien que le taux diminue depuis 1990, il reste très important (6.7 décès pour 100 000 habitants de 15-24 ans en 2006). Le suicide est environ 4 fois plus fréquent chez le garçon mais les idéations suicidaires et les tentatives de suicide sont plus fréquentes chez la fille (93).

➤ Les équivalents suicidaires

Quand nous suivons Blake dans ses déplacements, son comportement peut être interprété comme un équivalent suicidaire. Il s'agit d'un ensemble de conduites au cours

desquelles la vie du sujet est objectivement mise en danger du point de vue d'un observateur (dans notre cas le spectateur).

➤ La crise suicidaire

La compréhension du geste suicidaire est actuellement appréhendée par l'étude de la crise suicidaire, trois points essentiels constituent cette crise :

- La confrontation à une crise existentielle
- L'interaction entre des événements négatifs et l'individu, qui se trouve confronté à une perte réelle ou symbolique (traumatisme ou manque d'amour). Nous pouvons envisager que pour Blake il puisse s'agir de la perte de sa fille, qu'il ne voit vraisemblablement plus (nous apprenons qu'il a une fille au cours de la visite de la représentante de la maison de disque qui lui demande s'il l'a vue.)
- L'idée du suicide comme une solution au problème : tout au long du film nous voyons Blake errer, puis juste avant son suicide, il sort et se rend dans une boîte de nuit, il y rencontre une connaissance qui lui propose un aphrodisiaque, il rentre et s'enferme dans le cabanon où il sera retrouvé mort. Cela illustre l'une des questions essentielles de la psychopathologie de l'adolescence à savoir le questionnement de l'adolescent le menant parfois au suicide, « quand il se confronte au monde extérieur et prend conscience de l'absurdité de son face à face avec le monde » (93).

La plupart du temps, la crise se construit progressivement, le sujet témoigne de son intention suicidaire à ses proches, et c'est au domicile que le suicide des jeunes se produit le plus. Notons que la sortie de la crise ne se fait pas seulement par l'acte suicidaire mais aussi par des conduites ordaliques.

➤ Facteurs de risque

Différents **facteurs de vulnérabilité individuels** ont été identifiés, comme une tendance à l'impulsivité, les antécédents de tentatives de suicide et l'association à une pathologie psychiatrique ou à un trouble de la personnalité. Il existe aussi des **facteurs familiaux** comme des antécédents de suicide ou tentatives de suicide, une dépression maternelle, un abus de substances toxiques ou des événements négatifs intrafamiliaux.

Parmi les **facteurs environnementaux** en cause, certains sont mis en avant dans le film. C'est le cas par exemple des facteurs d'adversité situationnels comme l'échec relationnel ou la perte interpersonnelle, de l'altération de la capacité à communiquer, d'une relation pauvre avec les pairs et du refus d'aide (93).

➤ Le raptus suicidaire

L'acte suicidaire représente une tentative d'interruption de montée de tension devenue insupportable. Au moment de la crise, la tension interne de l'adolescent est renforcée, questionnant le sens de sa vie face à la souffrance. Cela lui impose de mobiliser ses ressources en le confrontant à son insécurité relationnelle, rendant défaillant ses mécanismes adaptatifs ou défensifs.

➤ Le suicide comme langage

Associés aux critères de risque, il y a des irréductibles du suicide : la liberté du sujet, son sentiment d'isolement et d'abandon. Cela est figuré dans le film par le fait que Blake n'a pratiquement aucun contact avec les autres alors qu'ils vivent dans la même maison, ils ne se croisent presque pas, Blake les regarde sortir puis rentrer mais ne les accompagne pas, il reste spectateur. Cela peut constituer une manière de représenter le sentiment de déréliction et la difficulté à être en lien avec l'autre. Cela nous mène à aborder le suicide comme langage social. Il peut être vu comme un acte à la fois individuel mais aussi social, qui interroge le cadre environnemental du sujet. Le soutien social est actuellement une variable déterminante en santé mentale, il se définit comme une aide effective apportée à un individu par son entourage. Blake, lui, n'en a aucun.

c) « La fatigue d'être soi »

Dans les figures anthropologiques, nous avons évoqué « le fardeau d'être soi », avant de souligner que cela faisait écho à « La fatigue d'être soi : dépression et société » écrit par le sociologue français Alain Ehrenberg (106). Pour cette partie, nous allons nous appuyer principalement sur cet ouvrage.

La façon dont nous voyons évoluer Blake, c'est-à-dire dans une attitude passive, sans communication, en marge de la société, nous fait évoquer l'un des aspects de la dépression aujourd'hui lorsqu'elle est appréhendée dans sa dimension sociale. Ce personnage semble en effet à l'exact opposé de nos normes de socialisation actuelles. Il ne communique pas ou très mal avec les autres, il ne prend aucune initiative et ne semble pas avoir de projet particulier.

La tradition psychiatrique avait initialement divisé les états dépressifs en deux parties : d'un côté, la douleur morale et de l'autre, le ralentissement général de la personne se manifestant principalement par l'inhibition.

De nos jours, le second versant est au premier plan. La dépression peut être considérée comme une pathologie de l'insuffisance, car les normes imposées par la société ne sont plus de l'ordre de la discipline et de la culpabilité mais bien de l'initiative et de la responsabilité. Ce qui amène à un point essentiel, la dépression est surtout une pathologie du temps (sans perspective d'avenir) et de la motivation (sans énergie, mouvement ralenti).

L'heure est au culte de la performance, quelles que soient nos qualités, il faut être le meilleur, et quoi que nous fassions, il faut le faire vite.

Ce « rite » de la réussite sociale commence dès l'entrée à l'école, qui a connu d'importantes transformations du fait de la massification de la population lycéenne depuis les années 1960-1970. En effet, les inégalités de réussite et d'origine sociale y sont d'ores et déjà mises en avant, et sont à l'origine d'effets sur la psychologie des élèves. Les enfants et les adolescents sont soumis à des impératifs de réussite individuelle, et bien souvent, l'adolescent se retrouve seul à assumer lui-même la responsabilité de ses échecs éventuels. En conséquence, l'individu se voit peu à peu fragilisé par cette demande constante de

réussite, notamment l'adolescent, qui lui, doit allier cette conquête de la performance à sa quête d'identité.

Aujourd'hui, c'est l'action et l'initiative qui passent au premier plan des critères qui mesurent la valeur d'une personne, en constituant le noyau de la socialisation. « Quel que soit le domaine envisagé (famille, école), le monde a changé les règles. Elles ne sont plus obéissance et discipline mais flexibilité et rapidité d'action. ». Dans cette perspective, l'incapacité à agir, à avoir des objectifs ou à les atteindre peut être vécue par l'individu comme un sentiment d'insuffisance et le conduire à terme à une « fatigue d'avoir à devenir lui-même » et à une « impuissance même de vivre », notion tout à fait remarquable chez le protagoniste du film. L'action en panne devient alors le symptôme fondamental de la dépression.

Le personnage de Blake représente bien cette pathologie de la motivation et de la performance dans la mesure où il apparaît en total contraste avec l'autre versant de l'adolescence, dans sa représentation cinématographique. En effet, cela rappelle un fait que nous avons déjà exposé, à savoir que deux visions de l'adolescence apparaissent au cinéma actuellement. Alors que Blake, un jeune homme fatigué, à la présentation négligée, erre inlassablement jour après jour, sans but, sans lien avec l'extérieur, les adolescents du cinéma hollywoodiens, c'est-à-dire ceux sur le « devant de la scène », se battent pour leur survie et celle de leurs proches (*Hunger Games*), d'autres sont des sorciers et sauvent le monde (*Harry Potter*) et certains deviennent même des super-héros (*spiderman*). Nous pouvons alors comprendre comment le personnage de Blake peut se vivre en échec, se sentir insuffisant face à ces autres figures héroïques.

Enfin, notons que ce déplacement des normes et des attentes sociales entre culpabilité et responsabilité n'est pas sans brouiller les rapports entre le permis d'une part et le défendu d'autre part. Tout cela se répercute sur la pathologie psychiatrique. La dépression devient dans ce contexte le « garde-fou de l'homme sans guide » (57).

L'ascension de la dépression a mis en exergue les tensions provoquées par la confrontation entre la notion de possibilités illimitées et celle de l'immaitrisable, qui renvoie à l'absurdité du face à face avec le monde, évoquée plus haut. Cette tension s'est trouvée de plus en plus prégnante à mesure que le champ du « permis » a reculé au profit du « champ

des possibles » bien connu de l'adolescent contemporain. L'adolescent devient déprimé parce qu'il doit supporter l'illusion que tout lui est possible. Gus Van Sant et d'autres réalisateurs actuels que nous avons cités semblent dénoncer cette liberté comme pouvant être excessive. De leurs points de vue, sans encadrement correct, ce passage de l'adolescence peut conduire à la prise de risque, au meurtre ou au suicide.

Au delà du permis, du possible et du défendu, cette question du « devenir soi » par rapport à ce que la société attend de nous soulève le problème d'autres frontières comme celle du possible et de l'impossible et celle entre le normal et le pathologique.

3) Paranoid Park et le traumatisme

Le thème du traumatisme est actuellement courant en psychiatrie et la question du traumatisme psychique reste extrêmement complexe.

a) Définition et historique du traumatisme psychique

Le traumatisme psychique est défini par l'incapacité du sujet à répondre à un événement de vie de façon adéquate, entraînant un bouleversement dans son aménagement psychique, variable en intensité et en durée. Cet événement est soudain, imprévisible et incontrôlable (115).

La reconnaissance de mécanismes inconscients mis en place dans les suites d'une confrontation à un événement dit traumatique a été faite par le psychiatre allemand Hermann Oppenheim en 1884. Il introduit le terme de traumatisme psychologique dans une étude sur des cas de névroses consécutifs à des accidents de chemin de fer (100). Ce sont donc les accidents de trains qui sont à l'origine des travaux sur les traumatismes psychiques. Le train a fixé l'idée même d'accident dans sa conception moderne. Par ailleurs, un

chirurgien londonien du XIXe siècle, John Eric Erichsen, avait introduit le terme de « railway spine » (littéralement « colonne vertébrale ferroviaire ») pour parler des troubles neuropsychiques décrits par les victimes sans blessures physique apparentes (57). Cette précision nous semble très intéressante dans notre travail, dans la mesure où le film étudié ici évoque l'histoire d'un traumatisme secondaire à un accident de train. De plus, l'agent de sécurité meurt découpé en deux par le train et nous voyons, comme Alex, le haut de son corps et sa colonne vertébrale gisant sur les rails.

Chez l'enfant, les séquelles psychologiques des événements traumatiques ne furent que tardivement reconnues, les premiers travaux remontant à la seconde guerre mondiale. Ce fait est désormais complètement admis. En outre, il existe depuis 1991, une distinction entre le traumatisme de type 1 qui correspond à un traumatisme unique, isolé, et le type 2 qui correspond à des traumatismes répétés comme la maltraitance par exemple (100).

L'histoire d'Alex est donc celle d'un traumatisme, mais nous allons voir que celui-ci peut avoir plusieurs sens.

b) Traumatisme psychique et réaction immédiate

Le traumatisme fait effraction dans le psychisme au moment de l'événement. Tout comme Alex quand il descend du train pour voir le corps et qu'il reste un moment figé sur place, l'individu se trouve alors dans une incapacité à penser et à réagir.

Cette réaction immédiate ou « trouble immédiat bref », correspond à la « réaction aiguë à un facteur de stress » dans la CIM-10 mais n'est pas retenue dans le DSM-5 (115). Elle se traduit par une peur intense, un sentiment d'impuissance, un comportement désorganisé ou agité (le protagoniste du film part en courant puis, paniqué, s'arrête pour monter dans la voiture de l'agent, puis repart), pouvant aller jusqu'à un état dissociatif voire stuporeux.

c) Clinique du stress post-traumatique

Pour l'adolescent, la clinique se rapproche de celle des adultes. Il est précisé dans le DSM-5 que les critères du « trouble stress aigu » et du « trouble stress post-traumatique » s'appliquent aux adultes, aux adolescents et aux enfants de plus de six ans (1). Nous pouvons cependant apporter quelques précisions concernant les adolescents. Dans cette population, les cauchemars sont fréquents, il est souvent retrouvé une insensibilité émotionnelle, des dépressions, un abus de substances, des comportements antisociaux, un retrait social, une diminution du rendement scolaire et des troubles du sommeil (100).

d) Facteurs de vulnérabilité

Chez les enfants et les adolescents, certains facteurs vont influencer la gravité et l'intensité des réactions.

- **Facteurs prétraumatiques** : il s'agit des antécédents personnels de traumatismes et des antécédents personnels et familiaux de pathologies psychiatriques.
- **Facteurs liés à l'exposition** : ils correspondent au degré de gravité, de proximité et à la durée de l'événement.
- **Facteurs post-traumatiques** : ils sont majoritairement représentés par le soutien social et familial.

En ce qui concerne le personnage du film, certains de ces facteurs peuvent être identifiés. Alex, au-delà d'être au plus près de l'événement traumatique, en est également le responsable. Les niveaux de proximité et de gravité sont donc majeurs. D'autre part, nous pouvons relever aussi une absence de soutien familial. En effet, les parents d'Alex, en instance de divorce, apparaissent hors du cadre de la caméra ou de façon floue, de manière à témoigner d'un manque de préoccupation suffisante de leur part. Le père lui dit qu'il peut lui parler s'il a des problèmes tout en lui annonçant qu'il va bientôt partir. Cependant, Macy, l'amie à qui il se confie, est présente pour lui et peut contrebalancer le manque d'appui possible en constituant un soutien social.

Associés à cela, il existe des **facteurs de risques généraux**. L'événement traumatique est certes nécessaire mais non suffisant. On retrouve entre autres, et dans le film aussi, l'absence d'un adulte masculin à la maison et une ambiance familiale tendue ou morose. Les enfants et les adolescents seraient particulièrement sensibles aux facteurs familiaux en particulier.

A côté de cela, il existe des **facteurs de protection** comme le soutien social et un « coping » efficace (le « coping » signifie la façon de s'ajuster aux situations difficiles) (95).

e) Origine de l'état de stress post-traumatique

Le modèle de référence pour la description de l'état de stress post-traumatique (ESPT) chez l'adolescent est celui des classifications internationales.

L'ESPT s'explique d'abord par le conditionnement de la peur puis la reviviscence qui correspond à un phénomène de rappel mnésique qualitativement différent des souvenirs normaux, associé à une composante sensorielle importante. C'est un mauvais traitement des informations concernant l'événement traumatique qui serait à l'origine de la perception permanente de menace. Ces notions de composantes sensorielles et la perception de menace sont bien illustrées dans le film lorsqu'Alex se rend dans la maison des parents de son ami juste après l'accident et qu'il craint d'être vu par la fenêtre d'en face. Puis, dans la scène où il prend sa douche dans laquelle les effets sonores sont de plus en plus envahissants pour le spectateur, en reflétant probablement les sensations propres au personnage. Cependant, dans ce cas précis, le critère de temps n'est pas respecté pour envisager un éventuel diagnostic. En effet, selon le DSM-5, la durée des symptômes doit être de trois jours à un mois pour le trouble stress aigu et de plus de un mois pour le trouble stress post-traumatique. Les réactions du personnage, en revanche, sont constatées au décours immédiat et dans les heures qui suivent. De plus, le nombre de critères serait insuffisant pour un trouble stress post-traumatique avec notamment l'absence du syndrome de répétition à proprement parler, bien que le récit soit raconté au gré des réminiscences de l'adolescent.

f) Les suites du traumatisme

Les réactions qui apparaissent à la suite d'une exposition traumatique seraient des réactions adaptées. En revanche, c'est l'absence d'extinction de ces réactions qui est pathologique. On peut donc imaginer que les facteurs de protection, notamment sociaux, représentés par le rôle de Macy qui à la fois écoute et conseille l'adolescent du film, ainsi que les capacités adaptatives du protagoniste étaient assez importants et suffisants pour permettre une évolution favorable dans le cas d'Alex. Cette évolution favorable se vérifie dans la majorité des cas (environ 80 p.100 à un an) (115).

Cela étant dit, il faut également relever que les effets d'un tel traumatisme peuvent aller au-delà des symptômes cités. Le traumatisme peut en effet avoir un impact sur le fonctionnement cognitif, l'initiative, les traits de personnalité, l'estime de soi et le contrôle de l'impulsivité. Les modifications de personnalité peuvent se manifester par des comportements régressifs, une tendance au pessimisme et un sentiment d'avenir bouché. Chez l'adolescent, on peut retrouver parfois des troubles dissociatifs, des passages à l'acte suicidaires, des conduites d'hypersexualité et un abus d'alcool et de substances (100). Il est donc, une fois encore, difficile de prendre en compte les conséquences d'un événement de vie sur toutes les dimensions d'un adolescent car il peut être difficile de faire la part des choses entre les conséquences effectives à distance du traumatisme et les modifications de l'image de soi, des traits de personnalité et des relations interpersonnelles propres à l'adolescence « normale ». La question étant à nouveau de bien différencier le normal et le pathologique dans le cas d'un traumatisme vécu effectivement par l'adolescent. Le risque serait de passer à côté d'un état de stress post-traumatique en mettant les symptômes sur le compte de la « crise d'adolescence », il nous paraît donc important de connaître les quelques points développés.

g) Aspects psychodynamiques

Si l'on se réfère aux éléments cités plus haut, nous pouvons dire que la réaction de l'adolescent du film n'est vraisemblablement pas pathologique.

On peut voir dans ce qui lui arrive un moyen d'évoluer de manière positive dans la construction de son identité. Nous l'avons déjà évoqué, l'adolescent s'inflige par cet acte une épreuve correspondant à une sorte de rite individuel, non pas pour acquérir son nouveau statut d'homme mais dans le cadre d'une conduite ordalique par laquelle l'adolescent valide en quelque sorte son existence en la risquant. Par ce truchement, nous pouvons dire que son acte évoque l'hypothèse faite par Jean Guillaumin en 1985 (expliquée en partie avant lui par Karl Abraham en 1903), de l'existence chez les adolescents d'une appétence ou d'un besoin « traumatophilique », impliquant une recherche de limites à la tension et à l'excitation (32; 66).

En psychanalyse, cette hypothèse représente une autre manière d'appréhender le traumatisme que sous son aspect pathogène et désorganisateur. Selon cette théorie, l'adolescent se trouve dans la nécessité d'expérimenter des situations de violence, qu'il va rechercher activement, au risque de détruire certaines de ses relations. Mais ce besoin « traumatophilique » est indispensable pour « devenir soi-même » et donc construire son identité (24).

Nous venons de voir que pour chacun des films étudiés, un lien a pu être fait avec une approche psychanalytique, qui de surcroît a permis d'aborder la différence entre le normal et le pathologique. Nous avons en effet parlé du narcissisme dans *Elephant*, des résistances à la résolution oedipienne dans *Last Days* et du « besoin traumatophilique » dans *Paranoid park*. Nous allons donc aborder maintenant l'adolescence d'un point de vue psychanalytique dans lequel nous retrouverons ces différentes notions.

4) L'adolescence et les films au regard de la psychanalyse

a) Historique

Nous avons décrit plus tôt dans ce travail un bref historique de la notion d'adolescence, et son apparition dans la théorie psychanalytique en est indissociable. La science de la jeunesse, l'hébélogie, a vu le jour en 1896 et s'est développée principalement à partir des travaux de G. Stanley Hall au début du XXe siècle. C'est à cette période que les premiers psychologues spécialistes de l'adolescence en France vont jouer un rôle important dans la reconnaissance de la spécificité de cette classe d'âge. Pourtant, depuis Sigmund Freud, l'adolescence même n'est apparue que tardivement au sein de la psychanalyse. Jusqu'alors, les travaux psychanalytiques concernaient surtout la puberté, qui était décrite comme le second temps de la maturation sexuelle de l'Homme. En effet, pour Freud, la puberté constituait le moment de la reprise de l'activité libidinale infantile caractérisée par la problématique œdipienne et le renoncement à l'inceste. L'adolescent se trouverait ainsi dans un passage entre l'autoérotisme infantile et l'investissement d'objet (97). Par la suite, il y eut une influence majeure dans l'évolution de la théorie freudienne par des pédagogues devenus psychanalystes à l'image de Donald Winnicott qui dans sa pratique pédiatrique et psychanalytique a été amené à rencontrer des délinquants juvéniles à la suite de la seconde guerre mondiale (120).

Plusieurs événements de l'histoire font partie des facteurs ayant contribué au développement de l'intérêt de la psychanalyse pour les adolescents en France. Tout d'abord nous pouvons citer l'obligation scolaire et la prolongation de la scolarité avec la création des classes de perfectionnement pour les enfants handicapés, et en parallèle de cela l'apparition des tests psychométriques. Puis l'évolution de l'institution judiciaire a conduit à abandonner les mesures répressives pour la jeunesse délinquante au profit des méthodes prônant l'accompagnement éducatif et la relation thérapeutique. Enfin, la naissance du secteur psychiatrique avec notamment la création des CMPP (Centres Médico-Psycho-Pédagogiques) en 1945 a joué un rôle majeur (97).

b) La subjectivation et le second processus séparation/individuation

L'adolescence est considérée en psychanalyse comme un processus qui serait globalement fondé sur le deuil des objets infantiles. Elle devient alors autre chose qu'un phénomène social, et dans cette perspective, l'intérêt se porte alors sur le pubertaire, qui est aux phénomènes psychiques ce que la puberté est au corps (68). L'adolescence constitue une part déterminante de l'évolution de l'humain vers son destin de sujet, c'est-à-dire qu'elle participe de façon essentielle à la subjectivation.

(i) Les conditions de la subjectivation

Comme nous le savons, la puberté est décalée par rapport aux autres étapes du développement de l'individu car elle survient après la phase de latence (suspension du développement psychosexuel entre la période œdipienne et la puberté). Notons que cette phase de latence contribue au système de renforcement du Moi et à la structuration des systèmes préconscient et inconscient. On imagine alors aisément l'adolescent qui va brutalement être aux prises avec cet étranger qu'il est devenu pour lui-même. Pour qu'il s'en sorte, son passé, son mode d'organisation psychique et son contexte de vie actuel seront déterminants. Le passé sera en effet capital pour la subjectivation. C'est la qualité de ses relations précoces qui conditionnera le sentiment de sécurité, l'estime de soi et la souplesse avec laquelle il opérera les réajustements de la distance relationnelle et aboutira à une subjectivation réussie (70). La possibilité de construire une histoire propre par un investissement du passé et le fait de pouvoir se raconter au passé, constituent des éléments fondamentaux pour l'organisation d'un monde interne propre (78).

Dans le film *Paranoid Park*, nous pouvons imaginer qu'Alex, malgré les difficultés familiales actuelles, a eu des relations précoces de bonne qualité et que son sentiment de sécurité interne est assuré. La construction de son histoire propre peut être vue dans l'écriture de son journal dans lequel il se raconte.

(ii) Objet de la subjectivation

A partir des années soixante, de multiples travaux mettent en avant l'apport de l'adolescence à la formation de la personnalité. Pour qualifier cette période de la vie, certains auteurs, notamment Peter Blos, psychanalyste américain, évoquent un second processus de séparation-individuation. Le premier processus ayant lieu dans les premières années de la vie, a été décrit par Margaret Mahler et correspond à la séparation d'avec les corps de la mère. Seulement, la séparation qui s'annonce à l'adolescence touche à la réalité externe, mais aussi et surtout au domaine de l'intrapsychique. Ce qui se prépare pour l'adolescent ne sera pas simple à réaliser ni à comprendre. Pour Peter Blos, l'individuation serait même une expérience douloureuse associant la découverte de l'irrévocabilité de la fin de l'enfance associée à un sentiment de solitude et de confusion. Philippe Jeammet rappellera d'ailleurs que dans un premier temps l'adolescent n'est pas à même de se détacher de ses objets car ils lui sont trop nécessaires, c'est l'un des grands paradoxes de l'adolescence et toute la difficulté que représente cette période de la vie (78 ; 114).

L'une des grandes lignes du développement de la personnalité est l'acquisition d'un sentiment propre de continuité. L'adolescent doit en plus de cela déployer des potentialités de changement et ouvrir son champ relationnel. De là découle un autre paradoxe qui est aussi un défi pour l'adolescent, à savoir établir un compromis entre changement et permanence. En effet, « avec l'adolescence, l'ancienne unité et l'harmonie avec la nature sont rompues, l'enfant est banni de son paradis et doit commencer un long et pénible chemin d'ascension » (69). Cette phrase de G. Stanley Hall n'est pas sans rappeler le personnage de Blake dans le film *Last Days* qui semble rechercher cette communion avec la nature avec la cascade et les bois par exemple, et le chemin à parcourir pour rentrer semble en effet très pénible et même au-dessus de ses forces.

L'adolescence nécessite donc un travail de transformation et de maturation avec d'une part l'intégration d'un nouveau corps pubère et d'autre part l'autonomisation par séparation d'avec les objets parentaux et le deuil des objets infantiles. En effet, la répétition de la phase œdipienne constitue un après-coup (traces mnésiques remaniées), qui est une donnée centrale à cet âge pris dans sa dimension psychanalytique. Les désirs de l'adolescent doivent alors se détacher des parents et investir de nouveaux objets, il y a donc bien un deuil

nécessaire de la « mère nourricière » et du « corps de l'enfant ». Dans cette perspective, la morosité, les moments de flottement ou de dépersonnalisation et les épisodes dépressifs, tels qu'ils ont été évoqués pour Blake de *Last Days*, peuvent être la traduction de la vacuité temporaire des investissements (78).

Dans tous les cas, à la puberté, l'adolescent va rencontrer un être étrange qu'il ne reconnaît pas, il va percevoir une « inquiétante étrangeté ». Il va devoir comprendre cette découverte mais cette fois sans l'appui du refuge maternel. Or, les explications des adultes, quand elles existent, ne sont pas des traductions adéquates. C'est donc à son pare-excitation propre de fournir la contenance nécessaire pour intégrer cette inquiétante étrangeté à ce qui est déjà familier. La subjectivation se fera à ce prix, mais cette dernière échoue parfois.

(iii) L'échec de la subjectivation et ses conséquences

Ce qui peut être considéré comme un échec à la subjectivation est cette absence d'intégration. C'est-à-dire, ce qui n'a pas été reconnu ou rendu compréhensible dans le monde dans lequel s'insère et vit l'adolescent. Cela peut concerner aussi bien son être et son identité que sa place au sein des générations. Cet échec peut également être représenté par le caractère intolérable des objets qui environnent l'individu, que ce soit sur le mode de l'intrusion (Blake dans *Last Days*), de la séduction, du manque ou du rejet (Eric et Alex dans *Elephant*). Cela entraîne un rapport aliénant à l'objet, laissant le sujet dans un désespoir qui lui fait dire non à tout, y compris à lui-même et pouvant le conduire à l'utilisation de défenses signant le raté des capacités de liaisons comme par exemple le clivage entre représentation et affect. A travers ces défenses, toutes les figures de la pathologie de la subjectivation se déploient, notamment la psychose. Cette « invention de soi » peut aussi se transformer en implosion identitaire et conduire à la dépression ou à la « fatigue d'être soi », notion que nous avons développée dans la partie sur la description des éléments psychiatriques dans le film *Last Days* (31).

c) Destin des instances psychiques à l'adolescence

Pour Raymond Cahn, la séparation-individuation est d'avantage un processus de différenciation qui permet, quand tout se passe bien, l'appropriation du corps sexué, l'utilisation des capacités créatives dans une dimension de désengagement, ainsi que la transformation du Surmoi et la constitution de l'Idéal du Moi (31).

Le processus pubertaire met en crise trois instances psychiques, le Ça, le Moi et le Surmoi. Un remaniement des instances va avoir lieu pour faire face à l'après-coup de l'Oedipe et des représentations incestueuses qui en découlent. Le bon déroulement de ce processus dépendra à nouveau de la qualité des assises narcissiques.

Le Surmoi est constitué par l'intériorisation des exigences et des interdits parentaux. Il est l'héritier du complexe d'Œdipe. Avec la puberté, le Ça, support psychique de la vie pulsionnelle, met à l'épreuve le Surmoi qui constitue maintenant un obstacle à ces nouveaux besoins associés aux modifications physiques permettant de les assouvir. Mais le Surmoi va s'allier à l'Idéal du Moi pour le mettre au service d'un projet de vie porteur et accessible. L'Idéal du Moi représente une instance psychique qui prend le relais de la fonction narcissique des parents. Sigmund Freud a introduit ce terme dans la théorie psychanalytique, il l'a décrit alors comme l'héritier du narcissisme primaire (33). Pour certains psychanalystes, il est l'héritier du Moi Idéal, donc de la toute-puissance de l'enfance. Ce dernier est censé s'assouplir, se faire plus accessible et se modifier en cette nouvelle instance (Idéal du Moi) correspondant alors au modèle auquel le sujet doit se conformer (58; 78). Cet Idéal ne trouverait son organisation définitive qu'au cours de l'adolescence. Comme le souligne Evelyne Kestemberg, les adolescents sont à la recherche d'une image satisfaisante d'eux-mêmes. Mais cet Idéal demeure tributaire du monde externe car il concerne la réalisation à venir du sujet. Cela induit le rôle primordial des supports sociaux autres que les parents, comme les pairs, les professeurs ou encore les idéaux proposés par la société (93). Cependant ce contexte social, s'il est défaillant, comme c'est le cas dans certains des films choisis, peut générer un idéal négatif, tout comme il existe une identité négative, notion que nous avons reliée plus tôt aux adolescents du film *Elephant*.

Cela fait écho à la fragilité narcissique qui a été évoquée pour les adolescents avec des traits psychopathiques. En effet, le narcissisme « pathologique » peut se définir selon Daniel Marcelli comme le regroupement de deux conduites : un désintérêt à l'égard du monde extérieur(comme Blake dans *Last Days*), et une image de soi grandiose (comme les adolescents tueurs du lycée de Columbine) (93).

C'est donc par une alliance efficace entre toutes les instances psychiques, dont l'Idéal du Moi en construction, que sera assuré un déroulement sain du processus d'adolescence. Certains mécanismes de défenses vont y être associés (78).

d) Les mécanismes de défense

Les mécanismes de défense sont nécessaires au maintien de l'équilibre psychique. A l'adolescence, il y a un recours fluctuant aux moyens de défense existant, comme l'isolation, associé à l'exploitation de nouvelles défenses comme l'ascétisme (globalement un rejet massif du corps) et l'intellectualisation. Il a été également mis en évidence de nouveaux mécanismes de défense, non psychiques : les recours défensifs à l'agir. Ils permettraient une voie de décharge aux conflits que le Moi ne peut temporairement pas prendre en charge, en contrôlant la réalité externe à défaut de le faire avec la réalité interne. Plusieurs auteurs se sont alors posé la question des facteurs psychiques entrant en jeu dans le phénomène des conduites à risque. Ce recours au « fétichisme du risque » viendrait pour certains soutenir un « héroïsme de survie » là où les idéaux familiaux normalement protecteurs manquent pour étayer le narcissisme ou le défaut d'Idéal du Moi (54).

Pour conclure, nous pouvons dire que même si l'adolescence apparaît comme spécifique en tant que processus, ce qui s'y joue et les manières dont il est appréhendé sont multiples. Les destins de l'adolescence en soi sont aussi différents qu'il y a de sujets. C'est bien ce que nous montre les films étudiés dans notre travail. Par ailleurs, nous pouvons nous poser la question d'éventuelles modifications dans les remaniements des instances psychiques et des relations entre Moi Idéal et Idéal du Moi dans ces nouvelles familles où l'enfant occupe une

place centrale, où les interdits sont rares et les limites non posées (52). En effet, Maurice Berger, psychiatre et psychanalyste français, dit avoir constaté avec inquiétude une modification dans les fonctionnements psychiques des enfants et des adolescents secondaires aux changements dans la structure familiale et dans la société. Selon lui, ces bouleversements soumettraient l'enfant à une activité de déliaison, l'amenant à privilégier ce mode de fonctionnement par rapport à l'activité de liaison. Dans cette perspective, la structure œdipienne ne parviendrait plus à jouer son rôle organisateur essentiel du psychisme, car pour être constructive, elle a besoin d'un environnement pare-excitant et porteur de limites cohérentes dans les registres pulsionnels et narcissiques (15).

5) Gerry

Nous avons entrepris d'analyser le film Gerry indépendamment des autres films, et à cette place dans notre travail, car nous avons posé l'hypothèse que le récit en question raconte ce qu'est l'adolescence. Nous y retrouvons notamment les points de vue socio-anthropologiques et psychanalytiques. Cela nous permettra donc, en abordant le long-métrage de manière chronologique, d'illustrer une bonne partie des thèmes traités.

Avant de commencer cette description, nous devons préciser que dans notre observation, nous avons attribué des « rôles » aux deux personnages principaux. Ainsi, Gerry 1 et Gerry 2 sont une seule et même personne mais leur statut est différent. Gerry 2 est « l'enfant » et Gerry 1 « l'adolescent qui devient adulte ». Comme nous l'avons dit dans l'approche précédente, ce qui se prépare à l'adolescence ne sera pas simple à comprendre ni à réaliser, et Gerry va l'apprendre à ses dépend.

Rappelons que quand le film commence nous suivons une voiture sur une route sinueuse au milieu du désert. Cela nous amène à évoquer l'errance, qui constitue l'une des représentations actuelles de la séparation de l'adolescent avec son milieu familial. Comme Daniel Marcelli le rappelle, l'errance fait partie des conduites agies ne se situant pas obligatoirement dans un contexte pathologique. Elle a pour but le passage du champ familial au champ social, et peut également être vue comme le passage d'une épreuve ordalique où

les espaces décident de l'issue. En effet, le fait de partir sans eau, sans carte ni boussole dans le désert, reflète bien la composante ordalique de cette randonnée particulière. Dans ce contexte, « la route » illustre cette volonté délibérée de rupture avec la famille, elle représente une véritable parenthèse entre l'enfance et l'âge adulte (93; 14). Ainsi, dans cette perspective, dès le début du film, nous pouvons supposer que l'histoire sera une métaphore du processus adolescent.

Au début de leur promenade, les deux protagonistes marchent d'un pas certain, ils apparaissent dans l'insouciance de l'enfance, ils se courent après, rient ensemble, rien ne permet alors de distinguer une éventuelle différence de statut. Puis, alors qu'ils font une pause, ils voient une famille passer vers eux et décident d'emprunter un autre chemin. Cela représente ce que nous avons souligné plus tôt, à savoir que dans le passage qu'est l'adolescence, l'un des points essentiels est l'intégration dans une autre communauté que celle de la famille et passe donc par une rupture et un éloignement physique avec cette dernière. De plus, cette scène peut représenter la première phase du rite d'initiation que nous avons décrite, à savoir l'étape préliminaire de séparation. Par ailleurs, Gerry 1 dit à ce moment « nous pouvons aller par là, tous les chemins y mènent », ce qui dans notre interprétation induit le fait que quoi qu'il advienne, l'adolescence est le point commun à tous les adultes, car pour y accéder l'enfant devra obligatoirement passer par ce « chemin ». Puis, la caméra s'éloigne d'eux petit à petit, de sorte qu'ils finissent par être quasiment imperceptibles à l'écran. L'image de l'adolescence se transforme alors en une grande terre aride qui paraît sans fin, sans issue.

La scène du feu de camp apparaît comme le dernier temps de tranquillité avant l'épreuve. Déjà, quelques détails émergent, nous permettant de faire la distinction entre les statuts des personnages. En effet, Gerry 1 semble tout de même plus soucieux, alors que Gerry 2 continue de prendre les choses avec humour. D'autre part, Gerry 2 raconte ensuite comment il a conquis Thèbes, parle de ses terres et de son armée. Il s'agit sans doute d'un jeu vidéo, mais sa manière de le relater à la première personne, évoque une toute-puissance rappelant les caractéristiques du Moi Idéal propre à l'enfance, qui, avec le processus adolescent, aboutira à l'Idéal du Moi.

Le lendemain matin, les deux Gerry savent qu'ils sont perdus, ils ne savent pas quel chemin emprunter. Ils sont seuls dans ce grand espace désertique, l'épreuve « d'entre-deux » de la phase liminaire commence alors. Pour tenter de se repérer, ils décident de gravir une colline chacun de leur côté, ce qui conduit à un premier pas vers la séparation des deux Gerry, donc entre l'enfance et l'adolescence. Arrive ensuite la scène où les protagonistes voient des empreintes d'animaux, ils tentent de s'accorder sur le chemin à suivre. Nous sommes alors face à l'une des caractéristiques de l'adolescence, à savoir le fait de devoir faire des choix, dans une nécessité d'autoconstruction. Les choix doivent se faire à tout âge, cependant les adolescents sont moins expérimentés que les adultes et demeurent partagés entre des choix les faisant rester dans le monde de l'enfance et d'autres choix qualifiés « d'adultes ». Rappelons que dans la crise normative décrite par Erikson, la question du choix est indispensable à chaque étape du développement, l'un est bénéfique, l'autre néfaste, c'est sans doute le cas en ce qui concerne les personnages. Après avoir finalement pris une décision, ils se retrouvent perdus de nouveau, Gerry 1 dira « je ne vois même plus les traces ». Ils n'ont pas de repères, pas de traces à suivre, et comme nous le verrons, cela semble propre à beaucoup d'adolescents aujourd'hui qui manquent de figures adultes fiables dont ils voudraient suivre les traces.

Le corps mis à l'épreuve dans les rites initiatiques est bien représenté par une scène dans laquelle les deux Gerry avancent avec difficulté dans une tempête. De plus, ils commencent à avoir des marques de fatigue et d'effets néfastes du soleil sur leurs visages. Plus tard ils en seront même au stade d'épuisement au point de ne plus tenir debout.

Ils font ensuite le bilan de leur avancée en essayant de se remémorer le trajet qu'ils ont fait jusque là. Gerry 1 précise qu'ils n'ont rien revu de connu. C'est bien toute la difficulté de l'adolescence, aussi bien l'inconnu par rapport à soi, c'est-à-dire faire face à l'inquiétante étrangeté, que par rapport aux nouvelles exigences qui s'imposent à l'individu pour l'acquisition d'une autonomie physique et psychique. Une fois encore, ils ne sont pas d'accord, l'un dit qu'ils sont allés au nord, l'autre au sud. Deux pôles s'opposent, l'enfance et l'âge adulte, la séparation s'amorce. D'ailleurs, la scène suivante est celle dans laquelle Gerry 2 avance avec grande peine loin derrière Gerry 1.

Peu avant la scène finale, les deux protagonistes se retrouvent à nouveau autour d'un feu de camp bien différent du premier, cette fois aucun d'eux ne parlent, les corps et les esprits sont abattus, cela annonce la fin de l'épreuve à proprement parler. Après la dernière marche où Gerry 2 n'avance quasiment plus, ils se retrouvent tous deux allongés par terre. Gerry 2 dit « je m'en vais » et l'autre se penche sur lui pour l'étrangler. Pour faire le deuil du monde de l'enfance, processus primordial à la subjectivation, il faut métaphoriquement tuer « l'enfant ». Cela représente un des paradoxes de l'adolescence car de ce qui s'est construit dans l'enfance dépend cette subjectivation, d'où la difficulté à s'en détacher (Gerry 1 continue à suivre Gerry 2 dans une grande partie du film) et la nécessité de trouver l'équilibre entre changement et permanence. Une partie de lui est donc morte, et comme Platon l'a écrit « Mourir c'est être initié ».

Enfin, Gerry 1 se relève et retrouve la route par laquelle il est arrivé, c'est la renaissance symbolique. L'enfant est mort, l'homme est né. Ainsi, Gerry a atteint la dernière phase de son rite d'initiation avec le retour à la civilisation et la réintégration dans la société. Nous le voyons alors à l'arrière d'une voiture conduite par un homme qui ne semble pas compatissant en le regardant. Gerry, lui, regarde l'enfant assis à sa gauche, ce dernier ne semble pas le voir. A présent c'est un homme, il est considéré comme tel et « l'enfance ne le regarde plus ».

A Le normal et le pathologique

1) Notions générales

L'adolescence est par définition une « interruption dans la tranquillité de la croissance, caractéristique de la phase de latence ». C'est alors le maintien prolongé de cet équilibre et de cette stabilité qui devient pathologique (93). Ce qui était normal jusque-là, doit commencer à alerter à l'arrivée de la puberté. Cependant, nous l'avons déjà exposé, cette phase de transformation peut se dérouler tout à fait calmement sans qu'il soit question de pathologie.

C'est en partant de cette idée générale que l'on comprend la complexité et la difficulté à faire la différence entre des attitudes et des comportements en liens avec des bouleversements qui ne dureront que le temps de l'adolescence et ceux qui découlent d'une réelle pathologie.

Dans notre propos nous avons évoqué cette difficulté à plusieurs reprises. La question de la différence entre le normal et le pathologique s'est posée entre autres pour la crise d'adolescence, pour les formes diverses du « passage à l'acte », ainsi que pour la morosité dans la crise juvénile sévère.

Déjà en 1958, Kurt Eissler, psychiatre et psychanalyste austro-américain, soulignait qu'un adolescent en psychothérapie pouvait présenter divers tableaux cliniques évocateurs de pathologies psychiatriques telles que la schizophrénie ou un trouble de la personnalité type état limite par exemple, sans conséquence pour son avenir (72). Nous retrouvons cette notion encore actuellement, par exemple un besoin de se sentir vivant, ou de ne pas se sentir du tout, ce que n'importe quel adolescent est susceptible de ressentir, peut correspondre à divers tableaux pathologiques ou non. Les films semblent mettre en avant cette distinction. Dans *Paranoid Park*, il y a une explication socio-anthropologique à ce besoin de se sentir vivant en mettant son existence en danger, et pour lequel l'évolution

sera favorable. A l'inverse de *Last Days*, où le personnage oscille entre ce besoin de ressentir la vie, symboliquement représenté par ses contacts avec les quatre éléments, associé au besoin de ne pas se sentir du tout par ses conduites suicidaires et son état général précaire, évoquant dans ce cas plutôt une psychose.

A coté de cela, un autre exemple peut être donné par rapport au besoin de provoquer, propre à beaucoup d'adolescents, mais qui dans certains cas peut être en lien avec de véritables tendances antisociales.

Face à un adolescent présentant des troubles, quelle qu'en soit la nature, et pour lesquels il est amené à consulter, il s'agira pour le psychiatre d'évaluer le fonctionnement global du jeune dans ce processus évolutif qu'est l'adolescence. L'objectif sera de comprendre si les attitudes et les comportements aperçus sont le fait de cette adolescence ou s'ils sont révélateurs d'un état pré-morbide ou d'une pathologie déjà constituée. Pour ce faire, il devra repérer les éléments positifs actuels, souvent liés aux étapes antérieures, pour évaluer au mieux le poids et l'évolution des manifestations symptomatiques. Lors de cette évaluation clinique il faudra repérer les risques réels de certains symptômes ou conduites. Les pédopsychiatres et les psychanalystes d'adolescents se montrent souvent prudents quant à l'utilisation de catégories nosographiques, tant le processus est encore évolutif et que tout peut encore se moduler à cet âge. Pour aider à faire cette distinction entre le normal et le pathologique, le psychanalyste anglais Moses Laufer a proposé trois axes de différenciation pour les troubles. Le premier axe s'articule autour du fonctionnement défensif, c'est-à-dire par lequel le développement de l'adolescent n'est pas compromis. On y retrouve les difficultés courantes de cet âge comme les troubles non graves du comportement ou la petite délinquance. Le deuxième axe concerne ceux qui se trouvent dans une impasse de développement où l'évolution ne peut se faire qu'avec l'aide du thérapeute. Enfin, pour le troisième axe, le développement s'achève de manière prématurée car l'organisation pathologique est déjà fixée et l'adolescence ne modifie en rien l'évolution. (58).

Il nous semble donc important de donner une place à part entière à toutes ces notions afin de tenter de donner quelques moyens de faire cette distinction entre le normal et le pathologique, toujours en nous appuyant sur les données des films.

2) La crise

A ce jour, certains auteurs pensent que ce terme peut prendre une connotation péjorative qui renforcerait l'idée que cette période de la vie est un « âge ingrat » et qu'il faut simplement attendre que viennent des jours meilleurs. C'est l'arrivée de la puberté qui contraint le sujet à réorganiser son économie personnelle et ses relations aux autres et au monde (114). La notion de crise d'originalité juvénile correspond bien à cette émergence brutale de comportements originaux, c'est-à-dire qui apparaissent en rupture avec la norme des conduites antérieures de l'adolescent et avec celles de son environnement (78). La force qui est mise à l'œuvre l'oblige à utiliser des systèmes de protection qui prennent parfois l'allure de symptômes, sous forme de mouvements régressifs (72). Cette période est en effet caractérisée par de multiples perturbations des cercles sociaux et familiaux qui menacent la constance des émotions et des comportements. A côté de cela, l'adolescence est encore considérée par certains comme une période de la vie où s'intriquent « un processus développemental et un état psychopathologique. ». L'un des éléments importants est que si les perturbations ne sont pas que passagères, elles exigent la plupart du temps une attention particulière. Ainsi, pour certains, l'idée de crise est inappropriée pour aider à la réflexion autour des caractéristiques spécifiques de l'adolescence. La recherche de sa signification est importante et indispensable pour ne pas passer à côté de réelles pathologies et à l'inverse éviter à tous prix les diagnostics par excès, mais elle demeure extrêmement complexe. En effet dans certains cas elle ne sera que le reflet des remaniements internes et est alors essentielle au bon développement de l'adolescent, en revanche dans d'autres cas, elle fera craindre l'entrée dans un processus pathologique qu'il faudra savoir reconnaître et qu'il importera d'enrayer le plus tôt possible, par une prise en charge adaptée (114).

3) De l'acte de passage au passage à l'acte

Le questionnement entre normal et pathologique est similaire pour les conduites à risque. Pendant longtemps, il était habituel de considérer comme normaux des comportements variés, même les plus atypiques, tant l'adolescence pouvait être vue comme la période de tous les bouleversements. Cette vision des choses est plus discutée actuellement mais elle reste tout de même partagée par certains, sous une forme plus atténuée. Bon nombre d'auteurs souligne l'importance de bien différencier l'action ou « l'acte de passage », nécessaire car servant à l'expérimentation du corps dans ses nouveaux acquis, et le passage à l'acte touchant les autres ou le sujet lui-même (58). En effet, le passage à l'acte, à l'image de ce que l'on retrouve dans *Elephant*, signe, par le caractère répétitif, une pathologie des conduites externes agies. De ce point de vue, il constitue l'une des réponses privilégiées de l'adolescent à des situations conflictuelles. Il conviendra également de repérer les liens éventuels avec d'autres manifestations qui font entrer le passage à l'acte comme symptôme d'une entité nosographique, comme par exemple les actes impulsifs des états psychopathiques. Certains auteurs établissent une corrélation entre les caractéristiques de l'acte et le type de personnalité, ainsi les actes des délinquants, toxicomanes ou psychotiques seront violents, irrationnels, imprévisibles ou chaotiques (93).

Philippe Jeammet rappelle que les troubles des conduites peuvent ne pas porter à conséquence s'ils ne sont que la réponse à une désorganisation temporaire d'un individu quittant les appuis de l'enfance sans avoir encore acquis ceux de l'âge adulte, s'ajoutant à cela des effets de la maturation pulsionnelle qui pousseraient l'adolescent dans des conduites d'essais anarchiques avant de les canaliser de façon stable et durable. Cependant, il évoque en parallèle la difficulté actuelle à définir précisément cette entité nosographique tant ses limites entre le normal et le pathologique sont floues, car en partie dépendantes de la tolérance de l'environnement et des normes sociales. Il insiste alors sur le risque actuel à faire un lien trop précipité entre ce trouble, dont la dénomination prend déjà une connotation disciplinaire, et de futurs troubles graves du comportement, type antisociaux (77). Rappelons à nouveau ce point essentiel : c'est le caractère répétitif des conduites qui permet de parler de trouble et donc de pathologie.

Certains auteurs rajoutent que le contexte social devrait être pris en compte. Ils estiment qu'il est difficile, à partir des classifications, de distinguer des comportements antisociaux dus à un trouble psychologique de ceux non liés à un tel trouble. Ils rapportent les résultats d'une revue de la littérature qui montrent l'existence de données solides allant dans le sens d'un dysfonctionnement psychologique sous-jacent au trouble des conduites. Or, il y aurait également des données théoriques et empiriques soutenant l'idée que certains enfants ou adolescents qui présentent des symptômes correspondant au diagnostic de trouble des conduites n'ont pas de trouble psychologique avéré. Cependant, les conduites seraient en lien avec un environnement social prédisposant qui est à prendre en compte au risque de produire des faux positifs dans les diagnostics. L'idée est de discuter l'ajout d'un critère environnemental pour le diagnostic. Les auteurs suggèrent qu'il est peu approprié de diagnostiquer un trouble des conduites par rapport à un comportement, quand celui-ci peut être considéré comme une réponse normale à un contexte social défavorable (119; 83; 35). Enfin, notons que l'expertise de l'INSERM a d'ailleurs souligné l'influence du facteur socio-économique et des facteurs de stress parentaux (27; 69).

En résumé, à l'adolescence, trois éventualités diagnostiques sont à envisager face à ces divers comportements : la « crise d'adolescence », les conduites externalisées graves et répétitives s'inscrivant dans le cadre des « troubles disruptifs, du contrôle des impulsions et des conduites » du DSM-5, parmi lesquels on retrouve le trouble des conduites, et enfin la dépression (93).

4) La morosité

La morosité, telle que nous l'avons décrite, se rapproche de l'ennui infantile. L'adolescent se trouve dans une sorte de repli par lequel il marque son refus ou son incapacité à s'intégrer au monde qui l'entoure. Cet état peut devenir préoccupant lorsqu'il conduit à des idées suicidaires ou s'il est le reflet d'un conflit interne majeur autour de l'identité (93).

Outre cela, ces réactions peuvent être aussi le signe de l'entrée dans une pathologie telle que la schizophrénie.

5) Dans les films

Concernant les films, nous avons pu imaginer que les adolescents de *Elephant*, sans tenir compte du passage à l'acte meurtrier, étaient dans un processus morbide, alors que l'acte de l'adolescent de *Paranoid Park*, sans tenir compte cette fois du meurtre accidentel, nous a semblé pouvoir être interprété comme appartenant aux comportements nécessaires à une construction saine de son identité.

En effet, l'hypothèse du caractère non pathologique de la conduite d'Alex dans *Paranoid Park*, que nous avons d'ailleurs fait correspondre à un acte de passage, a été confortée par des facteurs protecteurs que nous avons repérés. Tout d'abord le caractère isolé de son acte permet d'écarter d'emblée un éventuel caractère pathologique, ainsi que sa réaction quand au meurtre accidentel. Puis, d'autres éléments observés tels que l'absence d'isolement social, Alex sort régulièrement avec sa bande d'amis auxquels il peut confier certains de ses problèmes. De plus, il a Macy auprès de lui, qui apparait comme une figure de soutien capitale dans cette phase de la vie de l'adolescent. Autre élément important à souligner : il continue à aller en cours malgré l'épreuve qu'il traverse, l'école semble bien investie, il n'y est pas harcelé. Enfin, il tient un journal intime dans lequel il raconte son histoire et son ressenti, ce qui est un élément essentiel car cela prouve qu'une prise de distance est possible. De plus, ses propos ne sont ni violents, ni menaçants pour lui ou pour les autres.

A l'inverse dans *Elephant*, où l'acte est imprévisible et clairement chaotique, l'un des éléments à repérer chez ces deux jeunes est le retrait social. En effet, chacun n'a que l'autre comme ami, un ami souffrant autant que lui. De fait, ils n'ont pas le soutien d'un groupe de pairs et à l'inverse ils sont même brimés par eux. Enfin, ils ne semblent pas pouvoir s'appuyer sur les figures d'autorité qui les entourent.

Nous allons à présent parler de l'adolescent dans différents contextes, nous évoquerons ensuite les figures d'autorité qui apparaissent défailtantes dans les réalisations présentées dans ce travail, et ce, quel que soit le domaine concerné.

B L'adolescent et ses contextes actuels

Pour tenter de cerner au mieux l'adolescent d'aujourd'hui, il nous faut nécessairement nous intéresser à l'adolescent évoluant dans ses différents contextes, celui de sa famille, celui de l'école et plus globalement dans la société. Nous verrons ensuite que pour chacun de ces contextes, nous pouvons rattacher une figure d'autorité que nous décrirons. Ces figures sont aussi représentées dans les films étudiés, ce qui nous permettra d'illustrer notre description.

1) L'adolescent comme représentant des dysfonctionnements sociaux

L'adolescence, parfois considérée comme une construction sociale du XIXe siècle, et sa durée, sont étroitement liées aux différents aménagements sociaux et culturels par lesquels la société assure le passage de l'enfance à l'âge adulte (114; 103).

Patrice Huerre évoque en effet dans « *L'adolescence n'existe pas* », la réalité des démêlés d'un adolescent avec le discours de la société dans laquelle il évolue. Ce qu'elle attend de lui, ce qu'elle lui propose, changent selon les époques. Cela modifie la valeur ou le statut du sujet dans ses relations avec la société. Pour cet auteur, le terme d'adolescence ne fait que définir notre incapacité à faire passer l'individu de l'état d'enfant à celui d'adulte (25; 74). Cette incapacité, à partir de laquelle découle le prolongement du temps de l'adolescence constaté actuellement, vient aussi du fait que les modèles sociaux peuvent entraîner la considération de l'état adulte comme un état illusoire, et comme une simple conformité superficielle à ce qui est décrit sous le registre de la maturité (34). Ces données mettent en avant la difficulté actuelle à définir ce qu'est le statut adulte.

Pour de nombreux auteurs, le lien entre les adolescents et la société est principalement marqué par la fonction de « révélateur des tensions d'une époque » donnée à l'adolescence. Pour eux, la souffrance des adolescents traduirait l'influence délétère de l'affaiblissement des valeurs sociales. Ainsi, à la crise de la société répondrait la crise de l'adolescence. Il peut être dit que l'adolescence est une sorte de miroir des changements et des difficultés

assignés à notre époque, en se situant au carrefour des représentations sociales. Les conduites à risque, une des caractéristiques majeures de l'adolescence aujourd'hui, constituent un exemple de l'influence de la société sur les comportements adolescents. En fonction des cultures et de l'époque, elles peuvent être interprétées en termes de nécessité pour le bon déroulement de cette phase ou en termes de déviance (107). En effet comme nous l'avons déjà vu, les comportements des adolescents et l'interprétation qui en est faite, varient en fonction des époques mais aussi du milieu socio-économique (114).

Par ailleurs, les adolescents d'*Elephant* (donc tout adolescent ayant à répondre des mêmes actes) sont au centre de la polémique autour des armes à feu aux Etats-Unis. Dans le film, les tueurs n'ont pas de cible particulière, ils tuent avec la même assurance aussi bien Michelle que Nathan. Il s'agit alors de « tuer pour tuer, le mal sans dialectique avec le bien ». Malgré l'absence d'explication quant aux raisons du meurtre, ce qui est une volonté du réalisateur, nous pouvons tout de même dire que, là aussi, il révèle un malaise qui n'est pas seulement celui des adolescents mais aussi celui de la société elle-même (8).

Pour Alain Ehrenberg, c'est entre autres dans les termes de cette explosion de violence que se manifeste « une large part des tensions sociales ». Pour ces adolescents, le monde paraît sans intérêt, ils n'y trouvent pas leur place au regard du manque d'attention dont ils semblent souffrir (29).

« L'adolescent est au cœur des enjeux de notre monde, entre enfance et âge adulte, entre famille et société. » (L'adolescent aujourd'hui. Alain Braconnier) (25)

Nous allons à présent faire le point sur les parents d'aujourd'hui, élément qui nous paraît indispensable pour travailler l'interaction parents/adolescents actuelle, et donc pour évoquer la famille d'aujourd'hui. Puis nous parlerons de l'école, et nous verrons ensuite comment dans notre société, à partir de ces deux toiles de fond, les notions récentes de post-adolescence et d'« adulescent » ont vu le jour.

2) A « adolescents d'aujourd'hui », parents d'aujourd'hui : une histoire de famille, une histoire de miroirs

Empiriquement, l'un des rôles des parents est de prévenir l'enfant de ce qui l'attend à l'adolescence en lui assurant une sécurité interne fiable, afin de lui éviter d'éventuelles angoisses futures. La hiérarchie entre générations était encore manifeste au début du siècle dernier et au siècle précédent (49). Au XIXe siècle, la famille apparaissait comme un sanctuaire placé sous l'autorité du père, figure alors emblématique par laquelle elle était dominée (7).

Aujourd'hui, il semblerait au contraire, que les frontières entre générations aient tendance à s'effacer, voire à se renverser. C'est jusque dans la société que la fonction d'autorité a disparu (27). Nous en reparlerons plus précisément avec les figures d'autorité.

La sphère familiale et les relations entre les adolescents et leurs parents se sont métamorphosées depuis plusieurs décennies. Ce rééquilibrage se voit au sein de la famille où le principe d'autorité a été peu à peu remplacé par le principe de discussion et de négociation (23).

Cela s'explique entre autre par l'actualisation de la culture juvénile, qui certes a toujours existé, mais qui n'a jamais autant échappé au contrôle des adultes (108). Cette culture est marquée par la tendance à prendre les pairs comme modèles, les transmissions entre parents et enfants ne se réalisant plus aussi bien qu'avant. En effet, cette modification des relations avec les parents est en lien avec une ouverture adolescente sur un monde social élargi dans lequel les pairs prennent une place grandissante, ainsi que d'autres adultes que les parents.

Une autre explication à cette impression actuelle « d'effacement entre générations » peut se trouver dans l'observation de la génération des parents. La jeunesse a tendance à être sacralisée et porteuse de nombreux fantasmes, également pour les générations d'après 1968 qui semblent se « refuser à vieillir ». Ainsi, les perspectives se sont inversées, et c'est l'adolescent qui devient un modèle, pour l'enfant comme pour l'adulte (58).

A côté de cela, les parents peuvent être en souffrance au moment où leur enfant entre dans l'adolescence. Notamment, ils peuvent être amenés à s'interroger dans le même temps sur leur propre problématique, de couple par exemple et sur leur positionnement par rapport à l'adolescent. D'ailleurs, bon nombre de couples se séparent durant cette période, tant l'adolescence de leur enfant paraît pouvoir révéler les bouleversements existants, menant parfois à faire exploser l'organisation d'un couple, potentiellement déjà fragilisé par d'autres facteurs. Par ce questionnement sur leur positionnement, certains parents cherchent l'approbation de leur adolescent par rapport à leurs méthodes éducatives, et ce, dans un but de réassurance (13; 79).

Ces couples en souffrance deviennent perméables à la souffrance de leur enfant (79). De plus, ils peuvent être à une période de leur vie où ils font le bilan, bilan conjugal donc, mais aussi professionnel associé à l'éventuelle constatation d'un écart entre leurs rêves et leurs réalisations. Cela peut concerner de la même façon leur enfant, qui à cette période adolescente n'est plus celui qu'il était, tant et si bien que leurs espoirs et leurs attentes sont parfois contrariés. Donc, en miroir de la phase d'adolescence et des changements qu'elle peut entraîner, les parents entrent quelquefois dans une crise du milieu de vie, avec une réactivation possible de leur propre adolescence, devenant ainsi moins disponibles, en tout cas psychologiquement. Dans cette perspective, nous constatons que l'autorité familiale est diluée, comme le souligne David Le Breton, « la famille est devenue contractuelle », avec des décisions prises surtout par la négociation. Cela est parfois associé à une absence réelle ou symbolique des parents. D'une manière plus globale, il y a fréquemment une intrication entre les problèmes psychopathologiques de l'adolescent et le dysfonctionnement familial. (27).

En effet, après la phase de latence, des changements soudains s'opèrent. La puberté menace l'équilibre de la structure familiale (91). C'est toute la famille qui doit faire face au processus de séparation qui s'engage (26). Nous assistons alors à de grands mouvements émotionnels entre le jeune et ses parents. Face à ces bouleversements, certains parents auraient tendance à réagir en reproduisant eux-mêmes des comportements adolescents. Donc, si on la considère comme une crise, l'adolescence en est une individuelle mais aussi familiale. Les familles parfois dépassées, répondent à l'agir par l'agir, dans un mouvement où chaque réaction se fait en miroir de celle de l'autre. Ces problèmes sont bien souvent en lien

avec la réactivation de la propre adolescence des parents et des difficultés qu'ils ont rencontrées à cette époque (10).

3) L'école

La communication est donc souvent modifiée au sein de la famille. Mais cette dernière conserve tout de même le statut de refuge. Malgré cela, les parents gardent évidemment un rôle important à jouer actuellement. Il s'agit entre autres pour eux, d'opérer une médiation entre l'adolescent et l'école, afin de « faire accepter l'école par l'adolescent et pour protéger l'adolescent de l'école » (26).

L'image de l'école et son rôle se sont largement modifiés depuis les siècles derniers. D'abord, elle aurait perdu pour certains sa capacité à agir comme instance de légitimation culturelle, au profit de la culture des pairs et des médias qui font de l'adolescence l'une de leurs cibles principales. Ensuite, elle n'apparaît plus comme le premier endroit d'intégration et de la promotion sociale. Enfin, elle n'est plus considérée comme un lieu d'apprentissage du lien à l'autre. En effet, à l'image de la société où certains groupes « détiennent le pouvoir » pour définir les normes et les valeurs, une hiérarchie s'établit entre les pairs au sein de l'école. L'école peut ainsi devenir « une arène où chacun essaie de tirer son épingle du jeu » (29).

Au final, l'école est perçue comme une contrainte. Certains élèves disent la trouver « trop élitiste », réservée aux plus forts. Mais à côté de cela, elle reste considérée comme une valeur centrale de notre société. L'accent devrait donc davantage être mis sur l'enrichissement qu'elle peut apporter et, pour Philippe Jeammet, il serait intéressant de remettre en place certains rites afin qu'un code collectif puisse se mettre en place entre les élèves. L'auteur rappelle également l'importance de célébrer les premières fois symboliques, pour redonner une meilleure image à l'institution scolaire (79). Cela semble important actuellement, car la pression scolaire croissante telle que nous l'observons, liée à l'inquiétude pour l'avenir professionnel et social, peut peser lourd sur l'adolescent. Cela

risque de renforcer la valeur d'appel à des troubles d'allure scolaires. Cette pression associée à d'autres facteurs peut aussi faire émerger des troubles plus graves (72).

L'école a donc aussi un rôle à jouer, cette fois dans la prévention d'éventuels problèmes. Les différents acteurs doivent être attentifs et savoir alerter la famille en cas de signes inquiétants (113).

C La « post-adolescence »

Les changements au sein de la famille et de l'école peuvent être mis en lien avec la notion plutôt récente de post-adolescence. Comme nous allons le voir, la mouvance actuelle de notre société n'y est pas étrangère non plus.

Pour plusieurs sociologues, la société crée aujourd'hui par différents intermédiaires ce prolongement de l'adolescence. Différents termes peuvent alors se retrouver comme « adulescent » ou encore les « jeunes adultes ». L'une des causes vient du fait que le jeune est poussé vers l'excellence, par l'intermédiaire de longues études, mais cela empêche en parallèle l'accès à l'autonomie en générale, indispensable à ce passage à l'âge adulte tel qu'il est entendu aujourd'hui et normalement attendu par la société. Cela prive l'adolescent de son rôle d'acteur social (34).

De plus, il existe un décalage entre les fins, notamment proposées par le système scolaire, et les moyens légitimes de les réaliser. Les sociétés modernes ne donnent ni les moyens ni l'envie de cette prise de distance et d'autonomie. En effet, elles ont tendance à magnifier l'adolescence, laissant entendre qu'il n'y a pas de plaisir à grandir puis à exister en tant qu'adulte (64).

L'apparition de cette nouvelle période de la vie est également dépendante des nouveaux processus mis en œuvre pour les ambitions et les positions sociales. En effet, alors que le modèle de l'identification dominait au XIXe siècle, aujourd'hui, l'heure serait plutôt à une construction personnelle de la position sociale, indépendamment des modèles parentaux (64). Ceci constitue l'un des aspects positifs des modifications qui ont eu lieu au cours des dernières décennies.

Cette volonté grandissante de rendre l'enfant autonome apparaît très tôt, dès le collège, où l'élève doit par exemple commencer à savoir quel métier serait fait pour lui, et à côté de cela, on observe des adolescents qui ont du mal à effectuer la séparation psychique d'avec les parents. En effet, grandir et devenir autonome implique aussi de se séparer psychologiquement, mais pour certains cela reste difficile, comme nous l'avons vu, les espaces psychiques des parents et des adolescents étant quelquefois confondus. Ceci tient à l'un des paradoxes des sociétés occidentales qui veulent faire grandir trop vite les enfants, mais en les encourageant dans le même temps à rester le plus longtemps possible des adolescents. De cette manière, les jeunes entrent de plus en plus tôt dans l'adolescence pour n'en sortir que tardivement (2).

Divers travaux parlant de cet allongement du temps de l'adolescence évoquent comme facteurs l'absence de rites officiels rythmant un passage linéaire vers l'âge adulte. Il s'agirait d'un affaiblissement des points sociaux symboliques de transition vers la maturité et le changement de statut (nous avons vu en effet qu'actuellement les adolescents s'infligent des épreuves individuelles mais qui n'ont pas cette valeur symbolique de rite ni de passage concret à l'âge adulte). Par ailleurs, il est noté un accès plus important aux études supérieures, avec une augmentation de la durée des études ainsi qu'une difficulté majeure à trouver un premier emploi. Tout cela retarde donc le départ du domicile parental (la décohabitation), d'où un recul de l'installation en couple et de la parentalité. C'est cela qui constitue le moratoire social décrit par Erik Erikson et repris par de nombreux sociologues. Cette dépendance de l'adolescent vis-à-vis des parents est donc prolongée, participant à l'institution de rapports nouveaux entre eux (91).

Les différences sont effectivement marquées par rapport aux générations précédentes. Maintenant, les jeunes ne se voient plus imposer de normes autoritaires. Ils partagent à présent des références et des valeurs avec leurs parents. Dans les années 1960, ils étaient pressés de pouvoir accéder à leur indépendance, dans un besoin et une volonté de liberté par rapport à ce côté autoritaire qui existait dans les rapports entre générations. Ce n'est plus le cas à l'heure actuelle car les méthodes éducatives ont bien changées au cours des dernières décennies et sont plutôt de l'ordre du libéralisme et de la « non intervention » (11). L'éducation actuelle semble avoir été trop centrée, dans l'enfance, sur le bien être affectif, souvent au détriment des enjeux de la réalité et des valeurs morales. Cela n'aide pas

l'enfant à se constituer intérieurement. Les « adulescents », des jeunes entre 24 et 30 ans qui cherchent à devenir autonome psychologiquement, sont nés de cette éducation et de ces relations affectives qui maintiennent l'adolescent dans les gratifications primaires de l'enfance (2). Cela peut être représenté à travers le personnage de Blake dans *Last Days*. Ce dernier paraît plus âgé que les adolescents des autres films, il fait partie des adultes jeunes, qui comme nous l'avons vu, erre sans cesse dans une dépendance propre au monde maternel, bloqué dans son hétéronomie.

Il n'est pas nouveau qu'une certaine immaturité soit assignée à la jeunesse, seulement maintenant, elle n'est plus compensée par la société qui n'incite plus à grandir et rejoindre les « réalités de la vie » (2).

Il est intéressant de constater que certaines études montrent que beaucoup d'adolescents vivent relativement bien la phase de puberté et d'adolescence proprement dite. En revanche, la situation deviendrait plus délicate pour les 24-30 ans, car cette génération semble actuellement marquée par de nombreux questionnements. Ces jeunes ont parfois du mal à occuper leur vie psychique et identifient difficilement ce qu'ils éprouvent. Ce phénomène est en lien avec le réaménagement de la représentation de soi à la puberté. Certains adolescents apparaissent « à l'aise » face aux transformations et bouleversements en adoptant un comportement laissant supposer une certaine maturité, mais c'est en effet à la post-adolescence que tout se fragilise, l'individu manifestant une sorte de régression sur le plan social et affectif. Les post-adolescents ont quelques fois du mal à conjuguer passé, présent et avenir. Ils vivent d'instant en instant, dans un immédiat qui dure, agissant comme s'ils redoutaient d'inscrire leur existence dans la durée, jusqu'au moment où ils se poseront la question de la cohérence de ce qu'ils vivent. Il s'agit d'une « immaturité temporelle » qui prive parfois l'individu d'une projection dans l'avenir. Leur quotidien apparaît comme un long temps d'attente (2).

Ces jeunes restent dans une phase d'aménagement de leur personnalité et doivent consolider leur self afin de prendre confiance en eux pour s'autonomiser psychologiquement. C'est donc cette phase d'autonomisation mais surtout celle de la réalisation identitaire qui ont progressé. « L'identité serait devenue une question essentielle du développement humain mais particulièrement difficile à résoudre » (89; 2). Les sociétés occidentales

favorisent actuellement l'approbation d'autrui, d'où une baisse de l'activité exploratoire mais surtout une absence d'engagement. Les adolescents identifient sans doute moins clairement qu'autrefois leurs devoirs et la nécessité de cet engagement personnel, indispensable à cette construction d'identité (11).

D Les figures d'autorité

Actuellement, beaucoup d'adolescents se disent angoissés à l'idée de devenir adulte. Ils mettent bien souvent cela en lien avec un lot de responsabilités et de contraintes importantes. Les adultes qu'ils côtoient ne leur donnent visiblement pas envie de sortir de l'adolescence (76).

Dans le livre *Paranoid Park*, il est rapporté des propos d'Alex : « J'aimerais avoir plus confiance en les gens. En même temps pourquoi tenter le sort ? Ce n'est pas comme si les adultes agissaient toujours bien. Ils sont encore plus paumés que les ados. Nous au moins on sait à quel point on est bidon. » (99). Des paroles lourdes de sens qui ne sont pas explicitement exprimées dans le film mais c'est bien ce qui semble être mis en avant par le réalisateur dans la tétralogie, plus particulièrement avec *Elephant* et *Paranoid Park*. Il nous amène à réfléchir sur le fait que l'ensemble des adultes, que ce soit dans la famille, à l'école ou dans la société, a un rôle important et décisif à jouer dans l'éducation et l'accompagnement des adolescents. Cependant, les figures d'autorité qu'ils doivent incarner ne paraissent plus à la hauteur aujourd'hui. Bien sûr, nous nous référons toujours à ce que nous percevons dans les films et non à une éventuelle généralité.

1) L'autorité parentale

Comme nous l'avons vu, les parents sont soumis quelquefois à leurs propres difficultés au moment de l'adolescence de leur enfant. Mais comment expliquer que l'autorité soit autant en souffrance actuellement ? Il y a plusieurs raisons à ce phénomène.

L'absence de limites est un des éléments clé de l'éducation contemporaine et elle peut conduire à terme à un débordement de violence chez les jeunes et à des troubles de la relation parents/enfants. Gus Van Sant et d'autres réalisateurs contemporains que nous avons cités semblent dénoncer cette liberté comme pouvant être excessive. Si bien que sans encadrement correct, ce passage peut conduire à la prise de risque, au meurtre ou au suicide. L'absence de hiérarchie au sein des familles contemporaines illustre parfaitement cette métamorphose de l'autorité parentale. Les rôles ont été redistribués, et parfois inversés. Cette autorité peut être mise à mal en raison d'une faille narcissique chez les parents du fait d'un événement traumatique ancien. Ainsi, une certaine culpabilité peut survenir chez ces parents car il est difficile pour eux de devoir interdire des choses à leur enfant. Cela peut être contraire à « leur idéal d'amour ».

Dans une autre optique, nous assistons actuellement à une fragilisation de la fonction parentale par les pouvoirs publics, du fait de la réglementation sur l'autorité parentale qui a certes l'avantage d'encourager l'épanouissement de l'enfant, mais qui dans le même temps peut conduire à la « diabolisation » de l'autorité. Cette réglementation tend à « freiner » la liberté d'action des parents. Ainsi, ces derniers font de plus en plus attention à l'image qu'ils pourraient donner et ont tendance à éviter d'interdire pour ne pas risquer de faire preuve d'autoritarisme.

Enfin, nous devons évoquer la perte d'autorité liée à la postmodernité. Depuis une cinquantaine d'années, il semble que nous soyons passés d'un extrême à l'autre en matière d'autorité, c'est-à-dire de l'autoritarisme pur à un rejet de l'autorité. Il en résulte donc un déclin des figures d'autorité. D'un point de vue psychanalytique, la fonction paternelle pour Freud ou le « père symbolique » pour Lacan permet à l'enfant d'accéder à la loi en intériorisant l'interdit. Or, l'évolution de la famille a conduit au déclin de l'autorité paternelle et à la modification des rapports hommes/femmes d'où un changement de la place des sexes dans la parentalité (118). C'est toute la structure familiale qui a changé. Aujourd'hui on se sépare, on se « recompose », mais l'impact des différents événements sur l'adolescent est de moins en moins pris en compte, et s'il l'est, c'est pour effectuer de « la prévention secondaire », cela signifie limiter les conséquences de l'événement et non pas empêcher qu'il se produise. L'enfant doit s'adapter de la même manière que l'adulte. Cela reflète la « parentification » actuelle, qui désigne la position d'un enfant ou d'un adolescent mis

devant un choix qu'il n'a pas la capacité psychique d'assumer. L'adolescent devient ainsi un partenaire de l'adulte. La tendance est en effet à l'équilibre dans la relation parents/enfants qui dénote totalement avec le modèle traditionnel de la famille (3)

2) Dans les films

a) En famille

Ces différentes transformations dans l'autorité parentale sont bien représentées dans deux des long-métrages étudiés.

Tout d'abord dans *Paranoid Park*, la maman, en instance de divorce apparaît totalement démunie, quasiment inexistante dans l'éducation de son fils (effet accentué par les plans de dos et l'image floue). Elle le laisse sortir au centre commercial alors qu'on imagine aisément qu'elle peut se rendre compte qu'il ne va pas bien. Lorsqu'elle lui pose des questions, les réponses brèves et peu explicatives de l'adolescent lui suffisent, elle n'insiste pas. Il ne semble avoir aucun interdit, aucun soutien structurant. Puis, dans la scène où Alex discute avec son père, ce dernier lui parle d'égal à égal et reste centré sur sa situation personnelle, en ne se souciant guère d'une éventuelle souffrance de son fils par rapport aux événements (divorce des parents, annonce de son départ).

Mais c'est principalement dans *Elephant* que l'ensemble des figures d'autorité et leurs défaillances sont représentées. Le film montre une absence symbolique quasi-totale des adultes. Bien qu'ils soient présents physiquement dans le film, ils ne sont pas acteurs dans la vie des adolescents, ou alors de mauvais acteurs. Ils demeurent incapables de représenter un support d'identification pour les lycéens qui se retrouvent alors coincés dans une sorte d'auto-construction où ils sont seuls et démunis. Cela laisse paraître un autre aspect de la souffrance postmoderne, l'angoisse d'abandon et de solitude. La réalisation est telle que ces figures défaillantes, impuissantes ou négligentes, paraissent en partie responsables de ce qui arrive. Cela démontre surtout que ce sont ces mêmes figures qui peuvent jouer un rôle dans la prévention des passages à l'acte plus ou moins graves, en étant plus vigilantes, en écoutant l'adolescent, sans se contenter d'une simple sanction, et en lui parlant.

En voyant le début du film, nous pourrions être amenés à penser que c'est John qui sera l'auteur de la tuerie. En effet, il est à l'image même de l'inversement des rôles que l'on constate actuellement, de la parentification. C'est lui-même qui force son père ivre à stopper la voiture pour lui reprendre le volant. Il n'y a aucun cri, aucune crise. A la fin c'est encore John qui cherche son père et qui s'inquiète pour lui. Le père montre une autorité en déroute, il n'est pas capable de s'occuper de son fils, ou de le protéger, c'est son fils qui tient ce rôle. Cette perte de transmission peut placer l'adolescent face à un vide, si bien qu'il ne parvient plus à dépasser sa destructivité interne et peut répondre par des actes de violence. John pouvait donc avoir le profil de certains adolescents risquant de passer à l'acte.

b) A l'école

En plus de la palme d'or, *Elephant* a obtenu le prix de l'éducation nationale, car il nous permet de connaître et de comprendre certaines impasses que l'éducation connaît actuellement. L'arène est ici un labyrinthe dont les adolescents doivent s'échapper pour s'en sortir. Les figures d'autorité en lien avec l'école sont le proviseur et les professeurs de sport et de physique. Quels sont les messages transmis ? L'adaptation à l'ordre social est nécessaire (3). Un retard (John) entraîne une sanction pure et simple. Michelle doit s'habiller comme toutes les autres, sans discuter. La scène dans laquelle l'enseignante disparaît du cadre au milieu du dialogue démontre bien le non-sens de son discours. En effet, les difficultés de l'adolescente sont d'emblée évidentes pour le spectateur mais pas pour le professeur. A l'inverse, si quelqu'un est populaire, et en couple, comme Nathan, les adultes montrent plus de confiance, ils ne font pas de reproches, et laissent le choix (dans le film on demande simplement à Nathan et Carrie l'heure à laquelle ils ont prévu de revenir). La raison à cela peut être que ce modèle représente ce que la société attend d'un individu.

Les réactions et les réponses des adultes ne sont pas les bonnes, et c'est l'ensemble des méthodes éducatives en général qui peuvent être amenées à être discutées à travers le film. Nous pouvons évoquer une interview de l'acteur non professionnel de 18 ans, Elias McConnell, qui joue le rôle d'Elias dans le film *Elephant*, photographe à l'écran et dans la vie. Il s'est exprimé par rapport au film et au massacre du lycée de Columbine :

« Il n’y aurait probablement pas de crise si le lycée n’existait pas. Le film représente tout les stéréotypes de l’endroit. Pour moi, le lycée reflète une fausse idée du monde et crée des circonstances propices à l’explosion de certains. Bref le monde se porterait mieux si l’on se débarrassait de cette institution.» (18).

Ces propos très durs, voire provocateurs, reflètent tout de même bien ce que le réalisateur semble vouloir exposer en nous montrant effectivement ces circonstances propices à l’insécurité et à la fragilisation psychique d’Erik et Alex. Le lycée doit être un lieu d’apprentissage et d’échange mais certaines conjonctures peuvent rendre l’institution difficile à supporter pour un adolescent. En outre, si ces conditions sont associées à plusieurs défaillances du système éducatif et donc des figures d’autorité qui le représentent, cela peut conduire à une explosion de violence et à la tragédie.

Les membres de l’administration sont également visés dans le film. Nous les voyons lorsque John sort du bureau du proviseur. L’ambiance est « bon enfant » et contraste particulièrement avec le reste du film. Chacun parle de ce qu’il va apporter pour la soirée apparemment prévue, puis le mot « surprise » retenti hors-champs lorsqu’un membre de l’administration entre dans une pièce. Tout le monde sera effectivement surpris plus tard, mais d’une manière bien plus funeste. Tout cela accentue cet aspect d’un comportement inadapté de la part des adultes présents.

c) En société

La société possède également sa part de responsabilité dans le relâchement de l’autorité en général. Il existe un affaiblissement des limites propre aux sociétés actuelles, qui font en outre la promotion de l’individualisme, de la rentabilité et de l’immédiateté, contribuant sans doute à fragiliser le rôle des parents (118).

Dans *Paranoid Park*, la figure d’autorité qui représente la société peut être attribuée à l’inspecteur de police. Son rôle est mis en avant dans le livre dont est tiré le long-métrage. Il apparaît un peu dépassé dans le film. Il ne connaît pas du tout le nom du skate park, les jeunes se moquent de son nom après qu’il se soit présenté mais il ne réagit pas. Plus tard il

dira à Alex que ses parents sont divorcés aussi, cela apparaît hors contexte, comme une tentative avortée de se rapprocher de l'adolescent par une méthode plutôt désuète. Dans le livre en revanche, Alex dira à propos de la lettre qu'il écrit « je ne sais pas si je l'écrivais à l'inspecteur, à mes amis ou à Dieu... » (99). Il place donc symboliquement l'inspecteur avant ses amis, il le voit donc comme une figure adulte sur laquelle il peut s'appuyer, une figure de confiance, et peut-être même un père symbolique.

Au final, les films, par leurs représentations des figures absentes ou défaillantes, accentuent le phénomène par lequel l'adulte n'est plus l'exemple à suivre. L'absence de transmission, le règne de l'indifférence et la disparition du désir peuvent être des explications à cette nouvelle facette de l'adolescence (8).

E Prévention et prise en charge : les intervenants

Nous pouvons voir à travers l'interprétation des films, que les messages transmis n'ont pas un rôle de dénonciation, le but n'est pas de trouver un coupable aux problèmes d'adolescents mais bien d'alerter les adultes concernés, c'est-à-dire, les parents, les enseignants et autres professionnels de l'éducation, les diverses figures d'autorité de la société, ainsi que les psychiatres de l'enfant et de l'adolescent mais aussi de l'adulte.

Gus Van Sant apporte des pistes de réflexion sur les rôles à jouer de chacun, sur les éléments de gravité à rechercher et à repérer chez un adolescent en souffrance.

D'après un sondage (Ipsos santé, institut de sondage français/fondation Pfizer 2013), 83 p.100 des adolescents reconnaissent avoir besoin d'être accompagnés dans ce passage de leur vie. Par ailleurs, un autre constat s'impose lorsque nous les écoutons, ils veulent des modèles stables et cohérents, que les parents soient disponibles et qu'ils se focalisent moins sur les résultats scolaires et, nous l'avons vu, ils sont très critiques quant à ces différents rôles que doivent selon eux exercer les adultes. L'une des choses essentielles pour les adolescents semblent être la parole. Les parents doivent expliquer qui ils sont, ce qu'ils font

et pourquoi ils le font quand cela concerne leurs enfants. Les jeunes demandent aux adultes de dialoguer avec eux, sans crier ni mentir et surtout de ne pas leur demander de faire ce que eux-mêmes ne font pas. Les parents d'aujourd'hui devraient insister dans la transmission de la confiance en soi plutôt que dans le goût de l'effort et ils ne doivent pas oublier qu'ils sont des modèles identificatoires (74;77;25). Le dialogue avec l'adulte est ce qui manque dans le film *Elephant*.

Selon Philippe Jeammet, un adolescent en difficulté se voit offrir deux voies pour rétablir son équilibre psychique : activer sa créativité, ce qui est à risque chez un jeune fragile narcissiquement car cela peut conduire à une déception si l'adolescent ne se trouve pas à la hauteur, ou le repli sur soi. Ce repli est normal lorsqu'il n'a qu'une durée limitée. Cependant l'adulte devra être interpellé, lorsque l'adolescent s'enferme trop longtemps dans ce comportement de repli et qu'il s'isole de plus en plus socialement. Ce comportement peut être en lien avec une peur intense de l'avenir. Ainsi, le rôle de l'adulte face à un tel adolescent, quel que soit son domaine d'action, sera de le rassurer sur son avenir et le guider. Le travail de réparation narcissique, tant thérapeutique qu'éducatif est alors primordial (79; 98).

Un autre mode d'expression de la souffrance adolescente est représenté par le recours à l'agir. Certains psychiatres rappellent que chez des jeunes venant consulter, contraints ou non par un adulte, il y a de nombreux points communs dans les histoires personnelles comme par exemple des parents débordés ou absents, un décrochage scolaire, une consommation de toxique ou des actes de délinquance. Leurs comportements divers cachent bien souvent de véritables états dépressifs qu'il sera primordial de nommer et de prendre en charge. Ce qui est décisif lors d'une rencontre avec de tels adolescents réside dans la façon dont l'adulte, dont le psychiatre, va dialoguer avec lui. Il conviendra de s'impliquer dans la relation en évitant toute démagogie afin que la rencontre soit la plus authentique possible. Cela permet d'être en adéquation avec les grandes lignes de prises en charge telles que respecter l'idée de l'absence de pouvoir du thérapeute, et mettre l'accent sur la spontanéité et l'humilité (96).

En ce qui concerne la scolarité, certains événements de vie comme un déménagement, un parent malade ou l'impression d'être délaissé par rapport à un autre membre de la fratrie,

risquent d'entraîner un désinvestissement scolaire ou une incapacité à se concentrer sur les cours. Les enseignants doivent être attentifs à cela et alerter les parents en cas de besoin. La tâche ne sera pas aisée car les adolescents refusent souvent d'admettre qu'ils vont mal. Le travail qui incombe à l'éducation en général est de transmettre aux jeunes le savoir et le respect d'un cadre. Cependant, les enseignants seuls ne peuvent pas répondre à ses demandes, les parents doivent donc également se mobiliser dans ce sens (12).

Les parents de leur côté ont parfois du mal à se séparer de leur adolescent. Une hospitalisation en pédiatrie ou en psychiatrie sera parfois nécessaire pour une séparation d'avec sa famille, notamment ses parents, l'adolescent montrant parfois des symptômes en lien avec une problématique familiale. La prudence devra être la règle tant les dénominations que le psychiatre donnera à tel ou tel symptôme amené par l'adolescent pourra avoir un impact important chez un individu qui ne sait pas encore qui il est et qui est en train de construire son identité. Il faudra proposer une évaluation ne préjugant pas de la suite mais permettant de comprendre ce qui se passe chez l'adolescent et ce qui se joue au niveau familial pour ensuite proposer une orientation adaptée à la situation. Cette évaluation devra être d'une durée suffisante pour parvenir au mieux à distinguer ce qui est passager de ce qui est installé (72).

Le travail autour des films a permis de mettre en évidence certains éléments qui doivent interpellier les différents intervenants qui seront amenés à rencontrer un adolescent. Nous avons également évoqué le fait qu'une prise en charge précoce est nécessaire dans de nombreux cas et que des alertes avec informations préoccupantes doivent être faites au moindre doute. Les parents, les enseignants, les psychiatres ont un rôle important à jouer dans ce passage qu'est l'adolescence.

DISCUSSION

Le cinéma emploie bien souvent la caricature lorsqu'il traite de la psychiatrie, ce qui reflète globalement l'imaginaire de la société. D'une manière générale, l'image de l'institution psychiatrique à l'écran n'est pas glorieuse. De plus, les représentations spectaculaires sont habituellement privilégiées comme les crises ou les délires avec hallucinations pour lesquelles le réalisateur peut utiliser des effets filmiques tels que le spectateur a l'impression d'être dans la tête du malade ou d'avoir la sensation de vivre les choses comme lui. L'une des raisons à cela est que l'un des rôles du cinéma est, selon le genre, de faire oublier au spectateur sa réalité propre, de l'emmener dans un ailleurs pendant un instant et de faire naître en lui certaines émotions. En ce qui concerne la pathologie psychiatrique, le cinéma peut également être employé comme un outil d'enseignement. Certains films ont même été étiquetés selon les critères diagnostiques du DSM-IV (Manuel Diagnostique et Statistique de Troubles Mentaux) car ils sont considérés comme susceptibles d'éclairer les étudiants sur les pathologies et leurs contextes. Nous pouvons citer par exemple le film *Citizen Kane*, réalisé par Orson Welles en 1941, pour le trouble de personnalité narcissique (121).

Une autre part importante du cinéma est l'interprétation à laquelle se prêtent plus ou moins bien les différentes réalisations. Cela dépend du souhait du réalisateur et de sa conduite narrative. Les films, même ceux inspirés de faits réels, appartiennent au domaine de la fiction, et à travers elle, les traits sont parfois exagérés pour les rendre plus visibles. C'est ensuite au spectateur de s'en servir ou non pour ressentir et réfléchir, certains films s'y prêtant plus que d'autres. L'interprétation qui sera faite pourra faire surgir des réflexions et des questionnements chez la personne concernée.

Malgré tout, le cinéma reste un miroir des croyances et des représentations d'une époque, d'un lieu ou d'une culture. L'interprétation de la tétralogie de Gus Van Sant permet de grossir certains défauts d'une société et fait refléter l'image de l'une des facettes de l'adolescence contemporaine. D'une manière générale, l'adolescence peut être décrite au cinéma comme une expérience témoignant d'un passage, d'un parcours initiatique, et ce, quelque soit la période. Les films soulèvent alors des questions : En tant qu'adulte, que nous

renvoient ces films ? En tant que psychiatre, qu'est ce que ces représentations soulèvent et que peut-on en tirer ?

L'analyse des quatre films nous a permis de montrer que l'adolescence est un processus évoluant dans une pluralité de contextes eux-mêmes changeants. Même si notre propos s'est centré plus particulièrement sur le cinéma américain, les éléments exposés sont adaptés à la majorité des adolescents occidentaux. Ce choix d'approche nous a donc semblé légitime dans la mesure où l'adolescence a été exploitée dès les premières années de l'histoire du cinéma et que ce thème déchaîne encore actuellement les passions. C'est l'un des rares sujets à être autant traité aussi bien par le cinéma indépendant que par les productions aux budgets plus importants.

➤ Adolescence, psychiatrie et société dans la « tétralogie de la mort »

A l'inverse de ce qui a été dit avant, certains longs-métrages, dont ceux étudiés ici, ne mettent pas en scène des symptômes spectaculaires ou clairement décrits. Mais cela n'est pas propre au cinéma indépendant. En effet, plusieurs réalisations appartenant à cette catégorie indépendante affichent de façon évidente la maladie psychiatrique. Nous pouvons citer par exemple : *We need to talk about Kevin*, de Lynne Ramsay, mettant en avant les traits psychopathiques chez un adolescent et les questionnements de la mère sur sa responsabilité, et *Mommy*, de Xavier Dolan, qui évoque le TDAH (trouble de déficit d'attention avec ou sans hyperactivité) et le trouble de l'attachement en montrant les conséquences sociales et familiales que les symptômes peuvent occasionner. L'absence d'éléments explicites chez Gus Van Sant est donc bien un souhait du réalisateur lui-même.

En effet, bien que nous puissions décrire certaines pathologies psychiatriques à partir de ses films, elles n'y sont pas montrées de manière évidente. Les pathologies sont des hypothèses et les symptômes ne sont parfois que « suggérés ». C'est cela qui crée le lien fort souhaité par le réalisateur avec le spectateur. Certains des films de la tétralogie ne pourraient être au premier abord que des récits sans substance. C'est par une attention particulière que le spectateur pourra alors déceler les signes éventuellement inquiétants chez l'adolescent. De plus, cette réflexion permettra d'analyser les facteurs environnants, de

comprendre comment cela se passe vraiment dans la famille et à l'école et de ne pas s'en tenir à l'image première qui apparaît sur l'écran. A notre sens, c'est là tout l'intérêt de l'articulation de ces quatre films avec l'adolescence et la psychiatrie car un parallèle peut être établi entre fiction et réalité. De notre point de vue, cet « effort » d'attention est ce qui doit être fait par les adultes, et bien sûr par les psychiatres, qui sont amenés à rencontrer des adolescents en souffrance, dans la mesure où les symptômes réels sont parfois cachés, volontairement ou non, par le jeune. De plus, les signes les plus bruyants ne relèvent pas obligatoirement des cas les plus graves, et donc pour un adolescent, l'« écran » peut être trompeur. Gus Van Sant nous permet ainsi de discerner certaines nuances dans les présentations cliniques propres à cet âge. En effet, en ce qui le concerne, il ne donne pas d'informations sur les critères diagnostiques et ne nomme pas de pathologies dans les résumés des films ni même dans les descriptions, et pourtant, nous avons tenté de montrer que certains signes peuvent être décelés. Nous tenons donc à préciser de nouveau que les commentaires faits à partir des films que nous avons choisis d'étudier sont majoritairement le résultat d'une interprétation personnelle.

Cette étude de la « tétralogie de la mort » nous a permis également d'apporter certains éléments de compréhension pour différencier le normal et le pathologique à l'adolescence. A travers l'analyse des films, nous avons pu constater que deux d'entre eux nous orientent vers le « normal » et les deux autres vers le « pathologique ». Pour *Gerry*, nous avons interprété le récit comme une métaphore de l'histoire de l'adolescence dans ses approches socio-anthropologiques et psychanalytiques, avec in fine les épreuves de la séparation avec le monde de l'enfance surmontées avec succès et un passage vers l'âge adulte réussi. Puis, dans *Paranoid Park*, bien que nous ayons décrit l'état de stress post-traumatique auquel le film faisait écho, nous avons également abordé le fait que l'adolescent protagoniste du film avait finalement des assises narcissiques assez solides et un environnement social favorable qui lui ont permis de faire de l'événement (l'accident ayant coûté la mort à l'agent de sécurité) quelque chose de constructeur et positif dans l'élaboration de son identité. Nous avons aussi insisté sur les raisons pour lesquelles nous pouvions considérer l'acte initial (se mettre en danger en montant sur le train) comme non pathologique. A l'inverse, avec *Elephant* et *Last Days*, nous avons mis en avant des processus pathologiques chez les

personnages en s'appuyant sur ce que nous discernions comme symptômes et comme facteurs de risque.

Outre les pathologies psychiatriques, les films étudiés nous ont permis d'appréhender certaines théories socio-anthropologiques de façon plus concrète. En effet, certaines scènes des longs-métrages que nous avons décrites permettaient d'illustrer des notions théoriques abstraites et certains concepts. Nous avons insisté sur la crise d'adolescence, dans la mesure où il nous est important d'apporter certaines précisions quant à l'emploi de ce terme désormais acquis dans le langage courant.

➤ La place des adultes

Le processus adolescent doit mener à une autonomie au niveau de la pensée, des affects, dans la relation à autrui, dans les choix de vie et aussi dans les acquisitions matérielles. Tout cela correspondrait à l'âge adulte, c'est-à-dire ce que doit atteindre tout adolescent. Ces figures adultes sont pourtant vivement critiquées à travers les réalisations étudiées. Cela nous a amené à mettre en avant certains points permettant de comprendre les fonctionnements familiaux actuels. Une fois encore, le fait que les choses ne soient qu'insinuées dans les films a nécessité l'exploration de plusieurs aspects des nouveaux modèles d'éducation, notamment en ce qui concerne l'évolution de l'autorité qui s'est opérée en parallèle d'un remaniement des générations. Nous avons ainsi montré comment les films actuels sur l'adolescence mettent en scène des jeunes d'aujourd'hui enfermés dans leur moratoire psychique et social, et parfois dans un rôle qui ne devrait pas être le leur, par exemple lorsqu'ils s'inquiètent pour leurs parents ou prennent soin d'eux.

Tout cela nous a permis d'aborder dans notre dernière partie certains moyens de prévention nous paraissant susceptibles d'être mis en œuvre pour qu'un adolescent en souffrance, engagé ou non dans un processus morbide, puisse être repéré à temps. Pour ce faire, nous avons évoqué les rôles à jouer des différentes figures adultes en lien avec les adolescents. Les adultes doivent être acteurs de la vie des adolescents, doivent voir « l'éléphant au milieu du salon », être attentifs, dialoguer, expliquer, ne pas s'inquiéter seulement si le jeune paraît « en crise », imposer des limites, créer des rites, accepter le rôle

de modèle et poser un cadre. L'ensemble de ces moyens nous a été évoqué par la réflexion autour de la tétralogie.

« L'enfant se laisse vivre, l'adolescent attend de vivre, l'homme essaye de vivre et le vieillard de survivre. » Maurice Chapelain

Au final, la construction d'un individu se fait tout au long de la vie et il semblerait que les choses ne soient jamais simples. L'enfance est le moment où tout se joue mais l'individu est alors totalement dépendant. A l'adolescence, le jeune est devenu autonome dans plusieurs domaines mais l'évolution est si soudaine qu'il ne se reconnaît pas et se trouve alors démuné. Si bien qu'en l'absence de repères concrets pour le passage à l'âge adulte, l'âge « de tous les possibles » a tendance à se transformer en un ajournement permanent des véritables libertés. Enfin, à l'âge adulte, l'autonomie complète est normalement atteinte, mais l'essentiel est alors déjà joué sur le plan de la construction identitaire et le rôle à tenir est déjà défini. Comme le disait Donald Winnicott : « Chaque individu est engagé dans une expérience : celle de vivre dans un problème, celui d'exister » (120). Nous avons évoqué l'âge adulte de nombreuse fois tout au long de notre travail, mais que signifie exactement ce terme à l'heure actuelle ?

Dans tous les cas, nous pouvons dire que l'âge adulte n'est pas si simple à définir, ni à atteindre. Pour appuyer ce fait, nous pouvons citer le philosophe Henri Tavoillot, qui explique qu'autrefois être adulte signifiait porter un uniforme, mais qu'aujourd'hui il s'agit plutôt de porter des valeurs, chose plus compliquée et plus anxiogène. Pour cet auteur, nous tenons un rapport ambivalent avec l'âge adulte, avec d'un côté le sentiment de devoir l'atteindre, et de l'autre la sensation d'y être enfermé. Tout est encore une histoire de paradoxe. C'est bien ce qu'a pu nous inspirer les films à travers leurs analyses complètes. L'indépendance financière, morale et affective ne semble plus suffire. Pour ce philosophe qui a travaillé sur la signification actuelle des âges de la vie, être adulte aujourd'hui constitue un idéal de sagesse. Pour lui, cet idéal se définit en trois mots : l'expérience, la responsabilité et l'authenticité. Ainsi, dans cette perspective, personne ne semble pouvoir dire qu'il est devenu adulte car « une vie ne suffit pas à explorer ces trois exigences » (51). Ces propos mettent en avant notre questionnement quant à la définition actuelle de ce statut adulte.

Dans les quatre films de Gus Van Sant cet idéal semble loin d'être atteint pour les adultes qui y sont représentés. C'est peut-être aussi une manière pour le réalisateur de montrer que le statut de ces derniers est compliqué actuellement, car le rôle qu'ils ont à jouer est flou, comme les adultes le sont à l'écran. De plus, chaque destin est différent pour des histoires semblables. Dans *Elephant*, tous les adolescents pourraient être les tueurs, cela montre que nous ne devons pas faire de généralités à partir des films comme nous ne devons pas en faire à l'adolescence, et donc, ces généralités ne doivent pas non plus toucher les adultes. Encore une fois, les figures d'autorité sont vivement critiquées à travers certains des films mais ces descriptions ont été faites pour aborder ensuite des moyens de prévention en émettant certaines pistes de réflexion, et non pas pour apporter un quelconque jugement.

Enfin, malgré l'impression première d'une vision inquiétante de l'adolescence, notons que notre étude n'est pas épidémiologique et que la grande majorité des adolescents ne sont pas en souffrance. Les éléments apportés relèvent d'une interprétation personnelle et reflètent ce qui est présenté dans les films. Pour être intéressant par rapport à la pratique psychiatrique, notre propos se devait d'apporter des faits sur l'adolescence en général mais aussi sur les aspects pathologiques de cette tranche d'âge et les facteurs de risque associés. Cela nous a permis d'alerter tout adulte en montrant que certains jeunes peuvent en arriver à commettre l'irréparable (meurtre ou suicide) sans que personne n'ait rien vu alors que d'autres s'en sortent bien malgré les apparences qui pouvaient être préoccupantes au premier abord.

CONCLUSIONS

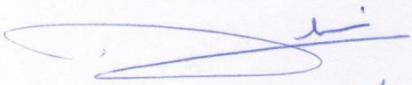
Aussi loin que remonte le début de son histoire, le cinéma a toujours représenté l'adolescence selon plusieurs perspectives. Un parallèle peut être établi entre la représentation dans le domaine de la fiction et l'évolution du concept d'adolescence au cours de l'histoire. L'adolescence a d'abord été présentée en miroir de la vision sociétale ; puis, peu à peu, les cinéastes et les producteurs ont pris conscience du potentiel commercial de cette population, désirant conserver ce public précieux ; ainsi deux voies se sont différenciées pour traiter du thème de l'adolescence : d'une part, les « teen movies », comme ils sont nommés à l'heure actuelle, emploient l'humour comme mode de communication ; d'autre part, les films dits indépendants se centrent sur le sujet de manière plus sérieuse et peuvent faire appel à la critique du spectateur.

Nous nous sommes ainsi intéressée dans ce travail à un réalisateur américain, Gus Van Sant, pour qui l'adolescence est l'un des sujets de prédilection, notamment dans la « tétralogie de la mort » qui constitue une des références du cinéma indépendant. Les quatre films en question (*Gerry*, *Elephant*, *Last Days*, *Paranoid Park*) évoquent des adolescents confrontés à la mort de différentes manières. Les structures narratives y sont complexes et se prêtent ainsi à la réflexion et à l'interprétation du spectateur. Nous avons choisi d'étudier ces films car ils nous semblaient faire écho à plusieurs approches constituant une vue d'ensemble intéressante pour la pratique en psychiatrie de l'adolescent et de l'adulte jeune. De plus, ils représentent bien l'un des faits essentiels en ce qui concerne l'adolescence aujourd'hui, à savoir son prolongement dans le temps, renvoyant à la perte actuelle des repères permettant de distinguer clairement adolescence et âge adulte. En effet, à travers l'interprétation que nous avons faite, nous avons montré comment le cinéma peut être un outil de communication et d'explication. En effet, nous abordons dans notre propos plusieurs théories sociologiques, anthropologiques et psychanalytiques que nous

avons illustrées à l'aide des longs-métrages. Ce mode d'approche de l'adolescence et de la psychiatrie à travers une réflexion autour des scènes de films nous a permis d'aborder certaines pathologies psychiatriques de l'adolescent. De notre point de vue, les symptômes ne sont que « suggérés » à l'écran, ce qui a nécessité de considérer avec attention les nuances des présentations cliniques. De plus, nous avons pu apporter quelques précisions quant à la distinction entre le normal et le pathologique dans cette population, ce qui est l'un des défis majeurs des prises en charge. Par ailleurs, nous avons pu insister sur la nécessité d'une approche globale tenant compte de l'environnement familial et social de l'adolescent. Enfin, nous avons répondu à la critique de l'autorité faite dans les films étudiés ; nous évoquons des solutions apportées par certains auteurs concernant les conduites à tenir des adultes ayant à intervenir à un moment ou à un autre de la vie d'un adolescent en souffrance ; cette approche peut donc intéresser aussi bien les parents et les enseignants que les psychiatres.

L'ensemble de notre réflexion soulève la question de ce qu'est véritablement l'âge adulte de nos jours et invite le psychiatre à la prudence lors de la prise en charge de jeunes adultes pour lesquels la problématique adolescente est encore potentiellement en jeu.

Le Président du jury,

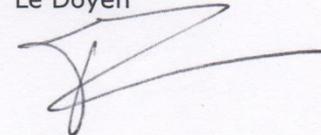


J. B. BONVIN

Vu et permis d'imprimer

Dijon, le 1^{er} SEPTEMBRE 2016

Le Doyen



Pr. F. HUET

FILMOGRAPHIE

Gus Van Sant (filmographie complète des longs-métrages)

Mala noche, 1985.

Drugstore cowboy, 1989.

My own private Idaho, 1991.

Even cowgirls get the blues, 1993.

Prête à tout, 1995.

Will Hunting, 1997.

Psycho, 1998.

A la rencontre de Forrester, 2000.

Gerry, 2002.

Elephant, 2003.

Last Days, 2005.

Paranoid park, 2007.

Harvey Milk, 2008.

Restless, 2011.

Promised land, 2012.

Nos souvenirs, 2015.

Autres films cités

L'arroseur arrosé, réalisation Louis Lumière, 1895.

Phantom (Le fantôme), réalisation Friedrich Wilhelm Murnau, 1922.

Zéro de conduite, réalisation Jean Vigo, 1933.

Les quatre cents coups, réalisation François Truffaut, 1959.

L'équipée sauvage, réalisation László Benedek, 1953.

Graine de violence, réalisation Richard Brooks, 1955.

La fureur de vivre, réalisation Nicholas Ray, 1955.

American Graffiti, réalisation Georges Lucas, 1973.

American College, réalisation John Landis, 1977.

Breakfast Club, réalisation John Hughes, 1985.

La folle journée de Ferris Bueller, réalisation John Hughes, 1986.

Risky Business, réalisation Paul Brickman, 1984.

Grease, réalisation Randal Kleiser, 1978.

Carrie au bal du diable, réalisation Brian De Palma, 1976.

Retour vers le futur, réalisation Robert Zemeckis, 1985.

Halloween, réalisation John Carpenter, 1978.

Vendredi 13, réalisation Sean S. Cunningham, 1980.

Scream, réalisation Wes Craven, 1996.

American Pie, réalisation Paul et Chris Weitz, 1999.

Spiderman, réalisation Sam Raimi, 2002.

Divergente, réalisation Neil Burger, 2014.

Hunger Games, réalisation Gary Ross, 2012.

Thirteen, réalisation Catherine Hardwicke, 2003.

Ken Park, réalisation Larry Clark, 2003.

J'ai tué ma mère, réalisation Xavier Dolan, 2009.

Spring Breakers, réalisation Harmony Korine, 2012.

We need to talk about Kevin, réalisation Lynne Ramsay, 2011.

Mommy, réalisation Xavier Dolan, 2014.

BIBLIOGRAPHIE

1. American Psychiatric Association. DSM-5 - Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 5e édition. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson, 2015.
2. Anatrella T. Les « adolescents ». Études. 2003;Tome 399(7):37-47.
3. Arènes J. Enfants et adolescents : la douleur du vide. Études. 2004;Tome 400(4):499-508.
4. Ariès P. L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime. Paris: Points; 2014.
5. Arnoldy E. Les écarts de Gus Van Sant. Décadrages Cinéma, à travers champs.2011;(19):10-20.
6. Atarhouch, N. Évaluation des traits caractéristiques de la psychopathie chez les adolescents délinquants. L'Encéphale.2004;30(4):369-75.
7. Audéoud C. La conception de la famille à travers le droit pénal des mineurs au XIXe siècle. Droit et cultures. Revue internationale interdisciplinaire 66 (2013): 179-201.
8. Badal-Leguill C. Adolescents dans l'œil du cyclone. Études. 1 juin 2004;Tome 400(6):753-63.
9. Ball J. Les rites de passage dans les sociétés traditionnelles [Internet]. Le Laboratoire de la Gouvernance. 2015 [cité 4 juill 2016]. Disponible sur: <http://www.lagouvernance.fr/les-jeunes-et-les-rites-de-passage-dans-les-societe-traditionnelles/>
10. Bantman P. Approche familiale de la violence à l'adolescence. Enfances & Psy. 1 mars 2010;(45):71-81.
11. Bariaud F, Dumora B. Les adolescents dans la société d'aujourd'hui. L'orientation scolaire et professionnelle. 15 juin 2004;(33/2):191-204.
12. Bedin V. Qu'est-ce-que l'adolescence ? Auxerre: Editions Sciences Humaines; 2009. 255 p.
13. Benhaïm-Becht M. Parents d'adolescents : du parental au conjugal. Dialogue. 31 déc 2012;(198):45-56.
14. Benslama F. Psychopathologie de l'errance dans ses rapports avec la culture contemporaine. Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique. mars 2005;163(2):132-7.
15. Berger M. Oedipe civilisateur menacé. Filigrane: Écoutes psychothérapeutiques. 2010;19(1):49.

16. Birraux A., Didier L. L'énigme du suicide à l'adolescence. Paris: Editions Albin Michel, 2012.340p.
17. Blatier C, Rousseau A, et al. Les troubles du comportement à l'adolescence. Grenoble France: Presses Universitaires de Grenoble; 2007. 164 p.
18. Bonnard Olivier. « "Elephant" de Gus Van Sant ». TéléCinéObs.2003;(2033):4-6.
19. Botbol M, Barrère Y, Speranza M. Psychoses à l'adolescence. EMC-Psychiatrie.2005;2(3):195-206.
20. Bouquet S, Lalanne J-M. Gus van Sant. Paris: Cahiers du cinéma; 2009. 204 p.
21. Bourcet S. Psychose aiguë, schizophrénie débutante et adolescence. Adolescence. 2005; 52(2):225-39.
22. Boutang A. « Jeunes, je vous ai compris » : stratégies de ciblage dans les teen movies, des années 1950 à aujourd'hui. Le Temps des médias. 18 déc 2013;(21):82-103.
23. Bozon M. Des rites de passage aux « premières fois ». Une expérimentation sans fins. Agora débats/jeunesses. 2002;28(1):22-33.
24. Braconnier A., Jeammet P., Gutton P., et al. Affliction. GREUPP; 2014. 199 p.
25. Braconnier A, Chartier J-P, Gutton P, et al. L'adolescence aujourd'hui. Ramonville-Saint-Agne (Haute-Garonne): Erès; 2005. 118 p.
26. Braconnier A, Chiland C, Choquet M. Les parents aujourd'hui. Paris: Editions Masson; 2003. 89 p.
27. Breton (Le) D. La scène adolescente : les signes d'identité. Adolescence.2005; 53(3):587-602.
28. Breton (Le) D. Rites de virilité à l'adolescence. Paris; Bruxelles: Editions Fabert; 2016. 54 p.
29. Breton (Le) D. Sur les massacres scolaires. Le Débat. 28 sept 2011;(166):160-73.
30. Bursztejn C. Les troubles des conduites: abord nosologique et épistémologique. Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. déc 2007;55(8):443-9.
31. Cahn R. Subjectalité et subjectivation. Adolescence. 1 nov 2004; 50(4):755-66.
32. Chagnon J-Y. 45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique. Dunod; 2012. 465 p.
33. Chasseguet-Smirgel J. La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi. Paris; Montréal: Editions L'Harmattan; 2000. 224 p.
34. Chraïbi S. La fin de l'adolescence pour un état adulte : mythe ou réalité ? Pratiques Psychologiques. sept 2006;12(3):297-303.

35. Chudzik L. Analyse de six controverses autour du diagnostic de trouble des conduites. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. juin 2010;58(4):195-200.
36. Cicéron. *De la vieillesse : Caton l'Ancien (44)*. Paris: Belles Lettres; 2003.
37. Ciné-club : *Elephant de Gus van Sant* [Internet]. [cité 20 avr 2016]. Disponible sur: <https://www.cineclubdecaen.com/realisat/vasant/elephant.htm>
38. Ciné-club : *Gerry de Gus van Sant* [Internet]. [cité 20 avr 2016]. Disponible sur: <https://www.cineclubdecaen.com/realisat/vasant/gerry.htm>
39. Ciné-club : *Last days de Gus van Sant* [Internet]. [cité 25 avr 2016]. Disponible sur: <https://www.cineclubdecaen.com/realisat/vasant/lastdays.htm>
40. Ciné-club : *Les drames de l'adolescence au cinéma* [Internet]. [cité 28 avr 2016]. Disponible sur: <http://www.cineclubdecaen.com/analyse/dramedeldollescence.htm>
41. Ciné-club : *Paranoid park de Gus Van Sant* [Internet]. [cité 22 avr 2016]. Disponible sur: <http://www.cineclubdecaen.com/realisat/vasant/paranoidpark.htm>
42. Cohen-Scali V, Guichard J. L'identité : perspectives développementales. L'orientation scolaire et professionnelle. 15 sept 2008;(37/3):321-45.
43. Collectif. *Larousse Médical*. édition 2006. LAROUSSE; 2006. 1219 p.
44. *Columbine shooter Eric Harris' Journals and Writing* [Internet]. [cité 2 juin 2016]. Disponible sur: <http://www.acolumbinesite.com/eric/writing/journal/journal.html>
45. Courty B. *Adolescence film d'horreur*. *Adolescence*. 1 sept 2004;no 49(3):629-39.
46. Cui C-H. *Esquisse d'une théorie sociologique de l'adolescence*. *Revue européenne des sciences sociales European Journal of Social Sciences*. 15 déc 2011;(2):71-92.
47. D'Allondans TG. *Rites de passage, rites d'initiation: lecture d'Arnold van Gennep*. Presses Université Laval; 2002. 152 p.
48. D. Le Breton. *Une brève histoire de l'adolescence*. Paris: Editions Jean-Claude Béhar; 2013. 138 p.
49. Debesse M. *L'Adolescence*. 19^e éd. Presses universitaires de France; 1993. 127 p.
50. Debesse M. *L'adolescence est-elle une crise ?* *Enfance*. 1958;11(4):287-302.
51. Deschavanne E, Tavoillot P-H. *Philosophie des âges de la vie : Pourquoi grandir ? Pourquoi vieillir ?* Paris: Grasset & Fasquelle; 2007. 540 p.
52. Druzhinenko-Silhan D. *Autre chose que l'Œdipe ?* *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. oct 2013;61(7-8):441-7.
53. Dubreucq E. *Une éducation républicaine*. Vrin; 2004. 246 p.

54. Duparc F. Les conduites à risque au regard de la psychanalyse. *Le Journal des psychologues*. 2011;(251):58-61.
55. Durn R, Harris E, Klebold D, Seung-Yu C., et al. *La logique du massacre : Derniers écrits des tueurs de masse*. Paris: Inculte éditions; 2010. 246 p.
56. Duszynski F, Lastens E., et al. *Vertigo*, N° 45 été 2013 : L'empire de l'adolescence : + Larry Clark. Fécamp: Nouvelles Editions Lignes; 2013. 110 p.
57. Ehrenberg A. *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris: Odile Jacob; 2000. 414 p.
58. Emmanuelli M. *L'adolescence*. 2e édition. Paris: Presses Universitaires de France - PUF; 2011. 128 p.
59. Erikson E. *Adolescence et crise : la quête de l'identité*. Paris: Flammarion; 1993. 348 p.
60. Ernaux A. *Les années*. Editions Gallimard; 2011. 153 p.
61. Fournier M. La naissance de l'adolescence. *Sciences Humaines*. nov 2000;(110).
62. Galland O. L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques. *Sociologie et sociétés*. 1996;28(1):37.
63. Galland O. *Les jeunes*. 7e édition. Paris: La Découverte; 2009. 128 p.
64. Galland O. Un nouvel âge de la vie. *Revue Française de Sociologie*. oct 1990;31(4):529.
65. Gendreau J. *L'adolescence et ses rites de passage*. Rennes France: PU Rennes; 1999. 109 p.
66. Guillaumin J. Besoin de traumatisme à l'adolescence. *Ruptures*. 1985;Tome 3(1).
67. Gus Van Sant. *Paranoid Park*. 2007. Film.
68. Gutton P. *Le pubertaire*. 2e édition. Paris: PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - PUF; 2013. 324 p.
69. Hall GS (Granville S. *Adolescence : its psychology and its relations to physiology, anthropology, sociology, sex, crime, religion and education*. New York : D. Appleton and Company; 1904.626 p.
70. Herlant K, Caron R, Beaune D. Quand l'adolescent se heurte au mur du temps. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. mai 2008;56(3):127-34.
71. Houssier F. S. G. Hall (1844-1924) : un pionnier dans la découverte de l'adolescence. ses liens avec les premiers psychanalystes de l'adolescent. *La psychiatrie de l'enfant*. 1 sept 2003;46(2):655-68.
72. Huerre Patrice. La « crise » de l'adolescence. actualité et dossier en santé publique. 1995;(10):32-33.

73. Huerre P. L'histoire de l'adolescence : rôles et fonctions d'un artifice. *Journal français de psychiatrie*. 1 déc 2001;14(3):6-8.
74. Huerre P, Pagan-Reymond M, Reymond J-M. L'adolescence n'existe pas. Une histoire de la jeunesse. Nouv. éd. Paris: Editions Odile Jacob; 2002. 304 p.
75. Institut national de la santé et de la recherche médicale (2005). Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent. Expertise collective. Paris: INSERM,;2005.
76. Jeammet P, Cyrulnik B, Eliacheff C, Pommereau X, Clerget S. Adolescents d'aujourd'hui: ils vont bien, merci. Montrouge: Bayard; 2015. 177 p.
77. Jeammet P. Actualité du trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. 2007;55(8):469-72.
78. Jeammet P. Dynamique de l'adolescence. *EMC - Pédopsychiatrie* 1994:1-0 [Article 37-213-A-20].
79. Jeammet P. GRANDIR EN TEMPS DE CRISE. Montrouge: Bayard Culture; 2014. 158 p.
80. Journot M-T. Le vocabulaire du cinéma - 4e édition. 4e édition. Armand Colin; 2015.160 p.
81. Kate F. La délinquance juvénile, étude psychanalytique, théorie, observations, traitements.PUF; 1951.
82. Kestemberg E. L'Adolescence à vif. Paris: Presses Universitaires de France - PUF; 1999. 280 p.
83. Kirk SA, Hsieh DK. Diagnostic Consistency in Assessing Conduct Disorder: An Experiment on the Effect of Social Context. *American Journal of Orthopsychiatry*. 2004;74(1):43-55.
84. Knoll, James L. Mass Murder : Causes, Classification, and Prevention. *Psychiatric Clinics of North America*.2012.35(4);757-80.
85. Krichane S. Elephant ou les jeux vidéo en trompe-l'œil. *Décadrages Cinéma, à travers champs*. 10 oct 2011;(19):70-84.
86. Lachance J, Breton DL. Socio-anthropologie de l'adolescence : Lecture de David Le Breton. Québec: Presses Université Laval; 2012. 105 p.
87. Laguarda A. Elephant : misère de l'adolescence dans une modernité en crise. *Décadrages Cinéma, à travers champs*. 10 oct 2011;(19):21-9.
88. Langman PF. Why Kids Kill: Inside the Minds of School Shooters. 1^{re} éd. New York: Palgrave Macmillan; 2010. 256 p.
89. Lannegrand-Willems L. La question de la construction identitaire à l'adolescence à deux paliers de l'orientation : la troisième et la terminale. L'orientation scolaire et professionnelle.2008;37(4):527-44.

90. Le Breton D. Adolescence et conduites à risque. Fabert; 2015. 57 p.
91. Lebrun C. Le corps familial au risque du pubertaire. Dialogue. 31 déc 2012;(198):69-80.
92. Levin J, Madfis E. Mass Murder at School and Cumulative Strain A Sequential Model. American Behavioral Scientist. 2009;52(9):1227-45.
93. Marcelli D, Braconnier A. Adolescence et psychopathologie 8e. 8e édition. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson; 2013. 688 p.
94. Marchand F. Violences à l'école ou violence de l'école ? Le Journal des Psychologues. 1996;(136):15-8.
95. Mariage A. Stratégies de coping et dimensions de la personnalité : étude dans un atelier de couture. Le travail humain. 2001;64(1):45-59.
96. Marteaux A. « Soi est un autre » : construction et déconstruction identitaires à l'adolescence. Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux. 2008;(40):183-98.
97. Marty F. L'adolescence dans l'histoire de la psychanalyse. L'Évolution Psychiatrique. 2006;71(2):247-58.
98. Mazet P, Rachidi L. Quelle est la place des troubles du narcissisme et de l'estime de soi dans les troubles des conduites de l'enfant et de l'adolescent ? Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. juin 2010;58(4):248-55.
99. Nelson B, Bismuth D. Paranoid Park. Paris: Hachette Littératures; 2007. 214 p.
100. Olliac B. Spécificités du psychotraumatisme chez l'enfant et l'adolescent. Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. 2012;60(5):307-14.
101. Organisation Mondiale de la Santé. Classification internationale des troubles mentaux et des troubles du comportement. CIM10/ICD10. Genève: OMS; 1993.
102. Orléan M, Bouquet S, Boni S, Schefer B, Thorel B. Gus Van Sant : Icônes. Paris : Arles: Actes Sud Editions; 2016. 204 p.
103. Perret A. L'adolescence comme « moment limite ». Entre rupture et continuité. Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence. juill 2013;61(4):219-23.
104. Perrot M. Dans le Paris de la Belle Époque, les « Apaches », premières bandes de jeunes. La lettre de l'enfance et de l'adolescence. 24 mai 2007;(67):71-8.
105. Philippe Jeammet., Cyrulnik B, Eliacheff C, Pommereau X, Clerget S. Adolescents d'aujourd'hui: ils vont bien, merci. Montrouge: Bayard; 2015.
106. Pinçon M, Pinçon-Charlot M. Ehrenberg Alain, La fatigue d'être soi. Dépression et société. Revue française de sociologie. 1999;40(4):778-80.

107. Rechtman R. Le miroir social des souffrances adolescentes : entre maladie du symbolique et aveu généralisé. *L'Évolution Psychiatrique*. 2004;69(1):129-39.
108. Roche A. Les jeunesses au prisme de la sociologie. État des lieux. *Siècles Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »*. 2006;(24):9-23.
109. Rotman P. *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*. Paris: Seuil; 2008. 158 p.
110. Rousseau J-J. *Emile ou de l'éducation*. Paris: Editions Flammarion; 2009. 841 p.
111. Seidowsky E, Deniau E, Brunelle J, Cohen D. Une prévention des passages à l'acte hétéro-agressifs graves en milieu scolaire est-elle possible ? Étude de la littérature sur les tueries scolaires et discussion de deux observations cliniques. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*. nov 2011;59(7):420-7.
112. Shary T. *Generation Multiplex*. University of Texas Press; 2002. 352 p.
113. Steinkoler, Manya. « Tueries en milieu scolaire ». *Savoirs et clinique* 20 (2016): 53-63.
114. Taborda-Simões M da C. L'adolescence : une transition, une crise ou un changement ? *Bulletin de psychologie*. 1 mai 2005;Numéro 479(5):521-34.
115. Tarquinio C, Montel S. *Les psychotraumatismes - Histoire, concepts et applications*. Paris: Dunod; 2014. 240 p.
116. Thiercé A. *Histoire de l'adolescence, 1850-1914*. Paris: Belin; 2000. 329 p.
117. Valette-Cagnac E. Etre enfant à Rome. *Terrain Revue d'ethnologie de l'Europe*. 1 mars 2003;(40):49-64.
118. Vesely N. L'autorité en souffrance : les difficultés d'exercice de l'autorité parentale. *Dialogue*. 31 déc 2012;(198):101-10.
119. Wakefield JC, Pottick KJ, Kirk SA. Should the DSM-IV diagnostic criteria for conduct disorder consider social context? *Am J Psychiatry*. mars 2002;159(3):380-6.
120. Winnicott D. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris: Payot; 1989. 464 p.
121. Zarifian É. La psychiatrie et le cinéma, une image en miroir. *Les Tribunes de la santé*. 2006; 11(2):39-45.

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	17
PARTIE 1 : AU CINEMA.....	20
A La « tétralogie de la mort ».....	20
1) Le réalisateur.....	20
2) 4 films	21
a) <i>Gerry</i>	22
b) <i>Elephant</i>	25
c) <i>Last days</i>	29
d) <i>Paranoid Park</i>	30
3) Au-delà de la description.....	34
B Evolution de la représentation adolescente au cinéma.....	36
1) En fonction des époques.....	36
2) Actuellement : errance et « no limit ».....	41
PARTIE 2 : ADOLESCENCE, MODELES THEORIQUES ET PSYCHOPATHOLOGIE.....	44
A Adolescence.....	44
1) Définitions.....	44
a) Quelques définitions actuelles.....	44
b) Evolution de la terminologie	45
2) Histoire.....	46
a) Naissance et évolution du concept.....	46
b) L'année 1968 et sa suite.....	51
3) Approche sociologique.....	52
a) Introduction à la sociologie de l'adolescence.....	52
b) Historique.....	53
c) Le processus complexe stratégie/intégration.....	54
d) Lien psycho-social : la crise.....	57
(i) Généralités.....	57
(ii) Modèles théoriques.....	58

(iii) Remise en question.....	61
(iv) La crise est-elle représentée dans les films ?.....	63
4) Socio-anthropologie.....	64
a) Les rites de passages à l'adolescence.....	64
b) Quels sont les rites d'aujourd'hui ?.....	66
c) Les conduites à risque au regard de l'anthropologie.....	68
d) Dans les films	70
C Pathologies psychiatriques et mécanismes psychopathologiques.....	73
1) Elephant.....	73
a) Histoires des tueries.....	73
b) Existe-t-il un type d'adolescent meurtrier ?.....	74
c) La théorie du stress accumulé.....	76
(i) Stress ou tension chronique.....	77
(ii) Tension non maîtrisée/stress non contrôlé.....	77
(iii) Stress aigu.....	78
(iv) L'étape de planification.....	78
(v) Tuerie.....	79
(vi) Prévention.....	79
d) Le lien avec la pathologie psychiatrique.....	80
(iii) Alex et Eric (<i>Elephant</i>)/Eric et Dylan.....	81
(iv) Trouble des conduites et psychopathie.....	82
2) Last Days : « Dépression et société », psychoses et conduites suicidaires	88
a) Psychoses à l'adolescence.....	88
b) Le suicide.....	93
c) « La fatigue d'être soi ».....	95
3) Psychotraumatisme et Paranoid Park	98
a) Définition et historique du traumatisme psychique.....	98
b) Trouble psychique et réaction immédiate	99
c) Clinique du stress post-traumatique.....	100
d) Facteurs de vulnérabilité.....	100
e) Origine de l'état de stress post-traumatique.....	101
f) Les suites du traumatisme.....	102

g) Approche psychodynamique	103
4) L'adolescence au regard de la psychanalyse.....	104
a) Historique.....	104
b) La subjectivation et le second processus séparation/individuation.....	105
(i) Les conditions de la subjectivation.....	105
(ii) Objet de la subjectivation.....	106
(iii) L'échec de la subjectivation et ses conséquences.....	107
c) Destins des instances psychiques à l'adolescence.....	108
d) Les mécanismes de défense.....	109
5) Gerry.....	110
 PARTIE 3 : L'ADOLESCENT D'AUJOURD'HUI	 114
A Le normal et le pathologique.....	114
1) Notions générales.....	114
2) La crise.....	116
3) De l'acte de passage au passage à l'acte.....	117
4) La morosité.....	118
5) Dans les films.....	119
B L'adolescent et ses contextes actuels.....	120
1) L'adolescent comme représentant des dysfonctionnements sociaux.....	120
2) A « adolescents d'aujourd'hui », parents d'aujourd'hui : une histoire de famille, une histoire de miroirs.....	122
3) L'école.....	124
C La post-adolescence.....	125
D Les figures d'autorité.....	128
1) L'autorité parentale.....	128
2) Dans les films.....	130
a) En famille.....	130
b) A l'école.....	131
c) En société.....	132
E Prévention et prise en charge : les intervenants.....	133

DISCUSSION.....	136
CONCLUSIONS.....	142
FILMOGRAPHIE.....	144
BIBLIOGRAPHIE.....	146
TABLE DES MATIÈRES.....	153
ANNEXES.....	157

ANNEXES

Annexe 1

Critères du Trouble des conduites (DSM 5)

A. Ensemble de conduites, répétitives et persistantes, dans lequel sont bafoués les droits fondamentaux d'autrui ou les normes et règles sociales correspondant à l'âge du sujet, comme en témoigne la présence de trois des critères suivants (ou plus) au cours des 12 derniers mois, et d'au moins un de ces critères au cours des derniers mois:

Agressions envers les personnes ou des animaux:

- (1) brutalise, menace ou intimide souvent d'autres personnes
- (2) commence souvent les bagarres
- (3) a utilisé une arme pouvant blesser sérieusement autrui (p. ex., un bâton, une brique, une bouteille cassée, un couteau, une arme à feu)
- (4) a fait preuve de cruauté physique envers des personnes
- (5) a fait preuve de cruauté physique envers des animaux
- (6) a commis un vol en affrontant la victime (p. ex., agression, vol de sac à main, extorsion d'argent, vol à main armée)
- (7) a contraint quelqu'un à avoir des relations sexuelles.

Destruction de biens matériels:

- (8) a délibérément mis le feu avec l'intention de provoquer des dégâts importants
- (9) a délibérément détruit le bien d'autrui (autrement qu'en y mettant le feu)

Fraude ou vol:

- (10) a pénétré par effraction dans une maison, un bâtiment ou une voiture appartenant à autrui
- (11) ment souvent pour obtenir des biens ou des faveurs ou pour échapper à des obligations (p. ex., "arnaquer" les autres)
- (12) a volé des objets d'une certaine valeur sans affronter la victime (p. ex., vol à l'étalage sans destruction ou effraction; contrefaçon)

Violations graves de règles établies:

- (13) reste dehors tard la nuit en dépit des interdictions de ses parents, et cela a commencé avant l'âge de 13 ans
- (14) a fugué et passé la nuit dehors au moins à deux reprises alors qu'il vivait avec ses parents ou en placement familial (ou a fugué une seule fois sans rentrer à la maison pendant une longue période)
- (15) fait souvent l'école buissonnière, et cela a commencé avant l'âge de 13 ans

B. La perturbation du comportement entraîne une altération cliniquement significative du fonctionnement social, scolaire ou professionnel.

C. Si le sujet est âgé de 18 ans ou plus, le trouble ne répond pas aux critères de la personnalité antisociale. (Voir trouble de la personnalité antisociale)

American Psychiatric Association. DSM-5 - Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 5e édition. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson, 2015.

Annexe 2

Critères du Trouble de la personnalité antisociale (DSM 5)

A. Il s'agit d'un mode général de mépris et de transgression des droits d'autrui qui survient depuis l'âge de 15 ans, comme en témoignent au moins 3 des manifestations suivantes :

- 1) incapacité de se conformer aux normes sociales qui déterminent les comportements légaux, comme l'indique la répétition de comportements passibles d'arrestation
- 2) tendance à tromper par profit ou par plaisir, indiquée par des mensonges répétés, l'utilisation de pseudonymes ou des escroqueries
- (3) impulsivité ou incapacité à planifier à l'avance
- (4) irritabilité ou agressivité, indiquées par la répétition de bagarres ou d'agressions
- (5) mépris inconsidéré pour sa sécurité ou celle d'autrui
- (6) irresponsabilité persistante, indiquée par l'incapacité répétée d'assumer un emploi stable ou d'honorer des obligations financières
- (7) absence de remords, indiquée par le fait d'être indifférent ou de se justifier après avoir blessé, maltraité ou volé autrui

B. Âge au moins égal à 18 ans

C. Manifestations d'un Trouble des conduites débutant avant l'âge de 15 ans.

D. Les comportements antisociaux ne surviennent pas exclusivement pendant l'évolution d'une schizophrénie ou d'un trouble bipolaire.

American Psychiatric Association. DSM-5 - Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 5e édition. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson, 2015.

Annexe 3

Items de la version française de l'Échelle de psychopathie de Hare, Révisée PCL-R (Hare, 1996)

- 1- Loquacité/charme superficiel
- 2- Surestimation de soi
- 3- Besoin de stimulation/tendance à s'ennuyer
- 4- Tendance au mensonge pathologique
- 5- Duperie/manipulation
- 6- Absence de remords ou de culpabilité
- 7 - Affect superficiel
- 8- Insensibilité/manque d'empathie
- 9- Tendance au parasitisme
- 10- Faible maîtrise de soi
- 11- Promiscuité sexuelle
- 12- Apparition précoce de problèmes de comportement
- 13- Incapacité de planifier à long terme et de façon réaliste
- 14- Impulsivité

Hare, R D. (1996). L'Échelle de psychopathie de Hare - Révisée PCL-R, Guide de cotation. Canada: Multi-Health Systems, 2003.

Annexe 4

Critères de la schizophrénie (DSM 5)

- A. Deux (ou plus) des symptômes suivants ont été présents une partie significative du temps pendant une période d'un mois (ou moins si traités avec succès). Au moins l'un d'entre eux doit être (1), (2) ou (3) :
1. des idées délirantes ;
 2. des hallucinations ;
 3. un discours désorganisé (par exemple, fréquent déraillement ou incohérence)
 4. un comportement excessivement désorganisé ou catatonique ;
 5. des symptômes négatifs
- B. Pour une partie significative du temps depuis le début de la perturbation, le niveau de fonctionnement dans un ou plusieurs domaines importants, tels que le travail, les relations interpersonnelles, ou les soins personnels, est nettement en dessous du niveau atteint avant le début (ou en cas de survenue dans l'enfance ou l'adolescence, il y a un échec à atteindre le niveau attendu dans le fonctionnement interpersonnel, scolaire ou occupationnel).(2)
- C. Des signes continus de la perturbation persistent pendant au moins 6 mois. Cette période de 6 mois doit inclure au moins un mois de symptômes (ou moins si traités avec succès) qui remplissent le critère A (c'est-à-dire, les symptômes de la phase active) et peuvent inclure des périodes de symptômes prodromiques (avant-coureurs, précurseurs) ou résiduels. Pendant ces périodes prodromiques ou résiduelles, les signes de la perturbation peuvent se manifester par des symptômes négatifs seulement ou par deux ou plus des symptômes énumérés dans le critère A présents dans une forme atténuée (par exemple, des croyances bizarres, des perceptions inhabituelles).(2)
- D. Le trouble schizo-affectif et le trouble dépressif ou bipolaire avec *caractéristiques psychotiques* (idées délirantes, hallucinations ou trouble de la pensée formelle) ont été écartés parce que soit 1) aucun épisode dépressif majeur ou maniaque n'a eu lieu en même temps que les symptômes de la phase active, ou 2) si des épisodes de trouble de l'humeur ont eu lieu pendant les symptômes d'une phase active, ils ont été présents pour une minorité de la durée totale des périodes actives et résiduelles de la maladie.
- E. La perturbation n'est pas imputable aux effets physiologiques d'une substance (par exemple, une drogue d'abus, un médicament) ou à une autre condition médicale.
- F. S'il y a des antécédents de trouble du spectre de l'autisme ou d'un trouble de la communication apparu dans l'enfance, le diagnostic supplémentaire de schizophrénie est posé uniquement si des idées délirantes ou des hallucinations prononcées, en plus des autres symptômes requis de la schizophrénie, sont également présentes pendant au moins 1 mois (ou moins si traitées avec succès).

American Psychiatric Association. DSM-5 - Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. 5e édition. Issy-les-Moulineaux: Elsevier Masson, 2015.

TITRE DE LA THESE :

L'adolescence et la « tétralogie de la mort » de Gus Van Sant

AUTEUR : ORLANDELLA Sophie

RESUME :

Au cinéma, lorsqu'il est question de l'adolescence, la fiction se rapproche souvent de la réalité. Gus Van Sant est un réalisateur américain atypique aux multiples visages. Pour la « tétralogie de la mort », regroupant les films *Gerry*, *Elephant*, *Last Days* et *Paranoid Park*, il s'oriente du côté indépendant du cinéma pour aborder l'adolescence. Les histoires concernent des adolescents confrontés à la mort et les adultes qui les entourent. Nous avons choisi d'étudier ces longs-métrages car une certaine approche de l'adolescence contemporaine y est représentée. Nous avons comme objectif d'interpréter ces films pour y découvrir des éléments intéressants pour la pratique psychiatrique, concernant l'adolescence dans ses aspects de normalité et de pathologie.

Nous évoquons d'abord l'évolution de la représentation de l'adolescence au cinéma, puis certaines constantes des approches actuelles concernant la figure adolescente contemporaine. Nous abordons ensuite quelques théories socio-anthropologiques et psychanalytiques puis nous décrivons plusieurs pathologies psychiatriques en nous appuyant sur les films qui en soulignent les nuances. Enfin, l'étude des films nous conduit à discuter des rôles respectifs des parents, des enseignants et des psychiatres pour le repérage de la souffrance de l'adolescent ainsi que pour les conduites à tenir.

Cet abord nous a permis d'éclairer certains points complexes de l'adolescence et questionne la définition actuelle de l'âge adulte et les modalités de prise en charge de l'adulte jeune.

MOTS-CLES :

Adolescence - Cinéma - Identité - Age adulte - Normal - Pathologique - Conduites à risque – Psychoses – Suicide - Traumatisme